



ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME SEPTIEME.



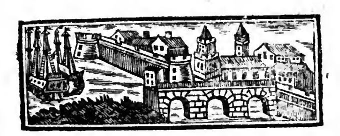
A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Suite de la Defcription de CEYLAN.

CHAPITRE VII.

Troubles après la mort de Dom Juan : Donna Catharina prend la Régence, & époufe Cenuwieraat, qui avoit affaffiné le Prince d'Ouve : Les Hollandois envoyent une Ambaffade au nouveau Roi, qui leur accorde de prodigieux avantages : Honneurs rendus à l'Ambaffadeur de cette nation : Les Rois de Cotiarum & de Panua font accufés de haute tra-

hiſon : Le dernier eſt décapité : Mort de l'héritier préſomptif de la couronne : On ſoupçonne qu'elle eſt occaſionnée par le poiſon : Magnificence de ſes funérailles.

Deſcription de Ceylan.

Chap. VII.

Donna Catharina prend la Régence.

APRÈS la mort du Roi Jean, il s'éleva pluſieurs factions, dont chacune fit ſes efforts pour diſpoſer du gouvernement. Les principales avoient pour chefs le Prince d'Ouve, qui aſpiroit ouvertement au trône, & Cenuwieraat, qui en qualité de frere du dernier Monarque, reclamoit la Régence, juſqu'à ce que ſon neveu fût en âge. Donna Catharina arrêta tous ces mouvements, en déclarant que ſon intention étoit de conſerver elle-même pour ſes enfants le trône qu'elle poſſédoit, & en faiſant tomber hardiment les têtes de pluſieurs des plus turbulents de ceux qui s'oppoſoient à ſon gouvernement. Cependant les peuples des pays les plus voiſins de la mer, fatigués des ravages que commettoient le Prince d'Ouve & Cenuwieraat, formerent contre cette Princeſſe une confédération avec les Portugais. Elle refuſa l'alliance qu'ils lui offrirent, ce qui

auroit pu lui être préjudiciable, si elle n'avoit déclaré dans une assemblée générale des Etats que la conduite de ces Princes étoit contre les loix, qu'ils étoient des rebelles, & que leurs biens devoient être confisqués.

Description de Ceylan. Chap. VII.

Le Prince est assassiné.

Malgré cette sentence, ils eurent peu de temps après la permission de venir à la cour : l'un & l'autre avoit en vue d'épouser l'Impératrice, & se tenoit en garde contre les entreprises de son compétiteur. Cependant la bonne fortune de Cenuwieraat l'emporta : rencontrant le Prince d'Ouve, qui étoit le plus âgé, à la porte du Palais, il lui fit la politesse de lui céder le pas, ce que ce Prince crédule accepta, & Cenuwieraat lui donna un coup de poignard dans le dos, en disant seulement : » Traître ! voilà ta récom» pense. » Le Prince mourut sur le champ, & Cenuwieraat sortit de la ville avec ses gens.

Cenuvvieraat épouse l'Impératrice.

Ce meurtre fut suivi de quelques mouvements tumultueux dans Candi, où il y eut du sang répandu : mais ils furent appaisés par la présence de l'Impératrice, qui déclama fortement contre Cenuwieraat, paroissant

Description de Ceylan. Chap. VII.

ne respirer que vengeance d'un outrage aussi atroce, commis presque en sa présence. Cependant le meurtrier réussit en peu de temps à lui persuader que cet assassinat avoit été inévitable, & nécessaire pour la propre conservation de Sa Majesté ; elle lui accorda même l'honneur de partager son lit & son trône, & il y monta en prenant à son couronnement le nom de Camapati Mahadascyn.

Vers le même temps, les Rois d'Espagne & de Portugal firent une trève de douze ans avec les Etats Généraux, & les Hollandois profiterent de cette circonstance pour établir plus solidement leur commerce aux Indes orientales, en écrivant & en envoyant des Ambassadeurs à tous les Princes qu'ils croyoient être de leurs amis. Marcellus de Boschouwer l'un des sous-facteurs de la Compagnie fut envoyé à Ceylan avec des lettres de créance & de pleins pouvoirs pour entrer en traité avec le nouveau Roi. Camapati Mahadascyn le reçut avec la plus grande joie, lui fit donner un vêtement blanc, & le fit asseoir près de lui sur un siège d'or.

Dans cette conférence, entre plusieurs articles très avantageux pour les Hollandois, il leur fut accordé qu'aucune autre nation Européenne n'auroit la permission de commercer dans l'Isle : Qu'ils auroient la liberté d'y bâtir un fort, pour lequel le Roi leur fourniroit des ouvriers & des matériaux : Qu'il disposeroit de ce qu'il voudroit vendre de ses trésors en faveur des Hollandois seulement : Qu'il leur permettroit la libre exportation de toutes sortes de marchandises sans payer aucuns droits : Qu'il leur fourniroit le bois & tout ce qui seroit nécessaire pour la construction des Yachts, barques & autres bâtiments de mer dont ils auroient besoin : Que les domestiques de la Compagnie ne seroient responsables qu'à elle seule de toutes les fautes dans lesquelles ils pourroient tomber : enfin que Sa Majesté les aideroit de toutes ses forces contre les Portugais, & contre leurs autres ennemis. Les Hollandois s'engagerent réciproquement à soutenir le Monarque s'il arrivoit qu'il fût attaqué.

Description de Ceylan. Chap. VII.

Traité avec les Hollandois.

Après la conclusion de ce traité, M. Boschouwer vouloit prendre son

Description de Ceylan.

Chap. VII.

audience de congé, & partir avec quelques Eléphants qui alloient au comptoir Hollandois de Tegnapatam; mais l'Empereur l'engagea à rester plus long-temps en le comblant de faveurs: il le créa Prince de Migonne, Chevalier de l'Ordre du Soleil d'or, Président du Conseil de guerre, la seconde personne de son Conseil-privé, & Grand-Amiral de Ceylan : enfin il acquit une telle faveur que ce Prince ne faisoit aucune démarche qu'il ne commençât par le consulter.

Vers le même temps, les Portugais ayant fait quelques entreprises sur les Comptoirs Hollandois, & tué quelques-uns des gens de M. Boschouwer, on envoya un corps de cinq mille Cingalèses à leur poursuite. Ils taillerent en pièces vingt-trois Portugais, avec six cents Indiens de leurs alliés, & rapporterent à Candi un butin considérable.

Ligue contre les Portugais.

Cette incursion détermina l'Empereur à convoquer les Etats, dans l'intention d'entreprendre la guerre, pour chasser les Portugais de Gale, de Columbo & des autres places fortes. On y procéda aussi juridiquement contre quelques Princes tributaires,

accusés ou soupçonnés d'avoir fait alliance avec l'ennemi commun. De ce nombre étoient les Rois de Cotiarum & de Panua, dont le premier fut déclaré innocent après une information réguliere; mais on regarda la faute du dernier comme manifeste, sur ce qu'il refusa d'obéir à la sommation qui lui fut faite de venir répondre aux charges portées contre lui. Les Princes de Migonne & d'Ouve marcherent vers ses Etats à la tête de trente-cinq mille hommes, déterminés à ravager son pays par le fer & par le feu; mais les habitants prévinrent leur dévastation, en payant une très forte contribution, & en promettant que leur Prince paroîtroit en personne à la cour dans six ou huit jours, ce qu'il fit exactement.

Le Roi de Panua a la tête tranchée.

Après une longue information pardevant le Conseil-privé, il parut évidemment par les dépositions des témoins : » Qu'il avoit concerté » conjointement avec les Portugais » une dangereuse conspiration contre » l'Etat, & qu'il avoit gagné un » scélérat pour tuer l'Empereur au » moyen d'une récompense considé- » rable. » Ce Prince reconnut son

Description de Ceylan. Chap. VII.

crime & demanda grace, mais ce fut inutilement, & il fut condamné à perdre la tête. Le 24 de Mars 1613, jour destiné à l'exécution, on le fit monter le matin dans le château de Meddema-Honore sur un échafaud couvert de blanc, couleur particuliere en ce pays à la Royauté : il s'assit sur un siége doré, & quoiqu'il eût marqué d'abord beaucoup de courage, quand il entendit la proclamation publique par laquelle il étoit dépouillé de sa dignité, il commença à déplorer son sort, & demanda s'il n'y avoit aucune espérance de pardon. On lui répondit que non, & il se laissa deshabiller par les Gentilshommes qui l'accompagnoient, auxquels il distribua son or & ses joyaux : ensuite il mâcha du Betel & de l'Arecca : fit deux ou trois tours sur l'échafaud, comme s'il eût espéré que l'exécution de sa sentence seroit différée : fit quelques exclamations qui parurent involontaires : demanda à être enterré conformément à sa dignité Royale, & mit enfin la tête sur le bloc. Elle fut séparée d'un seul coup, & son corps fut inhumé honorablement sur les instances de la noblesse.

Samatway, oncle de ce Prince, lui succéda avec le consentement de l'Empereur, & après avoir surmonté quelques factions, il s'assura la possession tranquille du trône. Il paya les arrérages dûs à l'Empereur pour le tribut auquel étoit assujetti son royaume, & rejetta des offres très avantageuses qui lui furent faites par les Portugais.

Description de Ceylan.

Chap. VII.

Mort du fils de Dom Juan.

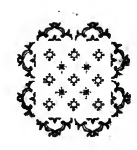
Quelque temps avant cet événement, le Prince héréditaire de l'Empire, fils unique de Dom Juan, mourut. L'Impératrice fut inconsolable de cette perte, & le peuple inspiré par quelques esprits turbulents, s'imagina qu'il avoit été empoisonné par les ordres de l'Empereur régnant, ce qui fut près d'exciter un soulevement : mais ces soupçons, qui peut-être n'étoient pas sans fondement, furent détruits par les soins des Princes de Migonne & d'Ouve, qui assurerent qu'il étoit mort d'une fièvre. Le tumulte étant appaisé, le corps fut porté au bucher funèbre avec la plus grande magnificence.

Le cortege commençoit par les musiciens du jeune Prince habillés de toile noire : ils étoient suivis de plu-

ſieurs piquiers, de ceux qui portoient des boucliers & des Hallebardiers, tous joignant leurs armes en marchant trois à trois. Enſuite venoient quarante Eléphants de guerre conduits par autant de Gentilshommes, & huit beaux chevaux Perſans, montés par huit Chevaliers du Soleil d'or : après eux marchoient les valets de chambre richement vêtus, qui précédoient le ſceptre & la couronne, portés ſur un couſſin de velours noir orné des armes du Prince. Le corps ſuivoit immédiatement, accompagné de huit des principaux Seigneurs de l'Empire, après leſquels on voyoit la litiere de l'Impératrice entourée de ſeize porteurs d'éventails, de quatre paraſſols, de huit boëtes de Bétel, & d'un bouquet ſacré en fleurs d'or qui ne ſert qu'à l'uſage du Souverain. L'Empereur marchoit enſuite, ſoutenu par les Princes de Migonne & de Mewater, & la cavalcade étoit fermée par les Pairs & par les principaux Gouverneurs de l'Empire.

Les rues par leſquelles ils paſſerent étoient ornées d'arcades conſtruites en plâtre & garnies de riches étoffes : quand on fut arrivé au lieu deſtiné

pour les funérailles, le corps fut déposé au milieu d'un édifice quarré, d'environ sept pieds de haut, orné de branches d'arbres, & dont le dedans étoit rempli d'épices & de bois de Sandal, mêlé d'une grande quantité de beurre odoriférant, & de trois fois autant d'huile de canelle. Audessus étoit un dais, sous lequel monterent les Seigneurs pendant que les prêtres prononçoient quelques mots, après quoi le Prince de Migonne s'avança vers le bucher, portant un réchaud d'or, une poignée de paille, & un flambeau allumé, ce qu'il reçut des mains du Prince d'Ammé. Il mit le feu au bucher, le corps fut promptement consumé & tout le cortege se retira.



Description de Ceylan.

Chap. VIII.

CHAPITRE VIII.

L'Empereur est récompensé de son peu de succès sur terre par ses avantages en mer : Mort de Donna Catharina : L'Empereur est vivement touché de sa perte : Il résigne la couronne & nomme deux administrateurs du Gouvernement pendant la minorité de son fils : Conspiration contre les enfants de l'Empereur : Elle est découverte, & les conspirateurs sont mis à mort. Ambassade des Portugais à Ceylan sans aucun succès. Escarmouches entre les naturels ou Cingalèses & les Portugais. Bouschouwer revient en Europe ; entre au service du Dannemark & meurt. Les Danois sont trompés dans leurs vues pour le commerce de Ceylan : L'armée des Portugais est trahie, & totalement mise en déroute : Columbo reçoit du renfort, & les Cingalèses sont repoussés.

Avantages de l'Empereur en mer.

L'EMPEREUR fit marcher une forte armée contre les Portugais qui étoient postés à Walane. Il em-

porta d'assaut la citadelle de cette place, mais il en fut chassé par le peu de discipline de ses gens, & il en fit pendre cent vingt-cinq pour s'être abandonnés au pillage avant que la conquête fût assurée. Ce défaut d'ordre avoit été d'autant plus désavantageux pour lui, qu'il avoit laissé aux ennemis le temps de recevoir des secours, & de se rendre plus formidables qu'ils ne l'étoient avant. Il eut plus de succès en mer; quelques vaisseaux qu'il avoit envoyés sous les ordres d'un neveu du Prince d'Ouve, revinrent avec un butin prodigieux au port de Cotiarum, d'où ils étoient partis, après avoir pillé six vaisseaux Portugais, dont ils jetterent tous les hommes dans la mer, ne conservant que les femmes & les Négres.

Mort de Donna Catharina.

Au mois de Juillet 1613, l'Impératrice mourut dans la trente-cinquieme année de son âge, après une longue maladie. Peu de temps avant sa mort, elle remit ses cinq enfants, trois fils & deux filles aux soins des Princes de Migonne & d'Ouve: marqua solemnellement son repentir d'avoir passé sa vie dans l'Idolatrie, les

Description de Ceylan. Chap. VIII

prit pour témoins de l'abjuration qu'elle faisoit de ses erreurs, & mourut convaincue des vérités de la religion Chrétienne, dans laquelle elle avoit été élevée.

Quelques mots durs qu'elle dit à son mari, pendant qu'elle avoit le transport, affecterent si vivement ce Prince, qu'il ne revint jamais dans son état naturel. Environ un mois après, il convoqua l'assemblée générale des Etats, & de leur consentement unanime, il nomma les Princes de Migonne & d'Ouve administrateurs des affaires de l'Empire, pendant la minorité de son fils aîné, le Prince Comara Singastanne. Ils refuserent modestement d'accepter cet honneur; mais l'inclination du jeune Prince s'accordant avec la nomination de l'Empereur, qui leur déclara que le chagrin joint à la maladie, le mettoit dans l'impossibilité de s'occuper des affaires de l'Etat, ils furent obligés d'accepter, & le lendemain les Lettres-patentes, qui les confirmoient dans cette place importante, reçurent la sanction du grand sceau.

Empereur. Peu de jours après, l'Empereur

remit son héritier présomptif, & ses autres enfants en la garde des deux Princes, quand les Etats & les Administrateurs leur eurent prêté serment de fidélité. On les envoya secrettement dans le pays de Cocklekorle, pour qu'ils fussent élevés dans une retraite particuliére, où leurs vies fussent à couvert de tous desseins pernicieux, mais les Administrateurs furent bien-tôt obligés de leur faire changer de demeure, pour les raisons que nous allons rapporter.

abdique la couronne.

Gael Heneraed, Gouverneur de Harcissate, & Président du pays de Cocklecorle, qui étoit depuis long-temps dans les intérêts des Portugais, & qui les avoit soutenus secrettement de provisions à Walane, forma une conspiration conjointement avec eux, & soutenue par quelques Seigneurs mécontents, pour tuer les enfants de l'Empereur, les Nobles qui voudroient s'opposer à leur projet, & les Princes Administrateurs. Un Bramine instruisit le Prince de Migonne de ce complot: il se mit aussi-tôt à la tête d'un corps de troupes, & s'avança contre un parti des trou-

Description de Ceylan. Chap. VIII.

pes de Gael, qui marchoient secrettement avec de la poudre, des balles, & des provisions à Walane. Le Commandant surpris à la vue inattendue du Prince, essaia, mais en vain, de trouver des raisons pour excuser cette démarche. Le Prince donna ordre de le fouiller, & l'on trouva dans sa poche une lettre adressée au Gouverneur Portugais, qui découvroit le complot. Quand le Commandant vit l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, & que tout étoit découvert, il fit ses efforts avec ses gens pour se mettre sur la défensive: mais ils furent bien-tôt taillés en piéces, & périrent tous, à l'exception d'un petit nombre, qui se sauverent dans les bois.

Punition d'une conspiration.

Gael, qui ignoroit cet événement, fut mandé à la Cour, & s'y rendit aussi-tôt. Il fut interrogé, & fit paroître tant d'innocence, que si l'on n'avoit eu des preuves convaincantes de sa perfidie, il auroit pu être déchargé: mais quand il fut confronté avec le Bramine, le courage lui manqua, il avoua tout le complot, & demanda grace. Cependant il refusa de découvrir les noms de ses

complices, qui étoient au nombre de vingt-six, & toutes personnes de distinction. Son silence n'eut aucun inconvenient, parce que le Bramine étoit très bien instruit : ils furent tous arrêtés. Leur sentence fut prononcée le 25 d'Octobre, & le 29 ils eurent la tête tranchée sur un échaffaud élevé publiquement : leurs corps furent jettés aux chiens.

Description de Ceylan.

Chap. VIII.

Quatre des principaux Conseillers de Gael furent écartelés, & pendus sur les murs du Château de Cocklecorle, après qu'on les eut tenaillés avec des fers rouges, & qu'on leur eut coupé les mains. Cinquante soldats, qui avoient fait leurs efforts pour favoriser l'évasion du Gouverneur, après qu'il eut été convaincu, furent aussi décapités. Enfin Gael ayant été spectateur de la mort cruelle de tous ses complices, fut tenaillé au coin de chaque rue avec un fer rouge, il fut rompu vif, & avant qu'il expirât on le livra aux Eléphants, dont un le jetta à une hauteur excessive, le reçut sur ses dents quand il retomba, & le déchira en piéces.

En l'année 1614, Dom Munno

Guerre où

Description de Ceylan.

Chap. VIII

les Portugais ont le dessous.

de Ferrièra arriva à Columbo, avec le titre & l'autorité de Viceroi de Goa. Il envoya une ambassade solemnelle à Candi, pour engager l'Empereur à faire alliance avec le Roi d'Espagne & de Portugal, en renonçant à l'amitie des Hollandois. Ses instances furent absolument rejettées, ainsi que toutes les offres de l'Espagne & du Portugal, & ne voyant nulle espérance d'accommodement, les Portugais envoyerent une forte armée de vingt cinq mille hommes contre Candi: mais ils rencontrerent en chemin les troupes de l'Empereur, qui les mirent en déroute, avec une perte considérable. Le Prince de Migonne qui avoit eu la principale part au commandement & à la victoire, fut reçu avec la plus grande joye à son retour à Candi. Un autre corps des ennemis fut encore défait par les forces de l'Empire, qui s'emparerent d'une grande quantité de provisions, & de munitions qu'il escortoit: mais dans une entreprise semblable qu'on fit quelque temps après, un nombre considérable des troupes de l'Empereur furent trahies, taillées en piéces, & il ne s'en échappa que deux hommes.

Vers la fin de cette année, il s'alluma une guerre ſanglante entre les Rois de Botecalo & de Palugam, occaſionnée par le meurtre de quelques Ambaſſadeurs du dernier, qui furent tués en paſſant à Botecalo. La fortune ſe déclara pour la juſtice: le Roi de Botecalo fut tué en trahiſon, & celui de Palugam fut mis en poſſeſſion du Royaume de ſon ennemi, auſſi-tôt après ſa mort. Deſcr.ption de Ceylan. Chap. VIII.

Les ſecours que les Etats de Hollande avoient promis depuis ſi long-temps, n'arrivant pas avec la diligence qu'on eſpéroit, & qu'on avoit lieu d'attendre, Marcellus de Boſchhouwer, autrement le Prince de Migonne, qui étoit monté aux plus grands honneurs, qu'un Sujet puiſſe atteindre dans l'iſle de Ceylan, ſe détermina, avec le conſentement des Gouverneurs, & Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales dans cette partie du monde, à s'embarquer pour l'Europe, afin de preſſer le départ de ces ſecours. L'Empereur lui donna le titre de ſon Ambaſſadeur extraordinaire, & Carte-blanche pour ſtipuler avec qui, & de quelle maniere il le jugeroit à pro- Le Prince de Migonne eſt envoyé Ambaſſadeur en Europe.

Description de Ceylan. Chap. VIII.

pos, tels articles de Commerce, & tels traités de paix qu'il croiroit le plus à l'avantage de Sa Majesté Impériale.

Il meurt en repassant à Ceylan.

Il arriva en Europe après un voyage très heureux, de peu de mois: mais il ne fut pas reçu des Hollandois avec l'affection cordiale, & la véritable estime qu'il croyoit que méritoient les services importants qu'il leur avoit réellement rendus. Cette froideur le fit renoncer au service des Etats Généraux, il emporta ses trésors, & se retira en Dannemarck vers le milieu de l'année 1617. Il y négocia un traité de paix & de commerce avec Sa Majesté Danoise, au nom du Roi de Ceylan: on lui fournit un vaisseau de guerre, & un yacht pour son retour, & il se remit en mer au mois de Mars 1618, avec sa femme, qui avoit pris le rang & le titre de Princesse de Migonne, & une suite nombreuse, accompagnée de cinq vaisseaux, commandés par Gule Gedde, Seigneur Danois. Boschouwer mourut dans ce voyage, qui fut très malheureux, les vaisseaux furent près de deux ans, avant d'arriver dans l'isle de Ceylan, où ils mouillerent en différents ports.

Description de Ceylan. Chap. VIII.

Les Danois sont trompés dans leur espérance.

Gule Gedde fit aussi-tôt savoir son arrivée à l'Empereur, en lui déclarant la mort du Prince de Migonne, & lui faisant part du traité que ce Prince avoit conclu avec le Roi de Dannemarck. Campapi refusa de le ratifier, disant qu'il n'avoit pas donné de tels pouvoirs au Prince, ensorte que les Danois ne retirerent pour se dédommager des frais de cette expédition, que les richesses particuliéres de Boschhouwer, qui étoient à bord du vaisseau, & que Gule Gedde saisit aussi-tôt au nom du Roi son maître. La femme, qui avoit sauvé quelque partie du naufrage, fut conduite à Candi, d'où elle fut envoyée sept ans après, avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient à Tranquebar. Gule Gedde mit à la voile pour le Dannemarck, après être demeuré quelque temps sur la côte, où il perdit un de ses vaisseaux, qui périt sur un rocher, & dont le peuple de Trinquenemale s'empara. Les soldats & les matelots se sauverent dans leur chaloupe sur la côte de Coromandel, où les uns s'enrollerent au service des Portugais, & d'autres au service des Hollandois.

Description de Ceylan.

Chap. VIII.

Disgraces des Portugais.

Les Portugais furent délivrés par le départ de Gule Gedde, des craintes qu'ils pouvoient avoir du côté du Dannemarck, & ils prirent les mesures qu'ils crurent les plus efficaces, pour se rendre maîtres du commerce de toute l'isle, à l'exclusion des autres nations Européennes. Dans cette vue, quoiqu'ils fussent convenus positivement, & en termes exprès avec l'Empereur, de ne point élever de nouveaux forts, ils ne laisserent pas, en partie par fraude, & en partie par force, de construire deux nouvelles fortifications, qui jointes à ce qu'ils possédoient déja, leur fit le nombre de sept forts, avec lesquels ils espéroient se rendre facilement les maîtres des principales avenues de l'isle. L'Empereur, que ces entreprises gênoient excessivement, résolut de faire frapper un grand coup, pour chasser les Portugais, & il espéroit d'autant mieux de réussir, qu'il avoit la promesse d'être soutenu par les Cingalèses de Columbo, qui étoit leur principale forteresse. Quelques Cingalèses, qui s'étoient insinués dans les bonnes graces de Constantin de Saa, Gouverneur de la place, lui

persuaderent d'en faire sortir toutes ses troupes pour faire le siége d'Ouve. Il s'y porta d'autant plus volontiers, qu'un corps de huit milles Cingalèses l'assura qu'ils étoient près de suivre sa fortune. Pendant qu'il étoit en route, il survint un violent orage, qui mit les Portugais dans l'impossibilité de se servir de leurs mousquets, dont les méches étoient mouillées, & les Cingalèses profitant de cet accident, ainsi que de l'approche de l'armée de l'Empereur, se tournerent contre leurs alliés. Ils les attaquerent en flanc, conjointement avec les troupes Impériales, lorsqu'ils descendoient une hauteur : tirerent sur eux, couverts par un bois, d'où ils tomberent le cymeterre à la main au milieu des Portugais, & en firent un si furieux carnage, qu'il n'en échapa qu'un très petit nombre par la fuite.

La tête du Commandant Constantin de Saa, fut coupée par un des Cingalèses révoltés, qui la mit sur un tambour, & la présenta à un des fils de l'Empereur, qui se baignoit dans un ruisseau voisin. On ne peut disconvenir que de Saa ne méritât un meilleur sort, & plus de sincé-

Description de Ceylan.

Chap. VIII.

rité de la part des Cingalèses de Columbo, envers lesquels il avoit toujours été très humain, & très bienfaisant.

Belle défense d'un de leurs Commandants.

Cette défaite répandit une consternation générale parmi les Portugais, particuliérement à Columbo, parce qu'il ne restoit presque aucunes troupes pour défendre cette place, à moins qu'on ne voulut donner ce nom à un petit nombre d'habitants, dont il n'y en avoit pas un qui n'eût passé la fleur de la jeunesse. Cet état de foiblesse encouragea l'Empereur à envoyer son plus jeune fils Mahastanne, nommé depuis Raja Singa, mettre le siége devant cette place: mais Lancellotte de Sesies, qui avoit succédé dans le Gouvernement à Constantin de Saa, fit une défense si belle & si surprenante, que Raja Singa, après avoir passé un mois devant les murailles, perdu un grand nombre de ses gens, & consommé une quantité prodigieuse de munitions & de provisions, fut obligé de lever le siége. La ville fut peu de temps après renforcée par quatre cents hommes de Goa, avec des provisions,

provisions, des armes, & des munitions, ce qui mit la garnison en état de faire encore tête aux ennemis, & de ne pas craindre leurs attaques; aussi les Cingalèses ne penserent plus alors à revenir à la charge.

CHAPITRE IX.

Mort de l'Empereur: Ses Etats sont partagés. Raja Singa prend l'autorité Impériale: Il fait la paix avec les Portugais, qui la violent peu de temps après. Il sollicite l'alliance des Hollandois, & leur accorde de très grands Priviléges. Les Portugais pillent Candi, ils sont attirés dans une embuscade, & entiérement mis en déroute: Ils perdent Batecalo & Caliture: La ville de Pontegale est emportée d'assaut; un gros corps de Portugais est défait: Siége de la ville de Columbo: Le Roi de Ceylan envoye une ambassade au Général Hollandois Hulst, & promet de l'aider dans ce siége: La garnison est réduite à une grande disette, faute de provisions. L'Empereur arrive

Description de Ceylan.

Chap. IX.

dans le voisinage du Camp des Hollandois, il est visité par le Général, qu'il reçoit magnifiquement. Hulst meurt de ses blessures.

Troubles qui suivent la mort de l'Empereur.

LE vieil Empereur étant mort en 1632, ses trois fils partagerent entr'eux ses Etats; le plus jeune prit le titre Impérial sous le nom de Raja Singa Adascyn, & à la mort de son frere aîné, il s'empara de la Province d'Ouve, qui avoit été la part du premier, sans offrir de la partager avec son second frere Viria Palla Hastanne, ce qui occasionna entre eux une rupture irréconciliable.

Les Portugais avoient forcé la plus grande partie des Princes voisins de la mer à se liguer avec eux, & ils firent leurs efforts pour étendre leurs conquêtes plus avant dans l'intérieur du pays: mais le nouvel Empereur les surprit dans leur Camp, & les obligea de se retirer précipitamment à Columbo, ce qui leur arriva toujours, quand ils voulurent s'établir dans les montagnes. Ils conclurent peu de temps après avec ce Prince, une paix passagere; mais ils manquerent aux articles à la premiere oc-

casion qu'ils trouverent favorable, ce qui obligea l'Empereur de solliciter le secours des Hollandois. Il écrivit à ce sujet au Gouverneur de Palliacate, nommé Charles Reyners, qui prit de justes mesures pour former une ferme alliance avec Sa Majesté Impériale contre les Portugais, & par reconnoissance, les Hollandois eurent la permission de charger quelques vaisseaux de canelle & de poivre. Vers le même temps il y eut un combat naval à la hauteur de Goa, entre les flottes des Portugais & des Hollandois: les premiers furent battus, & leur marine dans cette partie du monde, fut réduite à un état de foiblesse, qui leur fit perdre ensuite deux ou trois vaisseaux, richement chargés.

Ils commencerent alors à soupçonner sur de fortes conjectures, la confédération de l'Empereur avec leurs ennemis, & pour la détruire efficacement, leurs Généraux de Melo, Damijao Bottado & Sorde, résolurent unanimement de marcher contre Candi, jugeant que par la prise de cette place, ils affoibliroient considérablement Raja Singa.

Nouvelles pertes des Portugais.

L'Empereur, informé de leur dessein, abandonna cette ville, & se retira dans les montagnes, où il emporta ses effets les plus précieux. Il jugea que les ennemis, après avoir pillé la place, & y avoir mis le feu, ne manqueroient pas de le suivre précipitamment dans sa retraite, où ils penseroient qu'il seroit hors d'état de soutenir leurs attaques. L'événement justifia sa prévoyance, mais les Portugais furent cruellement trompés dans leur attente. L'Empereur, qui étoit campé dans une très forte situation, donna ses ordres aussi-tôt qu'il les vit engagés au milieu des montagnes, pour que le chemin par lequel ils y étoient entrés, & toutes les autres avenues, par où ils auroient pu se retirer, fussent embarrassées de grands arbres qu'on abattit, & qu'il n'étoit pas possible d'ôter par la seule force des hommes. Ensuite il chercha l'occasion favorable pour les attaquer, & une pluye abondante ayant mis leurs armes à feu presque hors de service, il tomba tout-à-coup sur eux avec toutes ses forces: ils furent bien-tôt mis en désordre, & la déroute fut totale,

Le massacre fut si horrible, que de deux mille trois cents Portugais & Maures, il n'y en eut que soixante & dix, dont la vie fut épargnée par la clémence du vainqueur, qui les fit prisonniers.

Les Portugais perdirent dans cette journée tous leurs grands Officiers, entre autres le brave Général de Melo, dont l'épée fut ensuite présentée à l'Empereur, qui avoit été témoin de l'action, s'étant tenu sur un terrein élevé de l'autre côté de la riviere, qui bordoit le lieu où le combat avoit été livré. On fit devant ce Prince un monceau en piramide des têtes de tous ceux qui furent tués dans cette défaite. Après cette victoire il fit marcher son armée contre le fort de Batecalo, que l'Amiral Hollandois Westerwold attaqua en même-temps par mer. Après neuf jours de siége, ce fort se rendit par Capitulation, les Portugais & les Métices, au nombre de cent-huit furent transportés, avec leurs femmes, & leurs enfants à Negapatnam : cinquante Cingalèses, qui avoient eu part au meurtre d'un Gentilhomme de la Cour de l'Empereur

Description de Ceylan.
Chap. IX.

Nouveau traité avec les Hollandois.

de Ceylan, furent empalés, & quelques autres furent mis en esclavage.

Après la reddition de cette place, il y eut un nouveau traité de paix & de commerce, conclu entre le Ceylan & la Hollande, il fut signé d'un côté par l'Empereur, avec le grand sceau, qui étoit une garde de cimeterre, imprimée sur de la cire rouge; & de l'autre par l'Amiral Westerwold, & par Guillaume Jacob Roster, pour les Etats Généraux. Les articles étoient en substance les mêmes que ceux qu'on avoit reglés précédemment avec Boschhower, & en conséquence de cette nouvelle convention, on fournit immédiatement aux Hollandois quatre cents balles de canelle, quatre vingt-sept quintaux de cire, & trois mille cinquante-neuf livres de poivre, pour les rembourser des dépenses extraordinaires qu'ils avoient faites pour secourir l'Empereur. Ce Prince envoya ensuite deux Ambassadeurs à Batavia, avec des présents considérables, & la ratification du traité, adressée au Général & au Conseil des Indes. Ils furent reçus avec les plus grands égards, & renvoyés à

Ceylan, après leur avoir rendu tous les honneurs qu'on pouvoit accorder à leur caractere. Ce nouveau traité fut fait en 1638.

Description de Ceylan. Chap. IX.

Au mois de Mars de la même année, la ville de Pontegale, qu'on nomme plus ordinairement Gale, fut prise d'assaut par le Vice-Amiral Koster, qui commandoit l'attaque, & elle devint ensuite une des plus fortes places des Hollandois dans les Indes Orientales. Il y a une baye très commode, mais l'entrée du port est embarassée par un rocher très dangereux, & il faut un bon Pilote pour le pouvoir éviter. La rade est sous le canon du fort, & la ville défendue par trois bons bastions, est tellement entourée de rochers, que la plus petite barque n'en peut approcher que très difficilement. Il y a un fallot pour servir de fanal, un canon pour donner le signal, & le pavillon de la Compagnie est planté sur un angle, qui avance assés loin en mer. La ville est bien bâtie, les maisons sont de pierre, & élevées avec de beaux jardins, & de très bonnes eaux: On a pratiqué pour

Ils s'emparent de Pontegale.

Description de Ceylan.

y arriver de belles routes, coupées entre les rochers.

Chap. IX.

Ils se rendent maîtres de Caleture.

Au mois d'Octobre 1655, Caleture, place assés forte, entourée d'un mur de terre, & dans une situation agréable, se rendit au Général Hulst. La garnison Portugaise, composée de deux cents cinquante-cinq hommes, fut conduite en Europe aux frais de la Compagnie, conformément à la capitulation. On y trouva une grande quantité de munitions de guerre, Ysbraad Godskens en fut nommé Gouverneur, & on lui donna un corps de troupes suffisant pour la défendre. Gaspard Figeiro étoit alors en marche avec six cents soldats, pour secourir Caleture, & les Hollandois en ayant été instruits par un prisonnier, envoyerent aussi-tôt des troupes au-devant de lui. Elles le rencontrerent à peu de distance, l'attaquerent, le mirent en déroute, & continuerent à marcher vers Columbo, où il ne retourna que cent soixante hommes, des six cents qui avoient accompagné Figeiro.

Ils forment le siége de Columbo.

Vers le milieu d'Octobre, le Général Hollandois se prépara à faire le siége de Columbo: le 23 il reçut

de l'Empereur de Ceylan, une lettre que ce Monarque avoit écrite lui-même, & qui contenoit de fortes assurances d'amitié. Elle fut apportée par un de ses postillons particuliers, elle étoit très parfumée, & de chaque côté de l'écriture on avoit représenté une figure de femme avec les mains jointes, & les yeux levés vers le Ciel.

Le 26, on reçut quelques instructions utiles par un Hollandois, qui avoit précédemment déserté vers les Portugais, & qui revint alors à ses drapeaux. Le même jour on finit d'élever quelques batteries, & l'on y conduisit plusieurs piéces de canon pour tirer sur un des quartiers de la ville.

Le 4 de Novembre, le Général Hulst reçut une ambassade très gracieuse de la part de Raja Singa, qui en chargea Tenecon Apuhamy, lequel avoit devant la poitrine une plaque d'or ornée de pierres précieuses, & soutenue par une chaîne du même métal.

Le 9 le Gouverneur Portugais fut sommé de se rendre, mais il en rejetta la proposition, & le 12 on don-

Une flotte Portugaise est détruite par une tempête.

na un assaut général à la place. Hulst y reçut une blessure à la cuisse, ce qui mit la confusion dans son armée, & donna quelques mois de relache à la ville. Dans la même attaque le Lieutenant Melchior Van Schonbeek, Gentilhomme Allemand monta sur le bastion de Saint Jean, mais n'ayant pas été secondé, il y fut tué en combattant en homme désespéré, & sa tête fut ensuite exposée sur le même bastion, au bout d'une pique. Peu de temps après, une flotte de trente frégates Portugaises destinées à secourir Columbo, fut dispersée par une tempête, & presque tous les bâtiments périrent. Le Général Hollandois reçut encore un message de Raja Singa, pour l'assurer que malgré les Portugais, qui faisoient tous leurs efforts pour aliéner son amitié des Hollandois, il étoit non-seulement résolu de demeurer ferme dans ses engagements, mais encore de faire la plus grande diligence pour soutenir le siége par une armée de ses sujets.

Le 26 le Général apprit par un Négre déserteur, que le fils du Gouverneur avoit été tué depuis peu par

une balle de mousquet, lorsqu'il encourageoit ses gens au travail, & qu'on avoit préparé une mine sous le bastion de Saint Jean, pour la faire jouer la premiere fois qu'on l'attaqueroit. Les habitants de la ville commencerent alors à souffrir la plus grande disette de provisions: ceux qui étoient en état de porter les armes, se trouverent forcés par la faim à s'enroller, & l'on permit aux femmes & aux enfants, de se retirer vers le camp des Hollandois: mais ils y devinrent bien-tôt si incommodes, que le Général donna ordre de les repousser vers le bastion de Saint Jean. On apprit aussi par des nouvelles sures, que les provisions de la garnison ne pouvoient durer plus de deux mois, parce qu'il n'y avoit plus qu'une petite quantité de riz, rempli de pierres, & de toutes sortes d'ordures.

Honneur qu'on rend au Général Hollandois.

L'Empereur ayant établi son camp dans le voisinage des Hollandois, fit savoir au Général par une lettre qu'il attendoit sa visite; & en conséquence Hulst se rendit le 5 d'Avril au quartier de Sa Majesté, avec une suite nombreuse. Il y fut reçu avec la plus

Description de Ceylan. Chap. IX.

grande magnificence, & logé dans une maison préparée pour sa reception, dont les chambres à lit étoient meublées en étoffes d'or, & les autres en toile de coton blanche. Lorsqu'il approchoit, il rencontra un détachement de soldats, qui venoient au devant de lui, avec des porteurs de parasols, des trompettes, d'autres instruments de musique, onze éléphants & deux beaux chevaux richement caparaçonnés, & ornés d'or & de pierres précieuses. Le lendemain, on apporta dans une barque une grande quantité de différentes provisions pour le Général, & pour ceux qui l'accompagnoient. L'Empereur étoit alors assés dangereusement malade, on l'avoit saigné au bras, & l'on eut tout sujet de craindre que Son Excellence, dont la présence étoit absolument nécessaire devant Columbo, ne retournât sans avoir eu l'honneur de l'entrevue qui avoit été l'objet de son voyage.

Sa Majesté informée du dessein que le Général avoit de partir, lui marqua par une lettre, que malgré sa maladie il lui donneroit audience le lendemain 8 d'Avril; & le jour in-

diqué on vit à midi ſur l'autre bord de la riviere les tambours, les trompettes, & la muſique particuliere de l'Empereur, avec quelques perſonnes de la premiere qualité pour accompagner le Général. Il traverſa la riviere à la tête de ſa ſuite : fut reçu par le Capitaine des Gardes-du-corps de l'Empereur; & ſe rendit au quartier Impérial dans cet ordre.

Il eſt admis à l'audience de l'Empereur.

La marche commençoit par les Gardes-du-corps de Son Excellence, ſuivis des enſeignes & des étendards pris ſur les ennemis, & qu'on traînoit ſur la terre : enſuite venoient les chevaux & les Muſiciens de l'Empereur avec cinq éléphants apprivoiſés, tout le chemin étant bordé de ſoldats. Quand les Hollandois furent entrés dans le palais, on ferma la porte, & ils furent introduits dans une ſalle, où ils trouverent l'Empereur aſſis ſur un trône, avec pluſieurs degrés pour y monter : tous les Courtiſants ſe proſternerent, & les Hollandois ſe mirent à genoux, juſqu'à ce que Sa Majeſté par un ſigne de tête leur marquât de ſe lever. Quand le Général fut près du trône, il fit une harangue élégante, dans laquelle

Description de Ceylan. Chap. IX.

il assura Sa Majesté de son inviolable attachement, lui marqua la reconnoissance la plus parfaite de l'honneur qui lui étoit accordé de lui faire sa cour, & lui protesta que les Etats de Hollande avoient le plus grand desir d'entretenir avec lui une intime amitié, & de l'aider à chasser de ses Etats une nation qui n'avoit presque aucun égard aux Traités & aux Alliances, quand il étoit de son intérêt de les violer.

Il offrit ensuite à l'Empereur quelques présents de peu de valeur; se mit à genoux sur un coussin qu'on avoit posé à dessein aux pieds du trône, & eut l'honneur de baiser les mains de Sa Majesté, qui lui mit au col un collier d'or, & au doigt une bague très précieuse. Le Général se retira à quelque distance, fit en peu de mots la récapitulation des avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis; l'Empereur l'écouta avec la plus grande satisfaction, le fit approcher une seconde fois du trône, & lui donna une jarretiere d'or, en l'assurant qu'il l'avoit portée lui-même.

Présents qu'il fait à l'Empereur.

Après cette cérémonie les présents

destinés pour Sa Majesté furent apportés. Il y avoit, entr'autres, un bouclier blanc, qui avoit autrefois appartenu à un Seigneur Portugais, & un cimeterre dont la garde étoit un très bel ouvrage d'or & d'agathe. En mettant ce cimeterre aux pieds de Sa Majesté, le Général lui dit qu'il étoit destiné pour le jeune Prince, afin qu'il l'employât contre ses ennemis quand il seroit plus avancé en âge, & contre les Hollandois mêmes, s'ils avoient le malheur de mériter son indignation; compliment dont il parut que l'Empereur fut très satisfait.

Les présents de la Compagnie à l'Empereur consistoient en deux beaux chevaux coureurs de Perse, deux arcs aussi de Perse, avec les fleches & les carquois artistement travaillés, un canon de Turquie, une riche robe du Japon, deux lévriers, deux moutons de Perse, deux chevres de Visapour, & un morceau de bois de Sandal.

Les présents pour le Prince étoient un beau cheval Persan, deux fusils, dont les canons étoient d'un très beau poli: un bassin d'argent, deux

Description de Ceylan. Chap. IX.

piéces d'étoffe de Perse travaillés en or, deux boëtes d'argent de la Chine, une piéce de bois de Sandal, & une pierre de Cochon.

Mort du Général Hulst.

Quand on eut examiné ces présents, on donna ordre à toute la suite de se retirer, & le Général eut avec l'Empereur une conference particuliere d'un quart d'heure. On le reconduisit ensuite à ses quartiers en grande pompe, & il en partit le lendemain 9 d'Avril pour son camp. Il y arriva le soir, & trouva que les travaux du siége étoient fort avancés: mais le 10, pendant qu'il encourageoit les travailleurs & les soldats à l'une des batteries, il reçut une blessure dans la poitrine, dont il mourut quelques heures après, & par cette mort, les Hollandois perdirent un des meilleurs Officiers qu'il eussent encore eu dans les Indes.



CHAPITRE X.

Continuation du ſiège de Columbo : La ville ſe rend : Calomnie ſur la conduite des vainqueurs : Les déſerteurs Hollandois ſont punis : Diſpute de Raja Singa avec ſes alliés : Il traite avec les Portugais, il en agit mal avec les Hollandois : Thyſſen met en déroute quelques-uns de ſes gens, & s'empare de pluſieurs Elephants : Raja Singa ſe rend Maître d'un des établiſſements Hollandois, il arrive du ſecours de Batavia : L'Iſle de Manaar eſt priſe ſur les Portugais, & entiérement réduite par les Hollandois : Vanité d'un Négre : Soins des Jéſuites pour inſtruire les peuples : Les Portugais ſe retirent devant les Hollandois, qui aſſiegent Jafnapatnam : La ville eſt réduite, & quelque temps après le château ſe rend par compoſition : Etat fâcheux de la garniſon : Découverte d'un complot fomenté par les Portugais : Punition des chefs. Toute l'Iſle eſt réduite par les Hol-

Description de Ceylan.

landois : Avantages qu'ils retirent de leur alliance avec l'Empereur.

Chap. X.

Suite du siège & prise de Columbo.

LE siége fut poussé avec vigueur, malgré la mort du Général, qui eut pour successeur Adrien Vander Meyden, Gouverneur de Puntegale, & les assiégés furent réduits à une telle extrêmité qu'une mere y mangea son enfant. Pour augmenter leur calamité, la flotte Portugaise de Goa qui venoit pour les renforcer, & pour leur apporter des provisions, fut défaite près de Tutocorin par quelques vaisseaux Hollandois, au lieu que ceux-ci reçurent dans leur camp du secours de Batavia.

Le 7 de Mai, son Excellence donna ses ordres pour un assaut général, mais on ne put emporter qu'un bastion, & même après la plus vigoureuse résistance. Cependant on y établit un logement, & l'on en tourna le canon contre la ville, ce qui obligea les assiégés à arborer le drapeau blanc sur les murailles. Le 12 la ville se rendit par capitulation, la garnison Portugaise en sortit avec tous les honneurs de la guerre, tambours battants & enseignes dé-

ployées jusqu'au quartier général, où ils se rendirent librement. Un détachement des vainqueurs entra aussitôt dans Columbo, où l'on arbora le pavillon Hollandois, & c'est ainsi que cette place importante tomba entre leurs mains après un siège de près de neuf mois, & après qu'elle eut été cent cinquante ans en la possession des Portugais.

De treize cents hommes qui étoient dans la ville au commencement du siège, le nombre se trouva réduit à cent quatre-vingt-dix, entre lesquels il y avoit plusieurs estropiés & même des vieillards, qui avoient aidé de tout leur pouvoir à la défense de la place. On prétend que ce siège coûta aux Hollandois plus de trois mille hommes, & autant d'argent qu'il en auroit fallu pour bâtir un autre Columbo.

Imputations contre les Hollandois.

Les Portugais ont avancé que leurs ennemis en s'emparant de la place y commirent les plus grands désordres, qu'ils permirent qu'on pillât les habitants, que les prisonniers furent très maltraités, & qu'on dépouilla & profana les images & les Eglises, contre les articles de la ca-

Description de Ceylan.

Chap. X.

pitulation réglés entre les Commandants : mais les Hollandois ont soutenu que cette imputation étoit absolument fausse. Notre Auteur assure que bien loin qu'on permît aucune licence, un soldat passa par les verges pour un léger larcin, tant la discipline étoit, dit-il, exactement observée par Vander Meyden. Plusieurs déserteurs Hollandois, qui n'avoient pas été compris dans le traité furent exécutés aussi-tôt que pris ; de ce nombre fut Simon Lopez de Basto, qui avoit causé de grands dommages aux assiégeants.

L'Empereur leur devient opposé.

Le butin qu'on trouva dans la ville fut composé d'environ sept charges de ris moisi, quelques bales de canelle, une assés grande quantité d'arrack, vingt-quatre frégates légeres, dont neuf étoient coulées à fond ; quinze cents écus d'or en argent comptant ; trente-trois balles de drap ; vingt-cinq cloches de bon métal ; soixante canons de fonte & soixante & dix-huit de fer, un mortier, dix mille boulets, soixante & cinq milliers de bonne poudre, cent cinquante milliers de poudre endommagée, & une grande quantité de

ſouffre & de ſalpêtre. Peu de temps après, Raja Singa écrivit une lettre très vive au Général Hollandois pour ſe plaindre de ce qu'il n'avoit reçu aucun avis formel de la reddition de Columbo, prétendant que cette place devoit lui être remiſe, en conſéquence d'un traité paſſé entre lui & le Général Hulſt. Les Hollandois n'avoient nulle intention de lui accorder ſa demande : Vander Meyden lui répondit en termes très reſpectueux pour s'excuſer, & lui envoya en préſent un faucon, un épervier, & un fauconnier Perſan. Les ſujets de l'Empereur commencerent à commettre pluſieurs hoſtilités contre les Hollandois lorſqu'ils les rencontroient en petit nombre, & à faire leurs efforts pour enlever leurs proviſions. On apprit auſſi par deux déſerteurs que ce Prince avoit fait un traité particulier avec les Portugais, & qu'il leur avoit accordé pluſieurs établiſſements très avantageux. Sa conduite en donna bientôt des preuves : non-ſeulement il réduiſit en eſclavage quelques Hollandois qui lui tomberent entre les mains, mais il fit auſſi couper le nez & les oreilles à ceux

Description de Ceylan.

Chap. X.

de leurs esclaves qui eurent le malheur de se trouver en son pouvoir. Les Hollandois eurent encore le chagrin de voir que les Cingalèses qui étoient à leur service rompoient toutes leurs mesures, sans qu'ils pussent pénétrer dans les desseins de Raja Singa. Cependant il y avoit lieu de croire que son plan étoit de faire agir les Hollandois contre les Portugais, & les Portugais contre les Hollandois, en donnant toujours du secours au parti le plus foible pour les empêcher de devenir les uns ou les autres si puissants qu'ils pussent ouvertement lui tenir tête. La politique naturelle lui faisoit juger que ceux qui auroient la supériorité mettroient sa couronne en danger, ce qui arriva réellement quand les Européens eurent enfin réussi à s'établir solidement dans cette Isle.

Après la prise de Columbo, & de quelques autres places qui se rendirent ensuite, l'Empereur voyant qu'on ne les lui remettoit pas entre les mains, comme il l'avoit toujours espéré, ne se reconcilia jamais sincérement avec les Hollandois, quoique les Portugais n'eussent pas beau-

coup lieu de triompher de sa défection. Peu de temps après cet événement, Raja Singa, jaloux des avantages dont paroissoient jouir les Hollandois, favorisa plusieurs vols, commis par ses gens, qui devinrent bientôt si insolents, que M. Jean Thyssen, agent de la Compagnie dans ces Cantons, fut obligé de leur déclarer ouvertement la guerre, & de s'emparer de quelques Eléphants apprivoisés, qui appartenoient au Monarque.

Description de Ceylan.

Chap. X.

Il prend un de leurs établissements.

L'Empereur fut tellement irrité de cette insulte, qu'il attaqua & prit un des établissements Hollandois. Ce succès ne fut pas de longue durée, par l'arrivée de Minheer Maabzuyker, qui vint de Batavia avec quelques troupes. Il s'attacha à renforcer les différentes fortifications, suivant les meilleures méthodes, & à faire recueillir surement la canelle aussitôt que Raja Singa se fut retiré. Cet Officier se comporta avec tant de circonspection envers les Sujets de l'Empereur, qu'ils ne purent le regarder comme un ennemi.

Dans un voyage que fit notre Auteur en 1661, de Jafnapatnam à Co-

Description de Ceylan. Chap. X.

lumbo, il remarqua que tout cet espace, qui est d'environ cinquante lieues, ne produit point de canelle, excepté dans la partie qui est de l'autre côté de la riviere Chilaco : ce pays qui est extrêmement fertile pour toutes les productions qui viennent sans culture, n'a point d'habitants, & l'on y voit paître de tous côtés les Buffles en grands troupeaux, ce qui donne lieu de croire, que s'il étoit peuplé il deviendroit très considérable.

Les Hollandois s'emparent de l'isle de Manaar.

En l'année 1658, les Hollandois commandés par M. Rijklof Van Goens, firent une descente dans l'isle de Manaar, qui étoit autrefois jointe à la Terre-ferme. Malgré les retranchements qu'on avoit faits sur les rivages, défendus par douze frégates, & par mille Portugais, ils s'avancerent avec tant de courage, & tant de succès, qu'ils se rendirent maîtres de l'isle, sans avoir fait d'autre perte importante, que celle d'un Enseigne & d'un Lieutenant ; au lieu que les Portugais y perdirent plusieurs braves Officiers, entre autres le Général Antonio, l'Amiral de Menezes,

nezes, & Anthonio Mendez d'Aranha.

Description de Ceylan. Chap. X.

Orgueil d'un Indien humilié.

Les Portugais, après avoir eu plusieurs frégates coulées à fond, jugerent qu'ils ne pouvoient tenir plus long-temps dans cette isle, & traverserent le détroit pour se retirer à Jafnapatnam. Ils laisserent cependant quelques soldats à Manaar pour garder le fort Saint George, sous les ordres d'André Villosa, mais plusieurs déserterent, & peu de jours après le Commandant se rendit à des conditions avantageuses. On fit en cet endroit deux cents prisonniers, tant Européens que Négres, & il se trouva entre les derniers, un Affricain qu'on avoit chargé par nécessité de remplir un poste de Capitaine. Il se regarda dès-lors comme un homme important; & insista pour être traité conformément à son rang: mais il fut bien-tôt forcé de renoncer à ses idées de grandeur, quand on le remit en esclavage, après lui avoir donné la bastonade.

Description de Manaar.

Le nom de Manaar est composé de deux mots Malabares, Man & Aar, dont le premier signifie terre, & le second riviere. Cette isle peut

Description de Ceylan. Chap. X.

avoir environ deux lieues & demie d'Allemagne de longueur, & une de largeur, en y comprenant la riviere falée. Le Château de Saint George eſt ſitué ſur le Canal qui ſépare Manaar de Jafnapatnam, & qui peut porter de petits yachts, quand ils ne tirent que trois ou quatre pieds d'eau. Il eſt entouré de foſſés profonds, & les Hollandois en ont augmenté les défenſes par pluſieurs bonnes fortifications. Il étoit autrefois fameux par la pêche des perles, qui en avoit enrichi les habitants; mais depuis que ce tréſor a été épuiſé, ils ſont tombés dans la pauvreté. Cependant les Hollandois ont recommencé cette pêche en 1666. avec aſſés de ſuccès.

La langue Malabare eſt celle qu'on parle le plus communement à Manaar, où le plus grand nombre des habitants ſont Chrétiens, ce qui étoit cauſe que le Roi de Jafnapatnam les tenoit ſous une dure oppreſſion. Il n'y en a que très peu qui entendent le Portugais. Ils furent convertis par Saint François Xavier, le grand Apôtre des Indes, qui établit des Miſſionaires en pluſieurs diſtricts. Ce furent

d'abord différents Moines, mais ils eurent pour successeurs des Jésuites, qu'on appelle Paulistes, dans cette partie du monde, parce qu'ils y furent envoyés la premiere fois par le Pape Paul III. On ne peut disconvenir que ces Pères n'ayent rempli leur mission avec des travaux infatigables, & qu'ils n'ayent apporté les plus grands soins, & l'attention la plus particuliére pour bien instruire les habitants dans les premiers principes de la religion Chrétienne.

Description de Ceylan. Chap. X.

Cette isle est habitée par des pêcheurs, qui gagnent quelque argent, en conservant & faisant sécher leur poisson, pour l'aller vendre ensuite sur les côtes voisines. On y trouve un Animal Amphibie, de l'espece des veaux marins, dont la femelle a des mamelles pour donner à tetter à ses petits. La chair en est très blanche, on la prendroit pour du veau quand elle est bouillie, & elle ressemble assés pour le gout à l'Esturgeon.

Les Hollandois remportent plusieurs avantages.

Monsieur Rijklof Van Goens ayant laissé une bonne garnison à Manaar, traversa le canal du côté de Jafnapatnam, où il n'est pas fort profond, & peut être passé à gué. Cette par-

Description de Ceylan.

tie du pays, qu'on appelle Mantotte, eſt très fertile en riz; mais les Eléphants ſauvages le gâtent ſouvent en le foulant aux pieds. Les Hollandois penſoient que les Portugais les attaqueroient au paſſage du Canal; mais ils furent trompés, & quoiqu'ils euſſent pu le faire avec avantage, parce que le rivage oppoſé eſt très fangeux, ils préférerent de ſe retirer vers la ſource de la riviere. Lorſque les Hollandois furent paſſés, les habitants les reçurent très civilement, & leur fournirent toutes ſortes de fruits & de proviſions. Près de Sandecouli ils eurent un choc aſſés vif avec un corps de Portugais, qu'ils mirent en déroute, & ils camperent la même nuit ſur le terrein où s'étoit paſſé cette eſcarmouche.

Ils réduiſent Jafnapatnam.

Le lendemain ils s'avancerent vers la ville de Jafnapatnam, renverſant les murs & les murailles, parce qu'il n'y avoit pas de fortifications, & chaſſant les Portugais de rue en rue, au moyen d'un petit train d'artillerie qu'ils conduiſoient, & qui leur fut d'un grand ſervice en cette occaſion. Le 18 de Mars ils s'emparerent du Couvent des Dominicains,

& furent maîtres de toute la ville ; les ennemis se retirerent dans le Château, où les habitants du pays entrerent avec eux en si grande foule, qu'il n'étoit pas possible de faire le service ; la multitude des hommes se nuisant réciproquement, au lieu de s'aider les uns les autres. Ils s'y enfermerent, & les Hollandois ayant attaqué un de leur meilleurs forts, le manque d'eau les obligea de se rendre par Capitulation. Les soldats eurent la permission de sortir avec tous les honneurs militaires, & le Général Hollandois s'engagea à les faire transporter en Europe aux frais de la Compagnie, s'ils choisissoient de prendre ce parti.

Description de Ceylan.

Chap. X.

Le Château ne pouvant plus recevoir de secours, de munitions, ni de provisions d'aucune espece, parce que la communication étoit entiérement coupée, se rendit après un siége de plus de trois mois. La Garnison eut la permission de sortir tambours battants, enseignes déployées, avec une piéce de canon, & il fut stipulé qu'on la transporteroit en Europe. Les principaux Officiers, du nombre desquels étoient Jean de

Se rendent maîtres du Château.

Description de Ceylan. Chap. X.

Mels, Leonard d'Olievero, Viador de Fazendas, & Antonio Mondez d'Aranha, furent traités avec la plus grande politesse, & on leur permit de se retirer dans celui qu'ils voudroient de leurs forts : les Ecclésiastiques furent transportés sur la côte de Coromandel, & l'or, l'argent & les joyaux, avec plusieurs autres effets de prix demeurerent à la discrétion des vainqueurs.

La Garnison fut deux jours à se traîner hors de la place, les hommes étant si affoiblis, qu'ils ne purent emmener la seule piéce de canon qui leur étoit accordée ; ils avoient perdu seize cents hommes pendant le siége. Lorsque l'armée Hollandoise y entra, elle trouva presque tout détruit par les bombes qu'on y avoit jettées. Les cadavres de ceux qui avoient été tués, & l'ordure dont tout ce Château étoit rempli, y causoient une infection insupportable. Le premier soin des vainqueurs fut de choisir M. Jacob Rhee, homme très intelligent pour y commander, en attendant de nouveaux ordres. Il commença par ôter les droits sur le ta-

bac, ce qui encouragea les habitants de la campagne à venir aider les Hollandois, pour enlever les ruines des maisons qui embarassoient le Château, pour le nétoyer de toutes les ordures, pour curer les fontaines, & pour planter, par forme d'ornements, trois cents cocotiers.

Conspiration des Portugais découverte.

A la réduction de Jafnapatnam, un grand nombre de Portugais entrerent au service des Hollandois, & furent reçus au nombre des troupes de la garnison : mais ils formerent une conspiration pour tuer tous les Officiers, & le reste du parti des vainqueurs pendant le temps du sermon. Ce complot fut heureusement découvert par M. Jacob Vander Rhee, on doubla les gardes, on ferma les portes, & l'on arrêta tous les traîtres. Quand ils eurent été convaincus, quelques-uns furent pendus, & les autres eurent la tête tranchée.

Les principaux chefs de cette conspiration étoient un habitant de Manaar, & deux Portugais. Ils furent rompus vifs, & pendant qu'ils étoient sur la roue, on leur fendit le col & la poitrine d'un coup de

Description de Ceylan. Chap. X.

hache pour en tirer le cœur, qu'on leur mit tout palpitant ſur la bouche. Du nombre de ceux qui ſouffrirent la mort en cette occaſion, fut un Jéſuite malade, qui n'avoit jamais conſenti à leur deſſein, & ne l'avoit nullement approuvé : mais quelques-uns le lui avoient révélé en Confeſſion, & pour avoir gardé le ſecret, il fut condamné à perdre la tête. Le Château de Jaſnapatnam eſt un quarré très bien fortifié, & entouré de hautes murailles. C'eſt la Capitale du Royaume, & il contient plus de terrein que le Château de Batavia. Peu de temps après qu'il eût été réduit, Philippe Olivero défit un gros corps de Cingalèſes près Achiavelli, dont il ſe rendit maître, quoique cette place appartînt à l'Empereur de Ceylan.

Dans le voiſinage d'une grande Pagode ruinée, dont on voit encore les reſtes, on trouve une ſource, que les gens du pays regardent comme miraculeuſe, à cauſe de la grande étendue de rocher qui a été coupée, diſent-ils, par un coup de tonnerre pour la découvrir.

Les Hollan-

La ville de Negapatnam fut ré-

duite, peu de temps après, par les Hollandois, & toutes les autres places & forts qui appartenoient aux Portugais, eurent successivement le même sort. Enfin cette nation perdit toute l'influence qu'elle avoit dans l'isle : le commerce de la canelle, & des autres denrées précieuses, fut totalement envahi par les Hollandois, qui n'ayant plus de disputes avec aucun ennemi Européen, commencerent à se conduire tyranniquement. L'Empereur fut bien-tôt convaincu, que si les Portugais étoient des voisins perfides, des sujets désobéissants, & des Alliés infidèles, les Hollandois étoient encore plus pernicieux, & qu'il avoit perdu beaucoup au changement. Il est vrai qu'il le mérita par la conduite artificieuse & peu sincère, qu'il tint avec les deux partis.

dois se rendent maîtres de tous le pays.

Fin de la Relation de Ceylan.



VOYAGE

AU NORD DE L'EUROPE,

CONTENANT une Defcription des côtes & des mines de NORVÈGE, de la LAPONIE, de la SIBÉRIE, de la BORANDIE, de l'ISLANDE, de la ZEMBLE, & de plufieurs autres pays, avec des remarques curieufes, à quoi l'on a ajouté quelques mémoires authentiques fur les anciennes mœurs & fur les ufages des Ruffes, tirés des obfervations d'un Voyageur employé par la Compagnie de la mer du Nord à Copenhague pour faire des Découvertes.

CHAPITRE PREMIER.

Obfervations fur ce Traité & fur fon Auteur: Ce qui a donné lieu à fon voyage: Defcription de la Baye de Schalot: Le vaiffeau eft en danger

d'échouer : Il arrive sur la côte de Norvège : L'Auteur descend à Obslo, où il est très bien reçu : Il visite quelques endroits de l'Isle : Description des bâtiments, des bêtes terrestres, des oiseaux & des coutumes de la Norvège : Il va à la chasse de l'Elan & est très bien traité par un Gentilhomme de Campagne : Mal caduc de ces animaux : Le vaisseau met à la voile pour Berghen.

QUOIQUE le voyage dont nous allons donner l'extrait ait été fait il y a plus de cent ans, plusieurs raisons nous empêchent de le passer sous silence, tant parce qu'on y trouve la description du terrein & des mœurs de quelques pays, dont on n'a eu jusqu'à présent que peu de connoissance, que parce qu'il mérite notre attention par la candeur avec laquelle il est écrit ; plusieurs circonstances étant aussi propres à procurer de l'amusement qu'à augmenter nos connoissances. L'Auteur qui étoit d'une famille honnête, fut nommé Chirurgien d'un vaisseau, équipé par la Compagnie de la mer du Nord, avec un privilége du Roi de Danne-

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

Quel est l'Auteur de ce voyage.

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

marck pour étendre le commerce, & pour faire des découvertes conjointement avec deux autres vers le Pôle Arctique. Nous suivrons l'ordre naturel qu'on trouve dans les mémoires de l'Auteur, excepté en ce qui concerne la Russie, parce que cette partie rompt le fil de sa narration, & nous la donnerons en forme d'appendix.

Il met à la voile de Copenhague.

Au commencement d'Avril 1653, (dit notre Auteur) après nous être chargés de toutes les provisions & des munitions nécessaires, nous mîmes à la voile du port de Copenhague en compagnie de deux autres vaisseaux avec un bon vent de Sud-est. Nous arrivâmes heureusement au détroit de Kat-Gat, qui sépare la mer d'Allemagne de la mer Baltique, passage que les rochers rendent très dangereux, & qui s'étend depuis Elseneur jusqu'à Schagerhor dans un espace d'environ quarante lieues.

Lorsque nous fûmes vis-à-vis de Mailstrand, petite ville avec un port de mer à trente lieues de Copenhague, le vent s'étant mis au Nord nous fit retourner en arrière au moins de dix lieues, & nous força de re-

lâcher à Schalot, le premier port où nous mouillâmes. Nous jettâmes l'ancre à l'abri du château, qui paroît presque entiérement ruiné ; mais la rade en est très bonne avec un bon promontoire très connu de tous ceux qui commercent dans la mer Baltique. Nous y demeurâmes trois jours, & le quatrieme de grand matin, le vent s'étant tourné à l'Est, nous levâmes l'ancre pour continuer notre voyage : mais quatre heures après, le vent nous devint encore contraire, & comme il soufloit avec violence, il nous força de quitter la côte de Gottenbourg, que nous avions toujours eu en vue, & de gagner celle de Jutland. Nous la suivîmes avec de grandes précautions, toujours la sonde à la main, à cause des bas-fonds dont elle est bordée. Si nous n'avions pas eu un habile pilote & de bons matelots, nous aurions certainement échoué, n'ayant trouvé dans un endroit que trois brasses & demie d'eau : mais nous travaillâmes avec la plus grande activité, & ayant recouvré l'avantage du vent, nous nous trouvâmes en une heure & demie avec quinze pieds de fonds.

VOYAGE au Nord. Chap. I. An. 1653.

Nous poursuivîmes notre cours; en cotoyant des bancs de sable l'espace de deux lieues : mais quoique nous eussions ferlé toutes nos voiles à l'exception de celles du grand mât, & que nous fissions tous nos efforts pour les éviter, nous fûmes jettés sur une barre, où nous nous trouvâmes aussi fortement arrêtés que si nous y eussions été à l'ancre. Nous aurions eu beaucoup de peine à nous tirer de cet endroit si le vent ne s'étoit tourné un peu au Sud-est, & ne fût devenu très frais, ce qui nous mit en état de nous en dégager. Quelques jours après nous fûmes à la vue de Christiansand, promontoire de Norvège, qui prend son nom d'un petit village qui est au pied, avec un port très sur. Nous n'y demeurâmes que très peu, & le lendemain nous arrivâmes à Christiana ou Obslo, ville capitale d'un des cinq gouvernements de ce royaume.

Il est près d'échouer, & arrive à Obslo.

Nous fûmes très bien reçus par les agents de la Compagnie, l'un d'eux qui étoit un marchand fort estimé, dont j'étois un peu connu, me combla de politesses. Non-seulement il satisfit ma curiosité, en me faisant

remarquer tout ce qui méritoit d'être vu, mais de plus il donna ordre à un de ses domestiques, qui parloit assez bien François, de m'accompagner dans une promenade que je fis le lendemain au-dehors de la place. Nous montâmes à cheval pour gagner un gros village nommé Wisby, situé entre deux collines, environ à neuf milles de Christiana. Les maisons en sont bâties de bois, & couvertes de gazon : elles sont très basses, sans aucun fer & sans fenêtres, à l'exception d'un treillis placé au toît pour donner passage à la lumiere. Il faut remarquer ici pour empêcher de confondre l'une avec l'autre, que la Capitale de la Gothie où l'on a fait les fameuses loix marines, porte aussi le même nom.

Description du pays.

Les paysans de Norvège sont tous pêcheurs, & esclaves de la noblesse : mais très simples & fort hospitaliers : les femmes, qui gardent les grands troupeaux dont ce pays est rempli, ont en général une figure très agréable, quoiqu'elles ayent les cheveux rouges, & sont passionnées pour les étrangers. Elles sont aussi très bonnes ménagères, & sont ordinairement

tous les habillements de la famille. Le pays est excellent pour la chasse, & l'on y trouve des Elans, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des chévres, des lapins, des liévres, des loutres, des lynx & des chats sauvages de diverses couleurs, avec une grande quantité d'oiseaux également sauvages. La Norvège est un pays montagneux, couvert de très bons pâturages & de très beaux bois, mais il ne produit que fort peu de grains, & les habitants en tirent d'autres endroits qui leur en fournissent abondamment. En revenant à Christiana, nous trouvâmes un Gentilhomme du voisinage, avec deux valets & plusieurs chiens, qui alloit à la chasse de l'Elan. Il connoissoit l'homme qui m'accompagnoit; & ayant appris de lui que j'étois étranger, il m'invita à partager son amusement, ce que je fis avec plaisir, ayant assés de temps à pouvoir y employer. Après avoir fait environ un mille avec lui, nous trouvâmes son piqueur, plusieurs de ses domestiques, & dix ou douze paysans, qui nous conduisirent trois milles plus loin dans un bois rempli de buis,

ſons: nous mîmes pied à terre en y entrant, & nous donnâmes nos chevaux en garde à un de ſes gens.

Les préparatifs de la chaſſe avoient été faits le jour précédent par les vaſſaux du Gentilhomme, & nous avions à peine fait cinquante pas dans le bois quand nous apperçûmes un Elan ; mais en peu de temps il tomba mort, ſaiſi, comme on me l'aprit, du mal caduc, ce qui lui fait donner dans le pays le nom d'Elk, qui ſignifie une créature miſérable : il paroît que ces animaux tombent fort ſouvent de cette manière dès le commencement de la chaſſe, ſans procurer aucun divertiſſement. Sans cet accident, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer, puiſque nous fûmes plus de deux heures à la pourſuite d'un autre, que nous aurions vraiſemblablement manqué s'il ne lui étoit auſſi arrivé le même accident. Avant de tomber il tua deux chiens avec ſes pieds de devant, ce qui cauſa tant de chagrin au Gentilhomme qu'il quitta auſſi-tôt la chaſſe. Il fit venir un chariot pour emporter les deux Elans, & inſiſta pour que nous l'accompagnaſſions à ſon château,

situé environ à quatre milles de Wisby. Le bâtiment en étoit très vilain, sans goût & sans élégance, mais nous y fûmes traités avec autant d'abondance que d'agrément.

Préjugé sur les Elans.

A mon départ, mon hôte me présenta les jambes gauches des Elans, en m'assurant que c'étoit un reméde immanquable contre le mal caduc. Je le détrompai de son opinion, en lui faisant observer que c'étoit une erreur populaire, puisque l'Animal lui-même ne pouvoit se guérir de cette maladie. Il m'avoua que depuis long-temps il soupçonnoit que ce reméde n'étoit pas aussi salutaire qu'on le prétendoit, mais qu'il en étoit convaincu par mon raisonnement, & qu'il pensoit même qu'on s'exposoit à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'Elan : en effet plusieurs exemples peuvent servir à prouver les effets pernicieux de cette espèce de nourriture.

Nous passâmes la nuit chez ce Gentilhomme, où nous déjeunâmes le lendemain matin, & nous revinmes ensuite à Christiana. Après y être restés quelques jours, nous mîmes à la voile pour Berghen, l'un des meil-

leurs ports de l'Europe, où nous avions ordre de décharger une partie de notre cargaison. Nous eumes avant de nous y rendre, un calme de cinq jours, pendant lesquels nous pêchâmes assés de poisson, pour qu'il nous servit long-temps de provision.

CHAPITRE II.

Description de Berghen, commerce particulier de cette ville. Singularité d'une Compagnie de Marchands qui s'y sont établis. L'Auteur arrive à Drontheim, & fait un voyage aux mines d'argent & de cuivre: Maniere dont il y est reçu: Il descend dans une mine, dont il donne la description: Une fiévre le met en danger: Réglement des mines, & amusements de ceux qui y travaillent: Hospitalité d'un Paysan: L'Auteur retourne à Drontheim, & continue son voyage au Nord: L'équipage du vaisseau achete le vent d'un prétendu Magicien.

BERGHEN est partagé en ville haute, & ville basse: la derniere est bâtie sur le bord de la mer, Description de Berghen.

VOYAGE au Nord Chap. II. An. 1653.

& la premiere sur des rochers plus élevés. Cette ville est grande, d'un commerce fort étendu: elle étoit autrefois le siége d'un Archevêque, mais elle a perdu cet honneur depuis la réformation, qui y est la religion dominante, ainsi que dans tous les Etats du Roi de Dannemarck. Le Palais Archiépiscopal a été donné aux villes Hanséatiques, pour faire la résidence de leurs anciens Marchands, autant de temps qu'ils demeurent seuls: mais quand ils se marient, ils sont obligés d'en déloger. Ces Marchands sont appellés Moines, quoiqu'ils ne soient assujettis à aucune régle, & leurs magasins portent le nom de cloîtres. Berghen étoit autrefois soumis à la jurisdiction d'un Couvent; les principales branches de commerce de cette ville, sont le harengh, le merlus, & le stockfiche, qu'on vend très bien en Moscovie, en Suéde, en Pologne, en Dannemarck, en Allemagne, & en plusieurs autres pays de l'Europe.

Une partie de notre cargaison, composée particuliérement de pain & de bierre, étoit destinée pour Drontheim, où nous devions la re-

mettre à l'Intendant des mines d'argent & de cuivre, pour l'usage des hommes qui y travailloient. Nous mîmes à la voile pour cette ville, avec le vent Sud-oueſt : mais nous eumes un calme de pluſieurs jours, pendant leſquels nous pêchâmes une grande quantité de klip-fiche, que nous mîmes dans des barils, parce que nous en avions beaucoup plus que nous ne pouvions en conſommer. Ce poiſſon eſt une eſpèce de merlus, que les Allemands appellent klip-fiche, qui ſignifie poiſſon de rocher, parce qu'on le trouve toujours ou ſur des rocs, ou deſſous.

L'Auteur arrive à Drontheim.

Lorſque nous fumes arrivés à Drontheim, nous priâmes l'Intendant de faire décharger notre vaiſſeau le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, mais il nous dit, que cela n'étoit pas en ſon pouvoir, parce qu'il y avoit un Officier particulier, qui étoit alors aux mines, & dont les fonctions comprenoient la Surintendance des proviſions deſtinées pour les travailleurs. L'Intendant offrit d'envoyer un homme à cheval pour lui donner avis de notre arrivée, & j'obtins la permiſſion de l'accompagner. Le chemin

qui conduit aux mines est si rude, que nous ne pumes aller ce jour plus loin que Steckley, qui n'est qu'à dix-huit milles de Drontheim. Le lendemain nous passâmes un bois très-long, rempli de sangliers, de loups & de lyns, ce qui le rend fort dangereux.

Il fait un voyage aux mines.

Le soir nous atteignimes au but de notre voyage, & nous logeames aux forges, où, suivant la coutume, nous fumes régalés de tabac, de bierre, & d'eau-de-vie, par ceux qui ont le soin des mines; notre hôte poussa si loin l'hospitalité, que nous en prîmes plus qu'il n'étoit convenable, avant de nous mettre au lit. Je fis connoissance avec un Officier des mines, qui parloit François, & qui me promit de me servir de guide, sur le désir que je lui marquai d'y descendre. Le lendemain matin celui avec lequel j'étois venu de Drontheim, partit pour y retourner avec un homme chargé du soin de faire décharger les vaisseaux, je déjeûnai avec l'Officier qui parloit françois, & un maître des mines, chez qui j'étois logé, & qui promit également de me bien guider.

Après le déjeûné, qui fut splendide, parce que les Norvegiens en général, aiment la bonne chere, nous sortimes des forges, & environ à soixante pas nous trouvâmes l'embouchure d'une des mines, sur le sommet d'une montagne fort haute. On avoit élevé au-dessus de l'ouverture une machine qui ressembloit assés à une Grue, que font tourner deux grandes roues, conduites chacune par un homme, ce qui sert à tirer la matiere hors de la mine. Le maître de la mine & moi nous nous mîmes dans un baquet de bois, on attacha nos mains avec des gantelets de fer, & l'on nous descendit à cinquante toises de profondeur.

Description d'une mine.

Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un séjour plus affreux, que celui où je me trouvai, & que rien dans la nature puisse mieux représenter les régions infernales. Des cavernes, dont le terrein raboteux ne permet pas de faire quatre pas sans être en danger de trébucher; des tourbillons d'un feu violet, qui se répandent de toutes parts; des êtres qui ressemblent plus à des habitants des enfers, qu'à des créatures humai-

nes; tous ces objets semblent réunis pour imprimer dans l'ame la terreur la plus sombre. Ces hommes sont habillés de cuir noir, & couverts de côtes de maille, avec des piéces du même cuir, attachées autour de leur tête, précisément sous les yeux, & qui leur tombent sur la poitrine, outre un tablier de semblable matiere. Tous ont leurs différentes occupations, les uns séparent la matiere minérale de la masse; d'autres cherchent de nouvelles veines du métal; & d'autres sont chargés de veiller sur les torrents d'eau qui s'élancent souvent des entrailles de la terre, & les mettent tous dans un danger imminent d'être submergés: mais quand on peut en prévoir les suites, il est plus facile d'en prévenir les inconvenients.

Le maître de la mine s'imaginant que j'étois près d'être saisi d'un accès de frisson, très commun dans ces souterrains, sonna une cloche, pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer, & nous fumes remontés avec la même facilité qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable, que

que la salubrité de l'air frais que je respirai, après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs pernicieuses de cette habitation souterraine.

Je dînai le même jour avec l'Officier qui parloit françois: c'étoit un homme que les voyages avoient poli, & il me traita très bien. Après le dîné nous montâmes à cheval pour aller aux mines d'argent, nous trouvâmes l'Inspecteur, qui nous présenta à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous régala de bierre & de tabac. Il se rendit ensuite avec nous aux forges, éloignées d'environ un mille de sa maison, d'où nous allâmes à l'embouchure de la mine; on nous y descendit comme dans celle de cuivre, & tout ce que j'y remarquai, me parut totalement semblable.

Les Mineurs ne travaillent jamais en Hiver: pendant le Printemps & l'Automne, ils ne sont occupés que trois heures le matin, & autant l'après dîné: mais en Eté ils travaillent quatre heures le matin, & cinq après leur repas. Le reste du temps ils le passent fort gayement, ils sont passionnés pour la danse, & la bonne

Des Mineurs.

chere : ils ont des violons, des haut-bois, & d'autres inſtruments qui reveillent les eſprits, & ſont très en état d'en faire les frais, puiſqu'ils gagnent un écu par jour, ſoit qu'ils travaillent, ſoit qu'ils ne travaillent pas. J'ai eu occaſion de les voir dans leurs amuſements, dont la ſimplicité m'a procuré le plus grand plaiſir. Ces mines produiſent un revenu très conſidérable au Roi de Dannemarck, & l'on fabrique une grande quantité d'eſpèces d'argent ſur le lieu même, auſſi-tôt qu'il eſt rafiné.

Après avoit vu tout ce qui me parut mériter quelque attention, nous retournâmes à la maiſon de l'Inſpecteur, qui nous donna pour collation le régal ordinaire de bierre, de tabac, & d'eau-de-vie, ce qui fut ſuivi d'un ſouper ſplendide. Le lendemain, le contremaître des mines & moi, nous fîmes nos remerciments à notre hôte ſur ſa bonne reception, & nous revinmes aux mines de cuivre. Je pris congé de l'Officier qui parloit françois, & je repris la route de Drontheim, accompagné du Contre-maître.

Il revient à Drontheim.

La nuit nous ſurprit avant que

nous eussions fait huit milles de chemin, & nous fumes obligés de nous arrêter dans un village, à la maison d'un Paysan, qui se crut très honoré de cet événement, & fit tous ses efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord la bierre, le tabac, & l'eau-de-vie distillée de Dréche: ensuite il nous servit pour le souper, deux phaisans & un liévre qu'il avoit tués depuis peu. Après le repas nous continuâmes à boire de la bierre & de l'eau-de-vie, au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le Contre-maître tomba enfin ivre-mort, ce qui donna la plus grande satisfaction au Paysan, qui se hâta de se mettre dans le même état, & ma situation approchoit de bien près de la leur. C'est la coutume du pays, & il n'est pas possible de s'en garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'ils n'ont point d'autres idées des plaisirs de la société, que de se réunir pour s'énivrer & faire la débauche. Lorsque nous en eumes suffisamment, nous passâmes le reste de la nuit sur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher pour notre repos, & nous

VOYAGE au Nord. Chap. II. An. 1653.

y dormimes jusqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & je fis entendre par signes au fils du Paysan, qu'il falloit préparer promptement nos chevaux, parce que j'avois dessein de gagner Drontheim le jour même, s'il étoit possible. Aussi-tôt qu'ils furent sellés, j'éveillai mon compagnon, & notre hôte : nous recommençâmes à boire & à manger, plus que je ne le voudrois faire habituellement ; nous prîmes congé du Paysan, nous montâmes à cheval, & nous arrivâmes à Drontheim avant la nuit.

Il remet à la voile.

Deux jours après mon retour, le vaisseau étant déchargé, & muni de tout ce qui nous étoit nécessaire, nous mîmes à la voile avec un bon vent, pour continuer notre voyage vers le nord. Après quelques jours de cours, nous eumes un calme sous le cercle polaire, & quelques-uns des gens de notre équipage, s'étant imaginés que les habitants de la côté voisine, semblables à ceux de Finlande, avoient le pouvoir de commander aux Eléments, & de disposer des vents : notre Capitaine envoya à terre la chaloupe, avec le Contre-

maître, que j'eus la curiosité d'accompagner; nous eumes ordre d'acheter un bon vent, marchandise qui nous étoit certainement plus nécessaire que toute autre, dans notre situation actuelle.

Prétendus sorciers qui vendent le vent.

Nous descendîmes au premier village que nous découvrîmes, & le Contre-maître, qui parloit un peu le langage du pays, demanda le principal Négromancien. Il lui dit qu'il vouloit acheter un bon vent, qui pût durer jusqu'à Mountmanskinere: mais cet homme lui répondit, que son pouvoir ne s'étendoit que jusqu'au promontoire de Rouxella. Le Contre-maître jugea que si nous nous rendions promptement à ce promontoire, ce seroit pour nous un grand avantage, & il invita le Sorcier à se rendre à bord avec nous. Il fit son marché avec le Capitaine, promit qu'il auroit immédiatement un vent favorable jusqu'à Rouxella: attacha à notre mât de misaine, une bande d'étoffe de laine d'environ un pied & demi de long, & d'un demi-quartier de large, où il fit trois nœuds, en recommandant de délier le second, & même le troisieme, s'il ar-

rivoit que le vent changeât : on lui donna pour récompenſe dix kronen, qui valent environ trente ſchellings, & une livre de tabac, après quoi il retourna au rivage dans un petit bateau de pêcheur, qui l'avoit conduit à bord.

Peu de temps après ſon départ, le Capitaine défit le premier nœud, conformément à ſes inſtructions, & il commença auſſi-tôt à ſouffler un vent frais de Sud-oueſt, qui nous chaſſa avec vîteſſe, au moins à trente lieues de Maelſtroom, gouffre de la mer de Norvége, fatal à un grand nombre de vaiſſeaux. Les Pilotes qui connoiſſent bien la côte, ſe tiennent toujours à huit ou dix lieues en mer, non-ſeulement pour éviter ce gouffre, mais auſſi pour ſe garantir de pluſieurs barres voiſines du rivage, ainſi que des rochers d'Oſtraford.

Le vent commençant à tourner un peu du côté du Nord, le Capitaine lâcha le ſecond nœud, & il ſe rétablit comme il étoit d'abord, ce qui dura juſqu'à ce que nous euſſions atteint Rouxella. Quand nous eumes paſſé le promontoire, l'aiguille dériva de près d'un demi-pouce, & ſi

notre Pilote n'eût pas été un homme très habile, & qui connoissoit parfaitement la route, nous aurions perdu certainement notre cours. Il ferma le compas de mer, & fit mettre un pavillon au petit hunier, pour servir de signal aux autres vaisseaux, afin qu'ils dirigeassent leur manœuvre sur le notre. Nous voguâmes ainsi pendant deux jours, le Pilote se conduisant par ses cartes marines: mais le troisieme, comme nous nous trouvâmes à une assés grande distance de Rouxella, l'aiguille reprit sa direction naturelle, d'où nous jugeames que nous approchions du Cap Nord.

Le vent commençant alors à nous manquer, le Capitaine délia le troisieme nœud, & aussi-tôt il souffla avec force du Nord-est; mais ce vent fut bien-tôt suivi d'une horrible tempête. Nous fumes alors obligés de plier toutes les voiles, & de courir les mats nuds, ce que nous regardâmes comme une juste punition de notre commerce infernal. Nous étions à plusieurs lieues de la côte de la Laponie Danoise, sans aucun danger d'être jettés sur la terre, & nous croyions aussi n'avoir à craindre au-

cun rocher, lorſque nous en touchâmes un. Auſſi-tôt que nous ſentîmes le choc, nous nous jugeames perdus, & chacun commença à avoir recours aux priéres: mais par un bonheur inexprimable, la mer agitée, amena une haute vague qui nous enleva par-deſſus; cependant le vaiſſeau avoit ſouffert quelque dommage: deux ou trois planches du fond de cale étoient briſées, & il s'étoit fait au-deſſus de la quille une petite fente, par laquelle l'eau entra en aſſés grande abondance, ce qui nous obligea de travailler ſans relache à la pompe, autrement nous ne ſerions pas reſtés long-temps à la ſurface de la mer. Enfin la tempête s'appaiſa, le vent nous devint favorable, & nous réſolumes de gagner le port le plus proche pour nous radouber.



CHAPITRE III.

Comment on peut expliquer naturellement l'usage de vendre le vent pratiqué par les peuples septentrionaux. Le vaisseau arrive sur la côte de Wardhus, & entre à Varanger pour être radoubé: De quelle façon l'équipage y est reçu: Abrégé de la religion, des superstitions, des usages, & des Mœurs de la Laponie: Les femmes y sont prodigues de leurs faveurs: Description des habillements de la nation: On y prend souvent le Chat noir pour un esprit familier: L'Auteur & quelques-uns des hommes d'équipage, font un voyage dans le cœur du pays.

Conjecture sur la vente des vents.

LE lecteur a vu sans doute avec surprise, ce que nous avons rapporté de la puissance prétendue surnaturelle de ces peuples septentrionaux, qui font un commerce du vent: mais on ne peut douter, que semblables à toutes les autres espèces de sorts, ou de magie, cette

puissance n'ait son fondement dans la fraude, & dans l'adresse à en imposer au public. Ceux qui s'y attachent, étudient les variations du temps, avec le plus grand soin, & par une suite d'observations, ils se mettent en état de prévoir les changements de vent plusieurs jours d'avance. Quand ils font un de ces marchés, ils ont soin de n'en venir à la conclusion, que lorsqu'ils apperçoivent des signes certains qu'on aura dans peu le vent qu'on demande. Notre prétendu Sorcier déclara, que son pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que Rouxella, parce que réellement ses observations étoient limitées à ce point, & s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre son crédit, n'ayant aucune certitude sur les vents au-delà de cet endroit. Nous avons tiré cette remarque de quelques personnes intelligentes, qui ont demeuré en Islande, où il y a des gens fameux pour cette espèce de trafic, & qui disposent des vents, avec plus d'assurance que dans tout autre endroit, parce qu'étant dans une isle, où ils ont la mer libre de tous les

côtés, ils peuvent faire avec plus de facilité leurs observations sur les variations du vent.

Cette espèce de connoissance est bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent disposer du vent, comme d'une marchandise qui leur appartient. Par cet artifice ils se soumettent leurs voisins, & font payer une espèce de tribut aux étrangers. Cette conduite, soi-disant diabolique, ne doit pas paroître surprenante dans un climat enveloppé des ténébres de l'ignorance, & où la science peut à peine envoyer un foible rayon de sa lumiére: mais ces absurdités se détruiront à mesure que la raison & la religion feront des progrès, & la barbarie & l'erreur seront toujours forcées de se retirer devant elles.

Il arrive en Laponie.

Comme les ports & les anses sont presque inaccessibles, à cause de la multitude des rochers qui bordent la côte, nous fumes obligés (continue notre Auteur) de tenir la voile pendant deux jours avant de trouver un port commode. Enfin nous abordâmes à la côte de Wardhus, ville Capitale de la Laponie Danoise, où

il y a deux Compagnies de soldats des troupes du Roi de Dannemarck.

Le Receveur des droits imposés sur les étrangers, qui trafiquent dans la mer blanche, soit par importation, soit par exportation, jugeant que nous étions Danois, tant par nos pavillons, que par le salut que nous fîmes au Château, nous permit de nous rendre à Varanger sans aucune visite. Le pays des environs nous parut entiérement sauvage, & aucun de nous n'en avoit la plus légére connoissance. Le Capitaine impatient de trouver un endroit propre à faire le radoub, & aussi pour connoître un pays qu'il n'avoit jamais vu, fit mettre en mer la grande barque, prit avec lui huit hommes bien armés, & fit ramer vers la ville, où il arriva en une demi-heure. Il trouva le port très bon pour son dessein, & la place bien peuplée; mais les habitants paroissoient dans une espèce de consternation à la vue des étrangers. Ils étoient peu disposés à vouloir commercer, mais ils offrirent volontiers de nous aider à raccommoder le vaisseau.

Description du pays ou il aborde.

Le lendemain nous entrâmes dans

le port, qui est très commode, & nous y déchargeames tout notre lest, qui n'étoit autre chose que du sable, qu'on avoit mis dans le vaisseau pour servir de contrepoids à quelques balles de drap, & à quelques rouleaux de tabac, dont nous avions dessein de faire commerce. Ces marchandises furent mises dans un magasin près de la mer, avec une sentinelle pour les garder. Nous fîmes présent de tabac à quelques-uns des principaux habitants, ce qui leur fut plus agréable, que si nous leur avions donné de l'or, & cette générosité nous acquit leur amitié. Par reconnoissance il nous donnerent du poisson sec, qui leur tient lieu de pain, & de la chair de Renne, qui à mon avis n'est pas une nourriture fort délicate, avec de la chair d'Ours, & de quelques autres animaux, dont nous n'avions aucune connoissance. Ils nous régalerent aussi de poisson frais bouilli sans sel, & qu'on mange avec de l'huile, & avec une liqueur aigre, commune dans le pays, qui tient lieu de toute autre sauce. Leurs mets n'étant pas de notre goût, nous fîmes apporter

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

du bœuf & du biscuit du vaisseau; avec un pot de liqueur, ce qui nous rendit l'appetit; mais nos viandes leur parurent aussi insipides que nous avions trouvé les leurs.

Boisson des habitants.

Leur boisson dont nous venons de parler comme d'une liqueur aigre est faite d'une infusion de Genièvre, & d'une graine semblable à nos lentilles; elle est fort commune en ce pays, mais je n'en ai trouvé aucune notion dans nos Botanistes. Ils tirent aussi de ce grain une eau-de-vie par distillation qui enivre aussi promptement que la nôtre. Ils préferent leur boisson ordinaire à notre bierre & à notre eau-de-vie; cependant ils acceptent & boivent très bien l'une & l'autre liqueur.

Leur Religion.

La religion de la Laponie est le Luthéranisme; mais quoiqu'ils ayent des Ecclésiastiques dont le devoir est d'instruire le peuple, ils sont très ignorants, conservent plusieurs usages de l'idolâtrie, & sont si superstitieux que s'ils rencontrent en sortant le matin quelque objet qu'ils jugent d'un mauvais présage, ils rentrent aussi-tôt dans leurs maisons, & ne font aucune affaire de toute la jour-

née. Les pêcheurs même abandonnent leur travail & se retirent avec leurs filets s'il leur arrive de ne pêcher qu'un seul poisson à la fois, ce qu'ils regardent comme un terrible prognostique, & comme le présage de quelque malheur prochain. Les hommes & les femmes sont de petite taille, mais forts & actifs; ils ont le visage large & le nez plat: leurs yeux sont petits comme ceux des cochons, & leurs paupieres faites de façon qu'en regardant, ils semblent avoir la vue trouble. Leur teint en général est très basanné, & ils sont brutaux & fort adonnés à la débauche. Les femmes, quand elles peuvent se dérober à la vigilance de leurs maris se prostituent au premier venu sans aucune délicatesse.

Ornemens des femmes.

Elles portent sur la tête une coeffe de gros cannevas, assez ressemblante à celles de Norvège, & leur linge en général n'est guères plus magnifique. Leurs cheveux sont ordinairement tressés en deux queues qui pendent de chaque côté. Elles ont une espèce de fraise large de huit doigts. Leurs habits & leurs bas sont de drap grossier ou de peau de Rennes, dont

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

le poil eſt tourné en dehors : leurs ſouliers reſſemblent aſſés aux ſabots des payſans de France, ſans attaches & faits de peau de poiſſon avec les écailles.

Habillements des hommes.

Les habits des hommes qui ſont très courts, & ne deſcendent guères au-deſſous des hanches ; leurs culottes, leurs bas & leurs chapeaux ſont de peau de Rennes, dont le poil eſt tourné en dehors. Les chapeaux, ou plutôt les bonnets ſont bordés d'une bande de fourure de Renard blanche ou griſe. Quelques-uns portent des bottes de peau de poiſſon, dont les coutures ſont ſi bien faites qu'à peine les peut-on reconnoître. Leurs maiſons ne différent que très peu de celles de Chriſtiana, & le jour entre de même par une petite ouverture faite au toît. Ils vivent comme les autres Lapons, & même comme preſque tous les peuples ſeptentrionaux, mêlés les uns avec les autres, maris & femmes, fils & filles, maîtres & valets : tous ſe couchent ſans aucun cérémonial au milieu de la chambre ſur des peaux d'ours, qu'on a ſoin d'ôter & de rouler le matin juſqu'à la nuit ſuivante.

Il y a dans chaque maison un gros chat noir, auquel le maître parle quelquefois pendant une heure, comme à une créature raisonnable, & il l'accompagne partout, soit à la chasse, soit à la pêche, soit à la promenade; si j'avois été superstitieux, ils m'auroient confirmé dans l'opinion que ces peuples sont des sorciers, & qu'ils ont un esprit familier sous la figure de cet animal.

Leur amitié pour les chats.

Lorsque nous eûmes déchargé le vaisseau, nous le tirâmes à terre, & nous trouvâmes que les habitants de Varanger étoient disposés à nous aider autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bâtiment étoit fort endommagé: nous avions besoin de bois pour le radouber, & ils nous fournirent promptement tout celui qui nous étoit nécessaire, qu'ils apporterent d'une montagne voisine.

L'Auteur fait un voyage dans le pays.

Comme il y avoit lieu de croire que la réparation du vaisseau occuperoit quelque temps; le Supercargo nous proposa à mes deux aides & à moi de faire un voyage dans le pays, pour connoître quelles sortes de marchandises on en pouvoit tirer, & nous y consentîmes volontiers.

Il eſt vrai que le déſir de ſatisfaire ma curioſité eut plus d'effet ſur moi que celui d'étendre le commerce.

Après nous être munis de bœuf ſalé, de porc, & de biſcuit pour nos proviſions, avec du drap & du tabac pour trafiquer, nous nous mîmes en marche le 12 de Mai, conduits par trois habitants de Varanger. Ils nous firent paſſer ſur des montagnes très hautes, & par des bois fort ſerrés, où nous ne vîmes rien de remarquable, excepté à quatre heures après midi, où nous apperçûmes des ours blancs, d'une groſſeur prodigieuſe qui s'approchoient. Nous crûmes qu'ils venoient pour nous dévorer: mais nos guides ne firent que rire de la terreur que nous cauſoient ces animaux, & ils nous aſſurerent que nous n'avions rien à craindre, & qu'ils ne nous attaqueroient pas ſi nous tenions nos armes en état. Nous reconnumes bien-tôt qu'ils nous diſoient la vérité, & d'abord que nous eumes préparé nos fuſils, les ours prirent la fuite avec précipitation, ſoit qu'ils fuſſent épouvantés du feu qui ſortit de nos pierres, ſoit qu'ils ſentiſſent l'odeur de notre poudre, ce que je ne puis décider.

VOYAGE au Nord. Chap. III. An. 1653.

Une heure avant la nuit, comme nous descendions une montagne, nous vîmes à quelque distance un troupeau de bêtes assés semblables à des cerfs, & nos guides nous dirent que c'étoient des Rennes. Nous arrivâmes peu de temps après à un village composé d'environ douze maisons écartées les unes des autres, nous nous arrêtâmes dans une pour y loger. Nous étions excessivement fatigués, ayant fait une longue journée avec nos paquets sur le dos, & nous étions très contents de nous reposer. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac, ce qui parut lui être trés agréable, & par reconnoissance il nous présenta sa bouteille d'eau-de-vie, avec du poisson sec & de la chair de Renne accommodée sans sel. Ces mets n'étant pas de notre goût, nous les donnâmes à nos guides, & nous nous regalâmes de ce que nous avions apporté, après quoi nous nous couchâmes sur des peaux d'ours suivant l'usage du pays. Le lendemain matin nous trafiquâmes avec notre hôte, & avec quelques-uns de ses voisins du drap & du tabac pour des peaux de loup, de

Il commerce pour des fourures.

VOYAGE au Nord. Chap III. An. 1653.

renard, & d'écureuils blancs, avec quatre garnitures d'habits de peau de daims, qui font des doublures très chaudes.

Dſcription des traineaux

Ayant gagné l'amitié de cet homme par notre préſent de tabac, il offrit de nous procurer quelques Rennes pour nous conduire plus loin, & dans cette intention, il ſe mit à ſonner d'un cornet à ſa porte. A ce bruit il accourut vers lui quatorze ou quinze de ces animaux : il en choiſit ſix, les attacha chacun à un traineau taillé à peu près comme une gondole. Ce traineau gliſſe ſur le terrein, & eſt fixé dans un chaſſis quarré, auquel ſont attachés deux bâtons plus longs au moins de deux pieds que le traineau. Nous renvoyâmes en cet endroit deux de nos guides, & nous gardâmes celui qui étoit le plus expert dans les différents langages des Lapons. Nous mîmes nos proviſions & nos marchandiſes dans un des traineaux, chacun de nous ſe plaça dans le ſien couvert d'une peau d'ours, nous élevâmes nos armes au-deſſus de nos épaules attachées avec deux couroyes de cuir placées derrière le traineau pour nous

tenir fermes, & on nous donna à chacun un long bâton garni à l'extrémité d'un fort contrepoids pour contrebalancer le traineau, s'il arrivoit qu'il fût en danger d'être renversé par les racines des arbres, ou par les pierres qui pourroient se rencontrer sur la route.

Lorsque nous fumes près de partir, notre hôte marmotta quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes, & j'appris depuis par notre guide, que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit, pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller, la crédulité & l'ignorance étant si grandes dans ce pays, qu'ils s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont au reste si bien accoutumées à cet usage, qu'aussi-tôt que le paysan eût cessé de parler aux six, elles nous emporterent avec une vîtesse incroyable, sans suivre aucun chemin frayé, & ne s'arrêtérent qu'à sept heures du soir dans un village situé entre deux hauteurs sur les bords d'un grand lac. Elles firent halte à la quatrieme maison, où elles jugerent à propos de nous conduire par préférence, & commencerent à

battre fortement du pied sur la terre, comme pour annoncer notre arrivée. Le maître de la maison, & quelques-uns de ses hommes sortirent à ce bruit, détacherent nos conductrices, & nous mirent nous mêmes en liberté, après quoi ils nous présenterent à chacun une rasade d'eau-de-vie. C'étoit un extrait de Geniévre, qui est très commun en ce pays, & qui sert à faire tous leurs vases de bois. Il paroît que leur dessein en nous donnant ce restaurant, fut de rappeller nos esprits, parce que notre guide leur avoit dit, que nous avions été fort effrayés de nous voir emporter avec autant de vîtesse, n'étant pas accoutumés à cette maniere de voyager.

Description des Rennes.

Les Rennes sont de la grosseur, & de la couleur d'un Cerf, avec les pieds fourchus de même, & des sabots semblables à ceux du bœuf. Leurs cornes sont plus hautes que celles des Cerfs, mais elles n'ont pas tant de rejettons. Les femelles donnent du lait comme les vaches, & les Laponois en font de bon beurre & du fromage. Ces animaux vivent de mousse, qu'on trouve par tout

dans ce pays, & on les attache avec un collier de cuir aux côtés du traîneau, à peu près comme nous attelons nos chevaux quand nous les mettons à la chaise.

CHAPITRE IV.

Description d'un village, & de quelques usages des habitants: Estime qu'ils font du tabac: Notre Auteur & ses Compagnons font un commerce de peaux assés avantageux: Cérémonies funébres des Lapons: Entrevue secrette avec la femme d'un jaloux.

LES habitants de cet endroit sont habillés comme ceux de Varanger, excepté que les femmes y portent des bonnets pareils à ceux des hommes: les maisons sont petites & basses, couvertes d'écorces d'arbres, avec un ouverture au toît pour donner passage à la lumiére. Il nous parurent plus barbares que ceux que nous avions vu jusqu'alors; cependant nous gagnâmes leur protection, en leur donnant à chacun environ la longueur de deux pouces de ta-

Description des habitants de l'intérieur du pays.

bac, & notre hôte en ayant reçu davantage pour sa part, devint notre fidèle ami. Leur langage est très différent de celui de Varanger, d'où nous nous étions fort éloignés, ayant fait ce jour plus de trente lieues, pour arriver en cet endroit, qui est dans le territoire de Mourmanskeimore. Nous soupâmes de nos provisions, & nous passâmes la nuit sur des peaux d'Ours à l'ordinaire.

Nous échangeames nos étoffes pour d'autres plus longues, & plus commodes, & à la place de notre tabac nous rapportâmes cent écureuils gris, dont la fourure est très estimée en Dannemarck. Le lendemain ces gens nous procurerent six autres traîneaux, nous regalerent de leur eau-de-vie, nous souhaiterent un bon voyage, & après que nos Rennes eurent reçues leurs instructions comme les premiéres, elles prirent leur course avec une vîtesse inconcevable, & ne s'arrêterent qu'à trois heures après midi, dans un village composé de huit cabanes, agréablement situées à côté d'un bois, sur le penchant d'une colline. Nous n'y vîmes point d'habitants, & notre guide nous dit pour raison,

raison, que ce village appartenoit aux Kilops, qui sont une des nations les plus sauvages des Lapons. Ils fuyent à la vue des étrangers, & ne vivent que de leur chasse.

Nous donnâmes à nos Rennes de la mousse, qui abonde en ce pays, & nous nous rafraîchimes avec du biscuit, du bœuf, & un petit coup d'eau-de-vie, que nous avoient donnée les habitants de l'autre village : mais notre interprête se nourrit de venaison & de poisson. Après une heure de repos, notre guide fit ses efforts pour nous conduire plus loin, mais il trouva nos Rennes très difficiles à persuader, quoique je n'aye pas connu de Lapon, qui fût plus expert à les conduire.

Continuation de son voyage.

Ce village étoit leur station ordinaire, & elles ne vouloient pas le quitter, quoique pour les y engager il fit toutes sortes de cérémonies aussi ridicules, que superstitieuses. Il se retira dans le bois, où il fit les conjurations, qui devoient être les plus efficaces, & ensuite il revint leur parler, mais il fut obligé de répéter ses ordres bien des fois avant qu'elles voulussent y condescendre; en-

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

fin il réussit à les gagner, & elles se mirent en marche: mais ce ne fut pas avec la même vîtesse que la premiére fois. Comme nous passions devant la montagne, nous trouvâmes quatre Kilops, qui firent changer de route à leurs traîneaux, & en prirent une différente pour éviter de nous rencontrer. Environ une demi-heure après nous entrâmes dans un grand bois, où nous ne vîmes rien qui méritât notre attention; mais nos oreilles y furent frappées de hurlements & de lamentations, dont nous ne pumes voir la cause, & nous ne crumes pas devoir nous arrêter à la chercher.

Après avoir descendu une autre montagne, nous arrivâmes à un petit village, & nos Rennes s'étant arrêtées où elles jugerent à propos, elles firent leur signal ordinaire. Le maître de la cabane qu'elles avoient choisie, parut aussi-tôt, nous sollicitâmes son amitié par un morceau de tabac, & il nous fit connoître que nous étions les bien-venus. Comme nous avions soupé, nous ne songeames qu'à nous reposer à l'ordinaire, & nous en avions grand

besoin, ayant assés fatigué. On nous dit le lendemain matin, que nous avions fait, le jour précédent 14 de Mai, quarante lieues; mais je pense qu'il y avoit quelque erreur de compte, d'autant que ces quarante lieues de Laponie, en auroient valu cent soixante de France, & qu'il faut qu'un homme ait un bon cheval pour en pouvoir faire cinq par jour.

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

Notre guide nous apprit que nous étions alors dans la Laponie Moscovite, & s'étant informé si les habitants avoient quelque chose à échanger contre nos étoffes & notre tabac, ils apporterent des martres, des écureuils, & des peaux de Renard de diverses couleurs, pour lesquelles nous eumes bien-tôt fait marché, en leur donnant particuliérement du tabac. Quand nous eumes fini nos échanges, nous nous assimes pour boire avec eux, & quoiqu'ils ne fussent pas tout-à-fait aussi brutaux que quelques autres, avec qui nous avions eu affaire, nous les trouvâmes cependant durs, sales & très indécents. Notre hôte nous fournit tous les traîneaux dont nous avions besoin, & nous partîmes en grande diligence,

Il arrive dans la Laponie Moscovite.

VOYAGE au Nord. Chap. IV.

1653.

sans suivre aucune route pratiquée, & sans trouver aucune marque d'habitation jusqu'à six heures du soir, que nous arrivâmes à deux hutes, habitées par des Kilops, que nous vîmes prendre la fuite avec leurs familles, aussi-tôt que nous approchâmes. Vers neuf heures du soir, ayant fait une journée très fatigante, nous trouvâmes un grand village, situé au pied d'une montagne, sur les bords d'une riviere. Nos Rennes s'arrêterent au milieu de ce village, & le maître de la maison où nous entrâmes, nous reçut avec beaucoup de politesse : alluma du feu au milieu de la hute pour nous réchauffer, & nous régala d'eau-de-vie, de poisson salé, de venaison salée, de beurre également salé, & de lait. C'étoit la meilleure chére que nous eussions faite depuis notre départ, & nous aurions trouvé notre soupé délicieux, s'il nous étoit resté un peu de pain, mais toute notre provision étoit alors consommée. Cet endroit étoit le premier où nous trouvions qu'on se servit de sel dans ce pays, mais notre guide ne voulut point en faire usage, & il mangea de la ve-

naison fraîche qu'il avoit apportée.

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

Le matin nous trouvâmes que les habitants n'avoient rien à trafiquer, & qu'ils ne pouvoient nous fournir de traîneaux, ce qui nous détermina à passer la riviere, dans l'intention de gagner Kola. Nous trouvâmes bien-tôt un autre village, où nous fumes fournis de ce qui nous étoit nécessaire, & nous arrivâmes vers midi à Kola. C'est une petite ville, éloignée environ de dix lieues de la mer du Nord: elle est bâtie sur les bords d'une riviere, avec des montagnes très élevées du côté du Midi; le pays de Mourmanskeimore à l'Ouest, & de grands déserts, ou des bois immenses à l'Est. Il n'y a qu'une rue assés vilaine, les maisons sont de bois, joliment couvertes d'os de poisson, avec une ouverture au toît pour donner passage à la lumiére, comme dans les autres endroits de la Laponie. Les habitants de cette ville, & même tous ceux de la Moscovie en général, sont très jaloux, & renferment leurs femmes à l'approche des étrangers.

Il arrive à Kola.

Celui chez qui nous logeames à Kola, prit tout ce qui nous restoit

Commerce de ce pays.

d'étoffes, & nous donna en échange deux peaux de Lynx, très bien mouchetées, quelques Hermines, trois douzaines de peaux de Renards blancs, & une demi-douzaine de Wyetfras, espece d'animal qui ressemble assés au Blereau, mais qui porte un poil plus long & plus rude, d'un rouge foncé, avec une queue semblable à celle du Renard. Il nous donna aussi autant de provisions qu'il nous en falloit pour retourner à Varanger, & nous fit trouver des traîneaux à l'autre bord de la riviere, que nous avions passée depuis peu, par reconnoissance de quelques aunes de mauvaise étoffe qui nous restoient, & que nous lui donnâmes.

Estime qu'on y fait du tabac.

Le lendemain matin quelques gens de la ville demanderent s'il nous restoit encore du tabac, nous leur répondîmes affirmativement, & peu de temps après il nous apporterent assés de fourures pour acheter tout ce que nous en avions, à l'exception de sept ou huit roulleaux que nous gardâmes pour payer notre retour à Varanger, d'autant que ces gens estiment plus le tabac que l'ar-

gent, & qu'un bout de la longueur d'un pouce, leur eſt plus précieux qu'un écu. Il faut donc que tous ceux qui veulent voyager dans ces pays ſauvages, & peu fréquentés, aient ſoin de s'en bien munir, puiſqu'il peut leur procurer des Rennes, des traîneaux, & les autres choſes néceſſaires, mieux que ne le feroit une ſomme d'argent. Les Rois de Dannemarck & de Suéde, ont mis de très forts impôts ſur cette marchandiſe, & il y a des Commis dans toutes les places frontiéres, pour en recevoir les Droits. Lorſque nos affaires furent terminées, nous nous amuſâmes à nous divertir avec nos Marchands, qui buvoient l'eau-de-vie, comme nous buvons la bierre.

Vers deux heures après midi, nous dîmes à notre hôte qu'il étoit temps que nous partiſſions, & en une minute il nous procura des Rennes & des traîneaux. Il enveloppa bien nos fourures, nous fournit du biſcuit, du pain d'épices, de la chair de Rennes ſalée, & un petit baril d'eau-de-vie : nous nous mîmes en route, & je crois que nous allâmes avec encore plus de vîteſſe pour gagner

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

la riviere, que nous n'avions fait jusqu'alors. Nous l'eumes bien-tôt traversée, & nous arrivâmes directement à notre premiere station, où notre hôte, dans l'espérance d'avoir encore du tabac, nous reçut avec grande joye. Il nous présenta à notre arrivée un gobelet d'eau-de-vie, & si nous avions voulu, il nous auroit fait avoir aussi-tôt des Rennes, & des traîneaux pour continuer notre voyage; mais nous préférâmes de passer la nuit dans sa maison, parce qu'il y avoit plusieurs lieues à faire avant de trouver aucun village. Voyant notre dessein, il nous engagea à l'accompagner aux funérailles d'un de ses voisins, qui étoit mort quatre heures avant.

Funérailles d'un Lapon.

Je fus très content de cette invitation, parce que j'avois beaucoup entendu parler de leurs cérémonies funébres, & je l'accompagnai à la maison du défunt. Le corps, qui étoit enséveli dans une toile, à l'exception de la tête & des mains, fut enlevé par six de ses plus intimes amis, de la peau d'Ours, sur laquelle il étoit expiré, & ils le mirent dans une bierre, avec de l'eau-de-vie,

du poisson sec, & de la venaison, pour subsister pendant son voyage aux régions célestes. Dans une de ses mains on mit quelque argent pour donner au portier à son arrivée en Paradis, & dans l'autre un certificat signé d'un Prêtre, & adressé à Saint Pierre, pour lui faire savoir que le porteur avoit été un bon Chrétien, & qu'il devoit être reçu au Ciel. A la tête de la bierre étoit une image, qui représentoit un homme habillé en pélerin, ils le nommoient Saint Nicolas, l'un des sept Diacres dont il est parlé dans les Actes des Apôtres.

Leur dévotion à Saint Nicolas.

Ce Saint est très révéré dans toutes les parties de la Moscovie: on pense qu'il est particuliérement chargé du soin des défunts, & l'on met toujours son image près du corps, au lieu de Crucifix. Ils allumerent ensuite un feu de bois de sapin à quelque distance du cadavre, pleurant amérement, & exprimant leur chagrin par les lamentations les plus extravagantes: firent plusieurs tours en procession, en lui demandant pourquoi il étoit mort? S'il avoit eu du bruit avec sa femme? S'il avoit

VOYAGE au Nord. Chap. IV. An. 1653.

manqué de viande, de boiſſon, ou d'habits? S'il n'avoit pas été heureux à la pêche, ou s'il avoit perdu ſon temps à la chaſſe; Après qu'ils lui eurent fait ces queſtions & mille autres auſſi frivoles, ils recommencerent leurs cris lamentables, pendant qu'un Prêtre qui étoit préſent, aſpergea le corps, & tous les aſſiſtans d'eau bénite.

Jalouſie des Lapons.

Ennuyés de ces uſages barbares, nous retournâmes à notre quartier, laiſſant notre hôte achever la cérémonie: lorſque nous entrâmes dans la cabane, nous vîmes une femme qui ſe retiroit précipitamment, mais notre guide la ſuivit, & la fit revenir avec nous. C'étoit la femme de notre hôte, qui s'étoit échapée de la chambre où ſon mari l'avoit confinée: mais elle revint librement quand elle ſut qu'il étoit abſent. Elle nous examina attentivement l'un après l'autre, nous parut de très bonne humeur, & fort contente d'être en notre compagnie. Quand elle eût ſatisfait ſa curioſité, elle s'aſſit au milieu de nous, & nous fit voir quelques morceaux de broderie de ſon ouvrage, qui me parut fait avec gout.

Après avoir gouté de nos provisions, particuliérement du pain d'épices, qui parut lui plaire beaucoup, elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie, & se retira, craignant le retour de son mari, qui auroit été surement très mécontent s'il l'avoit trouvée avec nous. Quand il fut revenu dans sa maison, il insista pour nous faire boire & manger avec lui, après quoi nous fumâmes une pipe : mais comme notre guide ne vouloit manger rien de salé, on lui donna un morceau d'Ours, qu'il fit griller sur les charbons, avec du poisson desséché.

Le lendemain 18 de Mai, nous nous levâmes de grand matin, & l'on nous fit avoir promptement des traineaux avec de très bonnes Rennes, qui nous faisoient faire jusqu'à six lieues par heure. Nous trouvâmes en route un chasseur Lapon, qui avoit des especes de patins de plus de sept pieds & demi de long, de quatre doigts seulement de large & plats par dessous. Avec cette chaussure, il faisoit autant de chemin sur la neige, qui souvent demeure sur terre jusqu'à la Saint Jean, sans être fondue, que nous en pouvions faire

avec nos voitures. Il étoit habillé de peau de daim brodée de brocatelle, avec une ceinture pareille autour du corps, un grand carquois sur le dos, un dard à une main, un arc à l'autre, & étoit suivi d'un grand chat noir. Il nous accompagna jusqu'à ce que nous eussions passé la montagne où nous le rencontrâmes, & prit ensuite une autre route.

CHAPITRE V.

Description des hommes & des femmes de la Laponie, & du pays en général: Des quadrupedes & des oiseaux, particuliérement du corbeau blanc: Le vaisseau part de Varanger: Il arrive à la vue du Spitzberg, est excessivement incommodé par les glaces, mais il en est ensuite délivré: Il arrive dans un port, & l'Auteur se met en route pour un voyage par terre.

L'Auteur revient au vaisseau.

LE 21 de Mai, nous arrivâmes sans accident à Varanger, vers neuf heures du soir, après avoir fait

ſes mêmes pauſes au retour, & ſans avoir rien rencontré digne de remarque pendant les trois jours que nous employâmes à revenir. Sur ce que j'ai obſervé des mœurs & des diſpoſitions de ces peuples pendant mon voyage dans l'intérieur de la Laponie, je crois pouvoir conclure que les Lapons, quoique très ignorants & miſérables, ont un caractere de probité, & ne connoiſſent pas la fraude : ils ont fort peu d'inclination pour la guerre, & s'ils ſavent que leurs Souverains, tels que les Roïs de Dannemarck & de Suede, ou le Czar de Moſcovie, ayent deſſein de lever des ſoldats parmi eux, ils quittent leurs demeures & ſe cachent dans les bois, poūr ne pas être forcés d'entrer dans le ſervice. Ils lancent leurs javelots avec une grande adreſſe, & atteignent aiſément un but de la grandeur d'un écu à la diſtance de trente pas. Ils ont autant de dextérité à ſe ſervir de l'arc & de la fléche, & y ſont même encore plus experts, puiſqu'ils frappent un oiſeau qui vole à l'endroit qu'ils veulent percer.

Des femmes de la Laponie.

Les femmes de la Laponie Moſco-

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

vite, qui sont plus retenues que celles de tous les autres Lapons, font les habits de leurs maris, & ceux de toute la famille : elles en brodent les bords avec du fil de clinquant tiré entre leurs dents, d'une finesse surprenante. Elles travaillent avec beaucoup de propreté, sont de figure agréable, bien faites, & d'une humeur gaie ; mais tellement portées à la débauche que si on ne les garde pas avec soin, elles s'abandonnent au premier venu.

Animaux du pays.

On trouve en Laponie une grande quantité de volailles, comme des oyes, des canards & des poulets, qui vivent du même grain que les habitants font leur boisson, ou qui se nourrissent de poisson sec. On y voit aussi un oiseau de proie, d'un gris de perle foncé, aussi gros qu'un aigle, mais qui du reste ne ressemble à cet animal que par le bec & par les serres. Il a la tête comme celle d'un chat, les yeux rouges & étincelants, & ne fait sa curée que de lièvres & d'autres bêtes pareilles. Presque tous les animaux de la Laponie sont blancs, tant les ours que les loups, les renards, les lièvres,

& plusieurs autres : les corbeaux même sont entiérement blancs, à l'exception des pattes & du bec. Les Lapons ont de petits chiens qui font la chasse aux souris, & guettent leur proie dont ils se nourrissent comme les chats : on les estime beaucoup, quoique fort laids. Ils n'ont qu'un pied de longueur & quatre pouces de hauteur : toute leur tête, à l'exception des oreilles qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat : ils ont la queue bien tournée, le poil d'un jaune brillant, fort rude, & en général hérissé. Le poisson qui tient lieu de pain dans ce pays est nommé Roff, il a la chair ferme, est très nourrissant, & a fort bon goût excepté la graisse. On ne lui trouve point d'arrêtes, il est fort gros, de deux ou trois aunes de long. On pêche en Laponie beaucoup d'autres especes de poissons, que les habitants mangent ordinairement bouilli, & il est à remarquer que malgré leur antipathie pour le sel, ils préferent de les faire cuire dans l'eau de mer quand ils en sont voisins, plutôt que dans l'eau douce.

L'Auteur met à la voile.

Deux ou trois jours après notre

VOYAGE au Nord. Chap. V. An 1653.

retour, le Capitaine ayant reparé le dommage arrivé à son vaisseau, fit charger la cargaison & le lest suffisant, & nos gens régalerent les habitants de tabac & d'eau-de-vie, crainte que par leurs conjurations ils ne nous rendissent les vents contraires. Nous mîmes à la voile le 27 de Mai avec un vent aussi favorable que nous pouvions le désirer, ce que nos mariniers attribuerent à l'amitié des Lapons, mais il s'éleva peu de temps après une brise, qui nous porta sous l'Isle de Wardhus ; le Commandant du château sachant qui nous étions, vint à nous dans une chaloupe, & nous le reçumes assés bien pour qu'il eût lieu d'en être satisfait. Le vent ayant changé le lendemain, nous continuâmes notre cours au Nord-est avec toutes nos voiles lâches, & en trois jours nous arrivâmes à un dégré de latitude où nous n'avions point de nuit, le soleil étant toujours à notre vue d'un côté ou d'un autre sans se cacher sous l'horison.

Il arrive au Spitzberg.

Le 31 de Mai nous apperçumes les hautes montagnes du Spitzberg, & le vent du nord commença à

souffler avec tant de force, que nous fumes obligés de cotoyer le rivage pour nous mettre en sureté, en faisant cours à l'Est-sud-est. Les trois jours suivants nous fumes tellement incommodés par les glaces, qui tomboient sur nous de toutes parts avec la plus grande violence, que nous craignîmes à chaque instant qu'elles ne nous coulassent à fond, ce qui nous fit chercher à nous mettre à couvert sous un promontoire que nous avions à l'Est : mais le vent continuant toujours à souffler vivement du nord, nous gouvernâmes pour la côte de Borandie : nous entrâmes en peu d'heures dans une bonne baye, où nous trouvâmes un bon port sur avec l'eau à douze brasses de profondeur, & nous eumes aussi la joie d'y trouver à l'ancre deux de nos consorts, dont nous avions été séparés par le fort temps à la hauteur de Varanger. Nous arborâmes le pavillon & nous tirâmes trois coups de canon pour les saluer : ils y répondirent par six coups, & déployerent tous leurs drapeaux.

Le vent fut si violent pendant vingt-quatre heures, qu'il ne nous

fut pas possible d'isser notre grande barque longue, quelque impatience que nous eussions, de savoir comment nos gens avoient pu échaper à la tempête, les ayant regardés comme perdus. Enfin la mer étant devenue plus tranquille, nous en fimes venir un à bord, & il nous dit qu'ils avoient été jettés sur la côte de Juhorskt, où ils avoient suivi le rivage à trois brasses de profondeur, sur un fond plein de rochers, & très inégal: mais qu'ils avoient réussi à revirer de bord à la faveur d'un vent de Nord-nord-est, & à se remettre en haute mer, quoique ce fut avec assés de difficulté, & qu'enfin après avoir combattu contre les flots pendant trois jours, ils avoient gagné la baye où nous les trouvions.

Après nous être félicités réciproquement sur la satisfaction de nous voir tous sans accident, nous tinmes conseil sur la maniere dont nous devions nous conduire sur cette côte: il y eut plusieurs débats, & l'on convint enfin que le Capitaine, un Supercargo, deux Ecrivains experts dans les langues Septentrionales, & moi, avec vingt hommes bien ar-

més, nous descendrions à terre, & prendrions avec nous des provisions pour plusieurs jours, ainsi que quelques marchandises qui pussent servir à faire des échanges.

Il fait un voyage par terre.

Ce projet fut aussi-tôt mis à exécution : nous fumes prêts en très peu de temps, on mit à l'eau la barque longue qui nous conduisit à terre. Nous montâmes sur une Colline pour voir si nous découvririons quelque habitation, mais nous n'en vimes aucune. Nous gagnâmes une montagne voisine, d'où nous apperçumes entre des buissons & des bruyeres, cinq ou six hommes qui prirent aussi-tôt la fuite, & nous les perdimes bientôt de vue. Nous suivimes leurs traces autant que nous pumes les distinguer, & après une marche d'environ deux heures, comme nous traversions une montagne, nous vimes en descendant plusieurs cabanes à quelque distance, avec trente ou quarante hommes, armés de dards & de fléches, qui paroissoient disposés à nous attaquer. Lorsque nous en fumes plus près, nous commençames à être un peu intimidés, & nous pensions sérieusement à reprendre le

chemin de nos vaiſſeaux, jugeant que nous ne gagnerions rien à combattre des hommes, qui nous paroiſſoient auſſi barbares, que ſauvages; mais un de nos Ecrivains s'offrit à marcher ſeul en avant, pour leur parler amicalement, & pour leur demander s'il avoient quelques marchandiſes dont ils vouluſſent trafiquer. Il s'avança auſſi-tôt avec deux rouleaux de tabac, & un petit baril d'eau-de-vie: quand il fut à la portée de la voix, celui qui paroiſſoit leur chef lui cria en langage Moſcovite, pour ſavoir quelles étoient nos intentions. On lui répondit que nous étions Marchands venus pour trafiquer, ſans aucun mauvais deſſein: il parut ſatisfait, & dit à notre Ecrivain de s'approcher. Il nous fit ſigne d'avancer, nous les joignimes en cet inſtant, & nous fumes bien-tôt bons amis: ils prirent toute l'eau-de-vie, & tout le tabac que nous avions apporté, & nous donnerent des fourures en échange: mais comme nous vimes qu'il leur en reſtoit une grande quantité, nous les engageames à les apporter au rivage, en leur diſant que nous avions beaucoup de

tabac, & d'eau-de-vie à bord, dont nous commercerions volontiers avec eux.

On fit venir auſſi-tôt nos barques des vaiſſeaux, nous conduiſimes à bord nos Marchands, qui étoient dans l'admiration : nous fimes préſent à chacun d'une once de tabac, & nous leur fimes boire une raſade d'eau-de-vie, ce qui parut les rendre très contents.

Il fait le commerce de fourures.

Nous achetâmes toutes les fourures qu'ils avoient apportées, ils nous dirent que c'étoit l'unique marchandiſe du pays, & que ſi nous voulions aller par terre, ils nous conduiroient juſques dans la Siberie, parce qu'ils avoient des Rennes & des traîneaux, où l'on ſe mettroit aiſément deux perſonnes, ces animaux y étant beaucoup plus forts que ceux de la Laponie. En conſéquence nous convinmes avec eux qu'ils ſeroient nos guides en allant & en revenant, & nous leur promimes deux rouleaux de tabac, & deux quartes d'eau-de-vie, pour leſquelles ils ſe chargerent de nous procurer tout ce qui nous ſeroit néceſſaire.

Le marché étant confirmé, nous

leur donnâmes encore à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous descendimes à terre, pour être prêts à faire le voyage. D'autres habitants, encouragés par le récit des premiers, vinrent en troupes sur le rivage, & après être restés quelque temps à nous considérer, ils ne se firent aucune peine de venir à bord de nos vaisseaux, où ils vendirent leurs marchandises, & furent régalés d'eau-de-vie, qui leur parut une liqueur délicieuse ; par reconnoissance, ils inviterent nos Matelots à venir à leurs habitations.

Description des habitants.

Ces peuples ne sont pas si grands que les Lapons: ils ont la tête grosse, le visage large & gras, de petits yeux de furets, le nez plat, & le teint bazanné. Ils ont de grosses jambes courtes, & les femmes ne sont pas plus belles que les hommes, étant habillées de la même maniere, & adonnées aux mêmes exercices. Leurs habillements sont de peaux d'Ours blancs, avec le poil en dehors: ils consistent en une espece de jaquette, qui leur tombe jusqu'aux genoux, des culottes étroites, des bas, & un bonnet, avec des souliers d'écor-

ce d'arbre. Ils subsistent de leur chasse, font rôtir leur viande, & la mangent sans sel. Ils n'ont point de pain, & le poisson leur en tient lieu: leur boisson ordinaire est de l'eau, dans laquelle ils mettent infuser du genievre, jusqu'à ce qu'il soit comme en bouillie, n'ayant pas l'usage de le faire bouillir sur le feu: je n'ai pas trouvé ce breuvage désagréable, & je pense qu'on peut s'en contenter quand on n'en a pas de meilleur.

Leurs habitations.

Leurs Cabanes sont basses, & de figure ovale, couvertes d'os de poisson, sans autre lumiére que le jour qui entre par la porte, laquelle ressemble assés à l'ouverture d'un four. Ils n'ont aucune notion de religion, & vivent comme les bêtes, sans avoir rien qui les retienne. Ils boivent jusqu'à l'excès, quand ils peuvent avoir de l'eau-de-vie, & le plus beau présent qu'on puisse leur faire, est cette liqueur, ou du tabac, qu'on échange très avantageusement avec eux pour des fourures. Ils paroissent ne connoître la valeur d'aucune chose, excepté de l'argent monnoyé, dont nous avons trouvé quelques piéces dans ce pays.

VOYAGE au Nord. Chap. V. An. 1653.

L'Auteur part pour la Sibérie.

On nous dit que nous avions ſept traîneaux, qui fut tout ce qu'ils en purent raſſembler, & nous en chargeames un de près de quatre milliers de tabac, d'eau-de-vie, d'or, d'argent, & de cuivre. Je me mis dans un autre vis-à-vis du Supercargo: nos Ecrivains, les deux guides de Borandie, & nos Matelots, dont nous avions pris un de chaque vaiſſeau, ſe partagerent dans trois: un Marinier monta dans un, avec du tabac & de l'eau-de-vie; enfin le dernier fut chargé de nos proviſions, & de pluſieurs autres choſes néceſſaires. Lorſque nous fumes tous bien établis dans nos voitures, nous nous mimes en route, & nous fimes environ vingt lieues en huit heures, traverſant des plaines, des forêts, des valons, & des montagnes, ſans rencontrer aucune créature vivante. Nous fimes halte après cette courſe, pour raffraîchir nos Rennes avec de la mouſſe, & nous mêmes avec du bœuf & du biſcuit, pendant que nos Borandiens, qui n'aimoient pas notre nourriture, mangerent du poiſſon ſec trempé dans de l'huile, après quoi nous allâmes tous boire de l'eau

à une fontaine voisine, & nous terminâmes le festin par un coup d'eau-de-vie. Quand notre repas fut fini, nous remontâmes dans nos équipages, & après une course de trois heures, nous arrivâmes à un grand village bien bâti, au pied d'une montagne. Nous fumes obligés de nous séparer, parce qu'une seule Cabane ne pouvoit nous contenir tous. Nous couchâmes sur des peaux d'Ours; notre tabac & notre eau-de-vie nous procurant une très bonne reception, & après avoir dormi six à sept heures, nous allâmes voir les habitants pour commercer. Pour quelques piéces d'argent & de cuivre, nous achetâmes sept paires de martres, trois cents écureuils gris, & deux douzaines d'hermines, outre plusieurs peaux de Loups & de Renards blancs. Nous trouvâmes que le tabac n'étoit pas en aussi haute estime en cet endroit, que sur la côte, ce qui ne nous fit aucune peine.



Voyage au Nord.

Chap. VI.

An. 1653.

CHAPITRE VI.

L'Auteur continue son voyage par terre : Il trouve quelques restrictions mises sur le commerce des Martres : Barque construite sans aucun fer ; Danger d'acheter des Martres d'autres que du Czar : Industrie des habitants de Vitorza : Voyage à Pezora dans un des vaisseaux du pays ; L'Auteur & sa Compagnie y sont très bien reçus : Ils se mettent en route pour la Siberie.

Mœurs des habitants.

LA chasse & la pêche sont les seuls amusements, & l'unique occupation de ces peuples. En Eté ils mangent leurs mets bouillis, ou grillés sur les charbons, & ils en conservent assés dans cette saison, pour en avoir suffisamment durant l'Hiver. Ils les font sécher au Soleil, coupés par morceaux sur les toîts de leurs Cabanes, & ils n'y font pas d'autre apprêt. Ces Cabanes sont basses, avec des toîts plats, couverts de gazon, ou de branches d'arbres :

ils changent de demeure comme les Kilops. Ils sont très stupides & brutaux, sans la plus légere idée de religion: leurs habits sont de peaux d'Ours blancs, qui leur descendent jusqu'au gras de la jambe, & ils portent une large ceinture autour du corps. La seule différence qu'on remarque entre les hommes & les femmes, qui sont très habiles à la chasse, est qu'elles ont leurs cheveux tressés sur leurs épaules. Les deux sexes portent un carquois sur le dos, avec une pierre qui coupe comme un razoir, attachée à leur ceinture. Les cordes de leurs arcs sont tirées de l'écorce d'un certain arbre, & ils portent ordinairement à la main un gros bâton pointu, qui leur sert d'arme défensive.

Lorsque nous eumes terminé nos affaires dans ce village, nous primes chacun congé de nos hôtes avec un verre d'eau-de-vie, & nous montâmes dans nos traineaux. Nos Rennes coururent environ neuf heures sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elles nous eussent conduits à un village de quelques huttes, que nous trouvâmes abandonnées. Nous y demeurâmes

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

environ trois heures pour nous rafraichir, & pour faire reposer ces animaux, après quoi nous continuâmes notre voyage. Nous fumes quinze heures sans voir aucune créature humaine, ni rien qui marquât que le pays fût habité: mais enfin nous apperçumes trois Chasseurs sur le penchant d'une colline. L'un d'eux étoit habillé comme les Moscovites, avec une longue robe, relevée & attachée autour de son habit par une ceinture de quatre pouces de large. Cet habillement étoit blanc, bordé d'une belle fourure noire, son chapeau étoit aussi de Renard noir, assés ressemblant à un bonnet de Matelot: sa culotte & ses bas étoient de peau de Rennes, & ses souliers ressembloient à ceux qu'on porte à Varanger. Les deux autres étoient équipés comme nous de peau d'Ours blanc, avec le poil en dehors. Ces derniers portoient derriere eux des fourures d'hermine, de martre, de peaux de Loups, de peaux entieres de Renards, & de peaux d'Ours, avec la queue pendante: le premier ne portoit qu'une douzaine de corbeaux blancs, & sept martres pendus à sa

ceinture. Nous fumes très ſurpris de voir qu'il vint au-devant de notre guide Borandien, auquel il parla quelque temps, lui donna place dans ſon traineau, & nous quitta.

L'Auteur eſt reçu très favorablement à Vitorza.

Ni le Supercargo, ni moi nous ne ſavions que penſer de cette complaiſance, cependant nous continuâmes à courir encore une heure ſans trouver aucun ſigne d'habitants. Enfin nous arrivâmes au ſommet d'une montagne fort haute, & nous découvrimes au pied pluſieurs maiſons bâties les unes près des autres, qui formoient une petite ville, d'où l'on voyoit diſtinctement la mer. Lorſque nous y fumes arrivés, nous jugeâmes par les reſpects qu'on rendoit au Chaſſeur, & par l'empreſſement qu'on marqua, à ſuivre les ordres qu'il donna pour nous, que ce devoit être un homme de conſidération.

Il nous reçut très gracieuſement dans ſa maiſon, nous vendit quelques belles fourures, & enſuite envoya ſon valet dans la ville, pour s'informer ſi quelqu'un vouloit trafiquer pour du tabac, ou de l'eau-de-vie. Il nous amena un aſſez grand

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

nombre de Marchands, & nous y achetâmes plus de quinze cents peaux de toutes sortes, excepté des martres, parce que personne ne peut en vendre, autre que les Officiers qui président aux magasins publics, & qui sont établis par l'autorité du Czar pour régler ce trafic. Ceux qui oseroient le faire sans une permission particuliére, seroient sévérement punis; & si l'on découvroit que quelqu'un voulut passer de ces peaux en fraude, on confisqueroit toutes les autres marchandises qu'on trouveroit dans ses magasins.

Commerce des martres défendu sévérement.

Notre charge étoit trop considérable pour un traineau, notre hôte nous prêta une petite barque, pour une quantité raisonable de tabac & d'eau-de-vie. Il la fit monter par quelques-uns de ses gens, & sous leur conduite, aidés d'un de nos mariniers, qui les accompagnoit, & qui étoit très expert, nous jugeâmes que nous pouvions sans crainte lui faire regagner nos vaisseaux, quoique nous en fussions éloignés de plus de cent lieues. Cette barque étoit en pointe par les deux bouts, & large au milieu comme une gondole,

entiérement de bois, joint avec des chevilles, sans qu'il entrât aucun fer dans sa construction, pas même un seul clou. Les deux ancres étoient aussi de bois, & d'un poids considérable : au milieu du bâtiment il y avoit un mât de sapin, auquel étoit attaché un morceau d'une étoffe grossiére faite d'écorce d'arbre, pour tenir lieu de voile. Les cordages étoient de la même matiere, ainsi que les cables qui étoient assés forts. Comme il n'y avoit aucun Officier dans le voisinage, lorsqu'elle fut prête à partir, nous embarquâmes secrettement à bord trente paires de peaux de martres, que nous payâmes argent comptant à notre hôte, & elle se mit aussi-tôt en route. Cet homme couroit de très grands risques, & si l'on fut venu faire la visite, elle auroit occasionné sa ruine, puisque dans ce cas, non-seulement il auroit été puni corporellement, mais on l'auroit envoyé avec toute sa famille travailler aux mines de la Siberie.

Description de cette ville.

Quand la barque fut hors de notre vue, le Supercargo, les deux Ecrivains, & notre hôte se mirent à boire, pendant qu'avec deux ma-

riniers j'allai me promener pour voir la ville. Elle se nomme Vitorza, la situation en est très agréable, ayant une montagne de chaque côté, qui s'éleve à une lieue de hauteur. Les maisons sont bâties & bien couvertes d'os de poisson, dont les entre-deux sont garnis de mousse, & en quelques endroits plus exposés au vent, on met du gazon, proprement arrangé : sur le haut du toit, on fait une espèce de treillis, pour donner passage à la lumiére, & la porte, de même que celles que nous avions déja vues dans les autres endroits du pays, ressemble à l'ouverture d'un four.

Les habitants sont petits, basannés, avec le nez plat, & les traits mal conformés: les femmes & les enfants paroissent industrieux, ils s'occupent à faire des voiles, ou des filets pour la pêche avec des écorces d'arbres, en se servant d'aiguilles d'os de poisson, pendant que d'autres travaillent à différents ouvrages armés de couteaux & de haches.

Nous n'avions pas encore vendu la moitié de ce que nous avions ap-

porté, & nous étions dans un pays abondant en fourures, ce qui nous engagea à tenir conseil, pour décider de ce que nous ferions. Nous convinmes après un mur examen, que puisque notre Commission pour ce commerce, & pour les découvertes, étoit très étendue, nous irions aussi loin que nous trouverions à trafiquer avec avantage, & tant que nous aurions de l'argent comptant, du tabac & de l'eau-de-vie. Après avoir pris cette résolution, nous renvoyâmes nos guides avec les Rennes & les traineaux, & nous les chargeâmes de trois lettres pour les Capitaines, dans lesquelles nous leur marquâmes notre succès, & notre résolution. Ensuite, avec le secours de notre hôte de Vitorza, qui eut la complaisance de s'embarquer avec nous, nous louames une barque pour nous conduire à Pezora, ville Capitale d'une Principauté de même nom, sur la côte Septentrionale de la mer de Moscovie. Nous y arrivâmes en quinze heures, sans avoir perdu le rivage de vue.

VOYAGE au Nord. Chap. VI. An. 1653.

Les plus considérables d'entre les Moscovites de ce pays, sont durs,

Caractere des habitants.

jaloux, & sans aucune politesse. Je dis les plus considérables, parce qu'il n'y a presque aucun Gentilhomme, ou Noble dans tout le pays. Aussi ne fumes nous pas surpris de voir un Receveur des droits à Pezora, prendre le titre de Gouverneur, & être regardé comme le Premier de la ville. Nous lui fimes une visite au Château, où il nous régala de vieux hydromel très bon, ce qui fut suivi d'eau-de-vie, & de pain d'épices, espèce de colation, fort en usage dans toute la Moscovie. Il étoit chargé de la vente des Martres du Czar, & nous achetâmes tout ce qu'il en avoit, consistant en cinq zimmers, dont chacun contient quinze paires. Il y en avoit deux plus noirs que du jai, & les plus belles que j'aie jamais vues: il nous les vendit mille écus, & nous donna le reste pour huit cents. Toutes ces peaux étoient marquées des armes Ducales de la Russie. Lorsque nous l'eumes payé il nous régala splendidement de gibier, de chair de jeunes Rennes, qui avoit très bon gout, & de poisson frais, parce qu'à notre arrivée il avoit envoyé deux barques pour pêcher, &

pour être en état de nous bien recevoir. Après ce repas nous passâmes huit heures à boire de l'eau-de-vie & de l'hydromel. Je me serois surement enivré, si je n'avois mangé un morceau de biscuit de temps en temps, quoiqu'à dire la vérité le pain des Moscovites soit excellent. Enfin en ayant tous un peu plus qu'il n'étoit convenable, nous nous couchâmes sur des peaux d'Ours blancs, parce qu'il n'y avoit pas d'autres lits, & nous y dormimes très bien six ou sept heures. A notre reveil, on nous présenta à chacun une rasade d'eau-de-vie.

Après avoir déjeûné, un Officier eut ordre de nous accompagner dans la ville, & nous fimes cette promenade, tant pour satisfaire notre curiosité, que pour trafiquer avec ce peuple. Nous trouvâmes bien-tôt un grand nombre de Marchands, & pour quatre cents ducats nous achetâmes cent vingt peaux de Loups, & cinq cents de Renards, les unes & les autres blanches, deux cents fouines, ou faux martres, deux mille écureuils gris, & quarante-huit hermines: nous payâmes moitié en cui-

Voyage au Nord. Chap. VI. An. 1653.

vre, qui nous embaraſſoit, & le reſte en eau-de-vie & en tabac. Toutes nos marchandiſes furent portées à la maiſon du Gouverneur, où elles furent miſes en balots couverts d'une étoffe pareille à celle des voiles de notre barque, & on les chargea ſur un petit vaiſſeau, à la garde de nos Ecrivains, & de trois Borandiens, dont le Gouverneur, qui nous les avoit loués dix ducats, nous garantit la fidélité. Outre le ſalaire qu'il leur donna pour le voyage, nous leur fimes préſent à chacun d'un morceau de tabac.

Lorſque notre bâtiment eut mis à la voile, ayant le vent à l'Eſt-Sud-Eſt, nous nous remîmes encore à boire, & la quantité que notre hôte de Vitorza en prit pouvoit exciter la ſurpriſe. Nous y reſtâmes plus de quatre heures, & nous nous jettâmes enſuite ſur nos peaux d'ours pour repoſer. Le lendemain matin, ſur la demande que nous lui avions faite, il nous fit avoir ſept ſimples traîneaux & autant de Rennes pour nous conduire en Sibérie, avec les proviſions néceſſaires pour gagner Papinowgorod, ville frontiere du

Pezora & de la Sibérie. Le Gouverneur nous donna un de ses domestiques, avec ordre de nous escorter jusqu'à la premiere station, qui n'étoit qu'à sept lieues, & de voir si on nous y recevroit bien ; ce qui ne nous coûta que quatre ducats : en partant le Gouverneur nous força encore de boire cinq à six rasades d'eau-de-vie.

Il entre en Siberie.

Nous montâmes ensuite dans nos traîneaux, & nous courumes pendant quatre heures par des chemins non battus, & fort coupés, sans rencontrer autre chose que quatre ours blancs, d'une grosseur énorme, qui nous traverserent, & se réfugierent dans un bois voisin. Environ deux heures après, nous nous arrêtames à un village, dont nous jugeâmes que tous les habitants étoient à la chasse, parce que nous trouvâmes toutes les cabanes vuides. Nous mîmes pied à terre pour nous rafraîchir ; & en même temps, il arriva six familles qui revenoient de chasser, avec une assez bonne prise. Ils avoient six peaux d'ours, quatre de loup, deux hermines & quatre martres. Ils auroient pris la fuite d'abord qu'ils nous virent, si

le domestique du Gouverneur de Pezora ne les eût appellés dans un langage qu'ils entendoient, leur disant que nous étions des marchands amis, chargés pour Papinowgorod, & que nous faisions commerce de peaux. Ils quitterent alors leur timidité; & après avoir satisfait leur curiosité, en nous regardant fixement, parce que notre langage, notre figure, & nos habits leur étoient entierement nouveaux, ils nous vendirent toutes les peaux dont ils pouvoient disposer pour du tabac & de l'eau-de-vie : ensuite ils nous fournirent des Rennes & des traîneaux, pour nous conduire à l'embouchure de la riviere de Papinowgorod.



CHAPITRE VII.

L'Auteur rencontre cinq exilés dans les bois de Sibérie, du nombre desquels étoit un Gentilhomme de sa connoissance : la cause de son bannissement : Dureté de la vie de ces malheureux : Description de leurs huttes : L'un d'eux donne à l'Auteur un manuscrit très curieux : Les Danois achettent quelques faux martres & des Renards blancs : ils quittent les exilés, & continuent leur voyage : Danger auquel ils sont exposés : Ils arrivent à la ville de Papinowgorod, où ils sont très bien reçus du Gouverneur & de sa femme : Cérémonie singuliere que fait cette Dame.

L'Auteur rencontre cinq exilés.

NOUS quittâmes les bords de la riviere de Pezora, que nous avions suivie depuis quelque temps, & nous gagnâmes celle de Papinowgorod, par des chemins presque impraticables, tant ils étoient pleins de bois & de montagnes. Après avoir couru environ trois heures, comme nous

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

approchions d'un bois fort ferré ; nous vîmes cinq hommes habillés de peaux d'ours blancs comme les Moscovites, dont chacun portoit un fusil, & un couteau à gaine à sa ceinture, avec une bourse de l'autre côté.

Notre guide qui étoit très bon, les voyant avancer fit arrêter nos Rennes : quand ils furent à la portée de la voix, un d'eux nous souhaita le bon jour en langue Allemande, disant qu'il voudroit être aussi libre que nous. Notre Supercargo, natif de la Basse-Allemagne, attiré par le son de sa langue maternelle, regarda attentivement celui qui nous parloit, sauta hors du traîneau, le prit dans ses bras, & l'embrassa tendrement, reconnoissant en lui un de ses amis intimes, qui avoit été banni par le Czar pour la chasse des martres, qui est un crime capital.

Il reconnoît un de ses amis.

Pendant qu'ils s'entretenoient, j'eus le temps d'examiner les autres : j'en remarquai particulierement un dont les traits ne me paroissoient pas inconnus, quoique je n'en eusse qu'une idée confuse, sans pouvoir me rappeller qui il étoit. Il me demanda

en François d'où je venois, & où j'allois, en me faisant souvenir que nous nous étions connus à Stockholm. Aussi-tôt qu'il m'eut dit son nom, je le reconnus pour un Gentilhomme de Loraine, qui avoit été Lieutenant-Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service Moscovite, m'avoit rendu service en plusieurs occasions, & même m'avoit offert de me procurer un bon poste à Moscou. Il étoit excessivement changé depuis que je ne l'avois vu, couvert d'habits grossiers, avec la barbe longue & la tête chauve, & accablé par une profonde mélancholie, qui l'avoit réduit presque à l'état d'un squelette.

Je fus vivement touché de le voir dans cet état, après l'avoir connu lorsque sa naissance, son rang, son mérite & sa fortune le faisoient généralement respecter; & je ne pus retenir mes larmes. Il me dit que le Czar avoit eu d'injustes soupçons sur sa fidélité, & qu'il étoit exilé pour trois ans. La description qu'il me fit des peines qu'il souffroit dans ce climat stérile, auroit touché les cœurs les plus insensibles. Il les partageoit avec ses compagnons, dont

un avoit été Major-Général ; le ſecond, Receveur-Général dans les Etats du Czar ; & le troiſieme, un homme d'un état également conſidéré.

Miſere des exilés.

Il ſe paſſoit peu de jours qu'ils ne fuſſent attaqués de quelques bêtes ſauvages qui marchent ordinairement par troupes pour chercher leur proie. Ils n'avoient d'autre ſubſiſtance que celle qu'ils pouvoient ſe procurer, parce que dans ce pays, donner du ſecours aux exilés, eſt un crime ſuivi d'une punition ſévere. Ils étoient condamnés à fournir aux Officiers du Czar un certain nombre de martres ; & s'ils y manquoient, on les fouettoit durement avec des lanieres de cuir, juſqu'à ce qu'ils euſſent le corps tout couvert de ſang, ce qui, joint à la rigueur du climat, & à la fatigue qu'ils ſouffroient par l'inclémence des temps, rendoit leur vie plus miſérable qu'il n'eſt poſſible de l'exprimer. Ils déclamoient fortement contre le Czar, & proteſtoient que lorſque le temps de leur exil feroit fini, ils ne ſongeroient qu'à ſe mettre hors de ſa puiſſance, & à s'éloigner de ſes Etats. Nous leur offrimes

de faire nos efforts pour faciliter leur évasion ; mais ils nous répondirent que cela étoit impossible, parce que toutes les frontieres étoient garnies de forts, dont les Commandants connoissoient parfaitement leur visage, & que la mort la plus cruelle qu'on pût imaginer, seroit la punition qu'on leur feroit souffrir, ainsi qu'à nous s'ils essayoient de profiter de nos offres.

Après nous être rafraîchis avec eux sur la mousse, au moyen des provisions que nous avions apportées, nous résolumes de demeurer encore quelques heures, ne pouvant nous résoudre à quitter si promptement des gens que nous avions vu dans un état brillant, quand la fortune les combloit de ses faveurs. Mon inclination me portoit à rester quelque temps avec eux ; mais il n'en étoit pas de même de mes compagnons, qui n'avoient pour objet que le profit du commerce qu'ils feroient dans ce voyage, au lieu que je cherchois particuliérement à satisfaire ma curiosité. Je connoissois le Lieutenant-Colonel pour un homme d'un excellent jugement, & très en état de répondre à toutes les questions que

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

je pourrois lui faire sur la Russie, & sur les pays où il avoit demeuré; & j'en aurois été d'autant plus flatté, que les observations d'un homme aussi sensé, & qui avoit autant d'expérience, auroient donné un nouveau poids à mes propres remarques. On pourroit croire que le désir de passer quelque temps avec ces infortunés, étoit uniquement fondé sur celui d'acquérir ces connoissances; mais je puis protester que j'étois encore plus fortement entraîné par celui de contribuer à la consolation de malheureux que je croyois dignes d'un meilleur sort.

Leurs habitations.

Ils furent très satisfaits de voir que nous voulions passer quelque heures en leur compagnie; & pour nous y encourager, ils nous conduisirent à cinq petites huttes qu'ils avoient élevées dans le bois voisin, & où ils se retiroient séparément quand ils vouloient se livrer à leur mélancholie, & s'entretenir dans les douces idées d'un avenir plus heureux, ou dans les tristes réflexions sur leur misere actuelle. Il y avoit assez de place pour nous recevoir tous; & nous ordonnâmes à nos guides de déhar-

nacher nos Rennes, & d'y apporter nos marchandiſes. La compaſſion & le reſpect furent les motifs qui nous engagerent à cette viſite, le Supercargo & moi; mais nos compagnons y furent attirés par l'eſpérance d'y acheter quelques bonnes fourures. Ces Meſſieurs nous dirent qu'ils en avoient de très belles indépendamment de quelques martres, qui étoient reſervés pour le Czar, & dont ils ne pouvoient par conſéquent diſpoſer.

La ſtructure de ces cabanes nous prouva évidemment que la néceſſité eſt la mere de l'invention. Elles étoient plus hautes que toutes celles que nous avions vues juſqu'alors dans notre voyage, & beaucoup plus commodes, ayant chacune deux ou trois chambres avec des treillis au mur pour donner entrée à la lumiere. Elles étoient conſtruites en ſapin, & pavées d'os de poiſſon fort épais; ce qui faiſoit paroître le plancher auſſi beau que de l'ivoire. Il y avoit au deſſus un bouquet d'arbres aſſez agréables; & pour les défendre des attaques des bêtes ſauvages, ils y avoient fait un foſſé, paliſſadé avec

Voyage au Nord. Chap. VII. An. 1653.

de forts poteaux, & des pieces de bois traverſantes, dont le deſſus étoit garni d'os de poiſſon qui formoient comme autant de lances, enſorte que lorſque leurs portes étoient fermées, ils étoient autant en ſûreté que dans une place fortifiée. Ils avoient au dedans un magaſin de biſcuit, de chair de Rennes ſalées & d'hydromel, avec tous les uſtenſiles néceſſaires pour la chaſſe & pour la pêche.

Pendant que le reſte de la compagnie s'amuſoit à boire, le Lieutenant-Colonel, qui étoit un homme fort ſobre, & moi, nous nous retirâmes dans une autre hutte pour renouveller avec plus d'agrément notre ancienne connoiſſance. Il me dit que ſon intention étoit de retourner dans ſa patrie, quand le temps de ſon exil ſeroit fini; & il me donna ſon adreſſe en Loraine. Sa converſation me fut très agréable; & le feu qu'il mit dans la deſcription qu'il me fit du ſéjour affreux qu'il habitoit, & de la barbarie de la nation, m'en rendit la peinture encore plus frappante. Je le priai de me faire part de quelques obſervations ſur les uſages, les diſpoſitions

& les mœurs des Moscovites, en lui disant que j'avois dessein de donner au public la Rélation de mon voyage, & qu'une description des parties intérieures, dont je n'avois pas le temps de m'instruire personnellement, le rendroit beaucoup plus intéressant.

L'un d'eux donne un Manuscrit à l'Auteur.

Il me répondit que nous avions trop peu de temps pour nous entretenir sur un sujet aussi étendu: mais il ajouta qu'il avoit écrit ses observations sur les différentes Provinces de cet Empire pendant seize ans qu'il y avoit demeuré; & ouvrant une cassette, il me donna un manuscrit qui contenoit environ vingt feuilles. Je refusai d'abord de l'accepter; mais il insista à me le faire prendre, en disant qu'il ne pouvoit lui être d'aucun usage, parce que les maux qu'il y avoit soufferts, lui avoient donné un tel dégoût pour ce pays, que lorsqu'il en seroit sorti, le moindre souvenir lui seroit affligeant. C'est à ces Mémoires que le public est redevable de ce que j'ai ajouté sur les mœurs & la politique de la Russie, ainsi que sur ce qui regarde la Sibérie.

Comme ils m'ont paru aussi utiles,

qu'exacts & amusants, j'ai fait mes efforts pour les rendre plus conformes au goût général, en retranchant quelques détails, & quelques répétitions inutiles. Les réflexions du Lieutenant-Colonel sur les hommes & sur les autres objets, sont aussi justes que judicieuses; & il y a joint de temps en temps quelques particularités de l'Histoire de Moscovie; ce qu'il a fait avec d'autant plus de facilité qu'il parle & écrit la langue du pays aussi exactement & aussi élégamment que les meilleurs littérateurs. Il est vrai qu'il ne faut pas un grand effort pour les surpasser; & qu'en général les Moscovites ne se piquent pas d'être savants. Ils ont même un mépris inné pour la littérature; & leur Clergé est aussi brute & aussi ignorant que leurs laïques.

Lorsque nous eumes parlé assez long-temps, mon ami & moi, nous nous jettâmes pour dormir sur les peaux d'ours; & nos compagnons en firent de même quand ils furent las de boire.

Le lendemain nous nous levâmes matin, & accompagnés des cinq exilés, chacun de nous étant armé d'un fusil,

fusil, nous traversâmes les bois, & nous examinâmes les pieges, pour voir ce qui avoit été pris dans ceux qu'on avoit tendus le soir. Nous n'y trouvâmes que quelques fouines grises, & environ une douzaine de renards blancs; mais nous ne voulumes pas nous fatiguer à chasser, parce que nous avions dessein de continuer notre voyage l'après-midi.

Il continue son voyage.

Nous retournâmes donc aux huttes; nous dînâmes de bon apétit avec nos hôtes; nous bumes amplement, & nous primes congé d'eux, très fâchés de ne pouvoir contribuer au soulagement de gens d'autant de mérite. Ils nous forcerent en partant d'accepter quelques hermines, des peaux d'ours, de renards & de loups, pour lesquelles ils ne voulurent pas recevoir d'argent: mais nous insistâmes à leur faire présent de tabac, d'eau-de-vie & d'étoffes; & nous eumes soin de faire ensorte que ce que nous donnions excédât la valeur de ce que nous avions reçu. Les larmes furent réciproques lorsque nous partimes; & quand nous eumes enfin dit le dernier adieu, nous montâmes sur nos traîneaux,

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An, 1653.

& nous continuâmes nôtre route avec la promptitude ordinaire.

Après environ trois heures de course nous arrivâmes à cinq ou six huttes, habitées par dix ou douze gens du pays, qui nous vendirent tout ce qu'ils avoient de peaux : mais en reprenant les bords de la riviere de Pezora, nous trouvâmes que les villages étoient plus fréquents, quelques-uns abandonnés, & d'autres avec les habitants. Par-tout où nous rencontrâmes du monde nous y achetâmes des fourures, soit pour de l'eau-de-vie, soit pour de l'argent; mais personne ne voulut se hasarder à nous vendre des martres. Enfin nous arrivâmes à une chaîne de montagnes très rudes & très hautes, toujours couvertes de neiges, qui séparent la Sibérie de la Borandie.

Stérilité du pays.

Ce voyage fut le plus fatigant, le plus désagréable & le plus dangereux que nous eussions encore fait. Nous y trouvâmes l'air très mal sain, la terre absolument stérile, & les chemins fréquentés uniquement par les ours blancs & par les loups, qui nous firent souvent craindre pour notre vie : cependant je crois que

ces animaux nous craignoient autant que leur vue pouvoit nous effrayer; car ils prenoient la fuite de toutes parts, épouvantés peut-être par l'éclat de nos armes, que nous tenions toujours disposées à notre avantage.

Après avoir marché pendant plus de douze heures dans ces montagnes, qui fatiguoient beaucoup nos Rennes, nous descendimes dans un village de Sibérie, dont les habitants portoient des chemises de lin, des botines étroites, & des habits de peaux d'ours avec le poil en dehors. Ils nous parurent moins barbares que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, nous reçurent très bien, & nous demanderent poliment quel étoit notre pays, quelles affaires nous attiroient dans le leur, & en quel lieu nous allions. Quand nous eumes répondu à leurs questions, ils nous vendirent toutes leurs peaux argent-comptant, nous régalerent de gâteaux de riz, de pain d'épices, & de chair séche d'ours & de loup nous bumes assez pour ranimer notre courage, & nous nous couchâmes ensuite sur des peaux d'ours, dans des maisons bâties comme celles de

VOYAGE au Nord. Chap. VII. An. 1653.

Laponie. A notre lever, ils nous présenterent à chacun un verre d'eau-de-vie, & nous nous mimes ensuite en route pour Papinowgorod, où nous arrivâmes en vingt heures.

Il arrive à Papinovvgorod.

Le Gouverneur de cette ville, instruit de notre arrivée, envoya aussi-tôt s'informer de notre pays, & des affaires qui nous faisoient venir dans le sien. Nous nous rendimes au château, & nous répondimes à toutes ses questions, de maniere qu'il en parut très content. Quand il sut que nous étions des Marchands Danois, & que nous venions acheter des fourures, il nous reçut avec amitié; & voulant nous marquer une attention particuliere, il fit venir sa femme pour nous entretenir; complaisance très rare dans ce pays.

Politesse singuliere de la femme du Gouverneur.

Elle parut avec une bouteille d'eau-de-vie dans une main, & une tasse d'argent dans l'autre. Elle étoit suivie d'une fille qui portoit un plat avec du pain d'épices. Nous la saluâmes à la façon des Moscovites, en courbant notre tête; elle défit un de ses nœuds de manche qu'elle laissa tomber à terre : notre Supercargo le ramassa, le baisa, & me le donna pour

en faire de même. Elle le reprit ensuite, le ratacha, & nous présenta à chacun une rasade d'eau-de-vie, & un morceau de pain d'épices, s'assit au bout de la table à côté de son mari, où elle resta quelque temps, & lorsqu'elle se fut retirée, le Gouverneur nous regala d'un excellent souper.

Nous passâmes la nuit dans le château où nous dormîmes dans des lits que je trouvai très bons pour le pays. Aussi-tôt que nous fûmes levés, le Gouverneur vint à nous avec un valet qui portoit une bouteille d'eau-de-vie, dont il nous fit boire à chacun un grand verre. Il nous montra ensuite ses peaux, & quoiqu'elles fussent les plus cheres de toutes celles que nous avions encore vues, elles étoient très bien choisies & valoient le prix qu'il nous en demanda. Quand il eut disposé de ce qui lui appartenoit, il ordonna à ses domestiques de s'informer de celles qui étoient à vendre dans la ville : Je laissai le Supercargo faire les marchés les plus avantageux qu'il lui fut possible, & je m'amusai à me promener dans la place.

CHAPITRE VIII.

Description des bâtiments, des habitants & des usages de Papinowgorod: Les Siberiens sont très jaloux de leurs femmes: Grande force de leurs loix : L'Auteur & sa compagnie quittent Papinowgorod, & entrent dans le pays des Samoïedes, qui adorent le Soleil : Ils arrivent sur la côte de Borandie : Ils mettent à la voile pour la nouvelle Zemble dont les habitants prennent la fuite : Idole nommée Fetizo : L'Auteur est attaqué d'une maladie ordinaire en ce pays : conduite prudente qu'il tient pour sa guérison : Description de la pêche du cheval-marin : Grand prix de la corne de cet animal.

Description de Papinowgorod.

LES maisons de Papinowgorod sont basses & mal bâties, de terre ou de bois, dont les fentes sont remplies de mousse. Au lieu de pavé, les rues sont garnies de piéces de bois très bien jointes. Le pays des environs est très fertile, & bien ar-

rosé par une belle riviere, où l'on trouve une grande quantité de diverses espèces de poissons excellents. Les gens au-dessus du commun portent de longues robes avec des manches étroites d'une autre couleur, qui leur tombent jusques sur les doigts. Ils ont dessous des culottes & des bas de pareille étoffe. Leurs souliers, ou plutôt leurs bottines, semblables à celles des Polonois, sont de cuir, bleu, rouge ou jaune, & boutonnées par le haut. Ils portent des bonnets de drap bordés & facés d'hermine, de martre, & souvent de peau de renard noir. Les femmes en général y sont grasses, belles & fort agréables : elles ont les cheveux d'un très beau chatain qui leur tombent en boucles sur les épaules. Elles portent de larges ceintures garnies de perles, & leurs chemises sont de très beau coton avec des manches frisées depuis le poignet jusqu'à l'épaule, ensorte qu'il entre près de cinq aunes de coton dans chacune : aussi font-elles très peu d'usage des manches de leurs robes, qui sont très longues, & ne sont souvent attachées qu'avec des épingles. Ces robes ou habits

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

de dessus, leur descendent jusqu'aux pieds comme ceux des hommes, elles sont d'étoffe bleue, rouge ou violete bordées de martre, ou de peau de renard blanc.

Mœurs des habitants.

Les naturels de Siberie sont graves & hardis : ils se servent très bien de l'arbalêtre, sont ignorants, grossiers & avares, jaloux de leurs femmes qu'ils tiennent ordinairement sous la clef; quand ils ne le font pas, elles n'osent sortir de leur maison sans la permission de leurs maris, & elles croyent qu'ils ne les aiment que médiocrement s'ils ne les battent pas fréquemment, tant la coutume a de force. La religion de ce pays se nomme le Nicolaïsme, leurs procès sont promptement terminés, & leurs loix qui ne sont pas si compliquées ni si étendues que les nôtres, les mettent à couvert de tous les détours & de toutes les chicanes qui deshonorent les nations qu'on nomme plus policées. On ne voit point chez eux cette pernicieuse race des suppots de la chicane qui dans nos pays dévorent la substance d'un plaideur ignorant ou peu sur ses gardes, & qui sous le prétexte spécieux de donner aide

à l'innocent, & de ſoutenir le bon droit opprimé, s'enrichiſſent des dépouilles de la veuve & de l'Orphelin. En Siberie le parjure eſt puni ſévérement; le meurtier paye ordinairement de ſa vie; l'adultere de l'un & l'autre ſexe eſt lapidé; & le voleur eſt châtié ſuivant la nature de ſon crime; enfin toutes les cours de juſtice y ſont réellement des cours d'équité. Nous nommons ce pays barbare : mais prenons le flambeau de la raiſon pour en comparer les mœurs avec les nôtres, & jugeons qui mérite le mieux cette épithete.

Lorſque nous eumes fait des balots de nos fourures, parmi leſquelles il y avoit quelques martres que le Gouverneur nous avoit vendues ſecrettement, nous trouvames que nous en avions aſſés pour charger un traineau & la moitié d'un autre. Il nous reſtoit encore un peu de tabac & cinq mille ducats, & nous nous déterminames à retourner à nos vaiſſeaux, en paſſant par le pays des Samoïedes, dans l'eſpérance que nous trouverions en route des occaſions favorables d'en diſpoſer, & d'acquérir une plus grande quantité de fou-

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

rures. Dans cette vue, nous achetames du Gouverneur des provisions pour douze jours, des Rennes pour tout le voyage, & nous chargeames de nouvelle eau-de-vie, parce que nous avions consommé tout ce que nous avions d'ancienne. Quand nous eumes conclu notre marché, & donné l'argent dont nous étions convenu, nous fumes obligés de boire ce qu'on appelle le vin du marché, suivant l'usage de toute la Russie: nous eumes le verre à la main pendant dix heures, & ensuite on nous laissa reposer.

L'Auteur revient par le pays des Samoïedes.

Le lendemain nous trouvames à notre lever tout disposé pour notre départ. Nous montames sur nos traineaux, & nous nous mimes en route; nous courumes dix-sept heures en nous arrêtant de temps en temps pour acheter quelques fourures, & après avoir traversé les montagnes de Riphée, que nous fumes six heures à passer, nous entrames dans le pays des Samoïedes, où nous ne trouvames d'abord que d'affreuses montagnes, remplies de sapins, de pins & de genevriers, dont la terre étoit couverte de mousse en quelques endroits & de neige en d'au-

tres. Nous y voyions de toutes parts des loups, des ours & des renards blancs, ce qui nous jettoit souvent dans une terreur assés justement fondée.

Lorsque nous eumes atteint le sommet du mont Stolphen, où la riviere de Borsogatz prend sa source, nous trouvames un petit village où nous achetames diverses sortes de fourures, particuliérement des castors & des loutres. Nous fimes nos efforts pour persuader aux habitants que nous ne courions aucun risque d'être fouillés jusqu'à nos vaisseaux; ils refuserent assés long-temps de nous vendre des peaux dont le commerce est prohibé, mais nous parvinmes enfin à les rendre plus hardis par le secours de l'eau-de-vie, & ils nous céderent alors les plus beaux martres que nous eussions eu dans tout notre voyage.

Religion & mœurs des Samoïedes.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures en commun, avec toute la famille, hommes & femmes, sur des peaux étendues par terre, dans la principale hute du village, nous fumes éveillés par notre hôte, qui se leva & les appella tous. Lorsque je les vis sortir, la curiosité m'excita à les suivre, & je les apperçus derriére

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

la cabane, à quelque distance, tous à genoux, les yeux & les mains élevées vers le Soleil levant, comme pour lui rendre un Culte d'adoration, & en effet j'appris depuis, qu'ils regardoient cet astre comme un Dieu. Les Samoïedes sont plus petits, & plus gros que les Lapons & les Borandiens : ils ont la téte grosse, le nez plat, très peu de traits dans le visage, & presque point de cheveux. Les femmes sont encore plus mal favorisées de la nature que les hommes : elles vont à la chasse comme eux, avec des arcs & des fléches, & y élevent leurs enfants. Leur habillement est à peu près le même, excepté qu'elles portent une tresse de cheveux, qui leur tombent entre les épaules, & elles y joignent une espèce de queue de ruban fait d'écorce d'arbre, qui leur descend jusqu'aux talons. Hommes & femmes portent un bonnet fouré de peau d'agneau, des culottes de peau d'ours blanc, des bas, des souliers, & des jupons des mêmes peaux, qui ne leur descendent que jusqu'aux genoux. Par dessus tous ils portent une peau d'ours noir, dont les pattes pendent

aux quatre coins, & ils la tournent toujours plus du côté droit, que du côté gauche. Elle est attachée sur leurs épaules avec un carquois plein de fléches.

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

Les Danois partent pour la Zemble.

Après nous être défait de tout ce que nous avions apporté dans ce voyage, & après y avoir acquis de très belles fourures, nous retournâmes en douze jours à nos vaisseaux, qui nous attendoient au lieu indiqué sur la côte de Borandie. Nous y portâmes toutes nos marchandises, nous payâmes notre guide, nous nous embarquâmes, & deux heures après nous mimes à la voile avec un bon vent pour la Zemble que nous vimes dès le lendemain. L'après midi nous jettâmes l'ancre près du rivage, à une bonne profondeur, & comme le temps étoit très clair, nous vimes à quelque distance environ trente hommes, qui paroissoient plus barbares qu'aucuns de ceux que nous eussions encore rencontrés. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, & à genoux pour adorer le Soleil couchant. Après quelque délibération, il fut décidé que chacun des vaisseaux envoyeroit sa barque longue pleine

VOYAGE au Nord. Chap. VIII. An. 1653.

d'hommes bien armés, & en état de se défendre s'ils étoient attaqués par ces sauvages, avec lesquels on vouloit essayer si l'on pourroit faire quelque commerce. Je fus du nombre de ceux qu'on choisit pour ce service; mais aussi-tôt que nous fumes descendus, les sauvages se leverent, & déchargerent leurs fléches sur nous, après quoi ils prirent la fuite avec une vîtesse prodigieuse, sans que nous eussions reçu aucun mal, parce qu'ils avoient tiré de trop loin pour nous incommoder.

Idoles du Pays.

Nous les poursuivimes autant qu'il nous fut possible, dans l'espérance de faire un ou deux prisonniers, de les bien traiter, & de les renvoyer ensuite pour apprivoiser les autres. Tous nos efforts furent inutiles, nous les perdimes de vue près d'une colline couverte de neiges, cependant nous continuâmes à avancer dans le pays. Nous arrivâmes à un terrein élevé, où nous trouvâmes une Idole, que les habitants appellent Fetizo, & un de nos gens, qui avoit déja été dans le pays, nous assura que le diable rendoit quelquefois des oracles par son organe. Elle étoit de

figure humaine, de bois grossiérement travaillé, & nous vîmes devant elle deux Zembliens à genoux, mais aussi-tôt qu'ils nous apperçurent, ils se retirerent précipitamment dans un bois de sapin. La nuit approchoit, nous ne crumes pas devoir les suivre, & nous résolumes de retourner à nos vaisseaux jusqu'au lendemain matin.

Maladie & guérison de l'Auteur.

Cette même nuit je fus saisi d'un violent vomissement, & d'une grande douleur de tête, qui dura trois heures, après lesquelles ma gorge devint si douloureuse que je ne pouvois avaller; les glandes en étoient très enflées, ainsi que mes gencives: mes dents devinrent branlantes, mes jambes pouvoient à peine me supporter, tant j'avois de foiblesse, mon estomach ne faisoit plus ses fonctions, la fiévre me prit avec violence, j'eus des demangeaisons insuportables de la tête aux pieds, avec une ébullition de sang, l'haleine très courte, ne respirant qu'avec difficulté. Pour appaiser ma soif, je me servis de vinaigre & d'eau mêlés ensemble, mais voyant après deux jours que le mal ne diminuoit point, je jugeai qu'il

venoit des glandes pituitaires, enflammées partie par le froid, & partie par l'usage des viandes salées, ce qui avoit dérangé toutes les humeurs. Je m'abstins aussi-tôt de toute nourriture où il y eût du sel : je bus une ceuillerée d'eau-de-vie, & de syrop de réglisse à chaque heure, je me gargarisai la gorge avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre, & je me frottai la bouche de miel rosat. Plusieurs hommes de notre équipage furent attaqués de la même maladie, & en observant cette méthode pour nous traiter, je réussis en quinze jours à les guérir, & à me guérir moi-même.

Les autres vaisseaux en furent également infectés, & il mourut deux hommes entre les mains des Chirurgiens, qui voulurent les traiter par les saignées, & les purgations, ce qui n'eut aucun succès. Alors on fit une consultation, je fis le rapport de la conduite que j'avois tenue, & je la justifiai par des preuves. Elle fut adoptée, & je ne m'en suis jamais écarté par la suite.

J'ai observé dans la pratique de la Chirurgie, que les saignées & les

purgations, ne doivent point être administrées dans les maladies cacochymiques, ni dans celles qui sont occasionnées par de mauvaises humeurs qui refluent dans le sang. Il arrive souvent qu'elles causent la mort au malade, dont elles affoiblissent la vue, débilitent les nerfs, diminuent la chaleur naturelle, & consument l'humide radical. Je ne prétens pas cependant condamner entiérement la saignée, & je crois qu'il est nécessaire d'en faire deux ou trois dans toutes les maladies de chaleur, ainsi que dans les plethoriques.

Ils vont au détroit de Weygats.

Après être demeurés seize jours sur la côte de la Zemble, tous les équipages se trouverent en bonne santé, à l'exception de trois ou quatre hommes, qui même étoient bien près de leur parfaite guérison, & nous mimes à la voile avec un bon vent pour le détroit de Weygats, où nous voulions faire la pêche des chevaux marins. Nous demeurâmes trois jours sans en voir aucun, quoique nos chaloupes fussent en mer avec huit hommes, non compris les rameurs, armés de harpons, & des autres ustensiles nécessaires, toujours

sur le qui-vive. Enfin le troisiéme jour on découvrit trois de ces poissons, dont un avoit une grosse corne au front. Les premiers le frapperent avec leurs harpons, lâcherent de la corde en quantité suffisante, & se retirerent pour être hors de sa portée, tant qu'il se débattroit: mais il s'affoiblit bien-tôt, on lui coupa la tête, & on laissa le corps en mer, parce que la chair n'en est bonne ni à manger, ni à faire de l'huile. On fait la pêche du cheval marin, uniquement pour en avoir les dents, & la corne, qu'on vend beaucoup plus cher que les dents de l'Eléphant, parce qu'elles sont plus blanches, & ne jaunissent pas de même. La corne de celui que nous primes avoit dix pieds de long: elle étoit fort pesante, & depuis la racine, qui étoit aussi large que l'épaule d'un homme. jusqu'à la pointe, elle alloit toujours en décroissant, d'une forme torse très agréable. Une des barques ayant approché de trop près un autre poisson pour ne le pas manquer, & ne s'étant pas retirée à propos, fut renversée d'un coup de la queue de cet

animal, qui commença à en frapper avec fureur, auſſi-tôt qu'il ſentit le harpon. Deux hommes furent noyés par cet accident, cependant nous primes le poiſſon, & quoiqu'il ne nous recompensât pas de la perte de nos Matelots, il nous fut très avantageux, parce que les dents en étoient très groſſes, & d'une grande blancheur.

Quantité prodigieuſe d'Ours.

Après cette avanture nous fumes quatre jours ſans trouver aucuns de ces poiſſons, & nous nous préparions à quitter cette ſtation, quand nous en apperçumes quatre très gros; nous en primes trois, & en douze heures nous en découvrimes cinq autres, dont un étoit à corne. Il s'échapa avec ſes compagnons: mais peu de temps après nous en frappâmes un, dont chacune des dents macheliéres peſoit vingt-neuf livres. Deux jours après nous en primes encore cinq, entre leſquels il y en avoit un à corne, mais il étoit petit, & n'avoit guéres que ſept pieds de long. Nous fumes enſuite cinq jours ſans en voir, & nous profitâmes d'un vent de Nord-eſt pour faire voile vers les détroits de Weygats,

VOYAGE au Nord. Chap. VIII An. 1653.

dans l'espérance de pouvoir le passer, ce qui raccourciroit de trois quarts le chemin des Indes Orientales, si l'on y réussissoit. A peine avions-nous fait trente-six lieues, que nous nous trouvâmes embarassés dans les glaces, & entourés de ces montagnes aussi de glaces, & toutes couvertes de neiges, qu'on voit toujours à l'entrée de la mer glaciale : on les nomme Pater-noster, & elles étoient en si grande quantité, que nous ne pumes aller plus loin. C'est de ces obstacles qu'on a donné à ces détroits le nom de Weygats, qui en Anglois signifie ce qu'on ne peut passer. Nous jettâmes l'ancre près terre sur la côte Orientale de la Zemble : un de nos hommes, qui descendit à terre, y fut renversé par un Ours, qui le surprit par derriére : heureusement nous le vimes, & nous tuâmes l'animal à coups de fusil, autrement l'homme auroit péri sans ressource. Cet accident empêcha le reste de l'équipage de descendre à terre : mais peu de temps après trois autres Ours vinrent à côté du vaisseau, & même un d'eux grimpa à bord, quoique nous eussions cou-

pé les pattes du premier, & que nous eussions tué le troisiéme d'un coup de fusil. Lorsque cet animal monta, un des Matelots qui se trouva près de lui, fit un cri affreux, ce qui nous fit prendre les premiéres armes offensives que nous trouvâmes sous la main, & cette bête féroce périt bien-tôt sous nos coups. Nous en tirâmes & tuâmes encore deux autres, qui nageoient près de nous, & nous pensâmes que leur mort nous délivreroit à l'avenir de semblables attaques, mais nous fumes trompés dans notre attente. Quelques heures après dix ou douze s'avancerent sur les glaces le plus près de nous qu'il leur fut possible, ensuite ils se jetterent dans l'eau, & nagerent directement à notre vaisseau : nous réussimes à les tuer tous, mais semblables à la tête de l'hydre, plus nous en détruisions, & plus il en venoit sur nous, qui descendoient des hauteurs. Enfin voyant que nous avions affaire à un si grand nombre d'ennemis terribles, nous retournâmes à la côte Occidentale de la Zemble, & nous nous dégageames des détroits de Weygats en quinze heu-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

res avec un bon vent d'Est; mais ce ne fut qu'après avoir été exposés à de grands dangers par les montagnes de glaces qui s'opposoient à notre passage, & qui nous incommodoient excessivement.

CHAPITRE IX.

Quelques gens d'équipage descendent dans une des Isles des détroits de Weygats, où ils tuent un grand nombre d'oiseaux: Description de celui qu'on nomme Penguin: Ils descendent à la nouvelle Zemble, & se rendent maîtres de quelques-uns des habitants: Forme de barques singulières: Habillements de peau d'Oiseaux: Laideur des habitants de ce pays: Phénoméne étonnant dans l'air: Une violente tempête jette l'Auteur vers le mont Hécla: Il veut examiner cette montagne, & est en danger d'être suffoqué: Propriété singulière de deux Fontaines en Islande. Sentiment absurde de gens qui prétendent que l'Enfer est dans cette montagne: Quelle est la

nature du terrein en Islande, raison de sa stérilité. Habillements, mœurs & coutumes des Islandois : Leur penchant à la Négromancie : Description d'une Trombe qui cause quelque frayeur à l'Auteur & à ses compagnons : Leur vaisseau arrive en Dannemarck, & est déchargé à Christianhaven : Conclusion du journal de l'Auteur par quelques remarques sur la Corne de Licorne.

Description des Penguins.

QUELQUES hommes de notre équipage descendirent à l'embouchure des détroits dans une isle couverte de sapins & de geniévriers, où nous tirâmes environ soixante Penguins, que nous emportâmes à bord. Cet oiseau n'est pas plus haut qu'un Cigne, mais il est beaucoup plus gros, avec un bec aigu, sous lequel commence une espèce de poche qui descend en s'élargissant jusqu'au milieu de l'estomach. C'est où l'animal conserve sa nourriture, & d'où il la retire pour la manger ensuite à son aise. Les Penguins ont les pieds plats comme les Oyes, & sont de couleur brune : la chair en est de très bon gout, approchant de

VOYAGE au Nord Chap. IX. An. 1653.

celle du Canard sauvage, mais beaucoup plus grasse & plus délicieuse. C'est ce que nous avons trouvé de meilleur dans tout notre voyage. Avant de les accommoder nous étions obligés de les écorcher, parce que la peau en est épaisse & rude.

Les Danois se rendent maîtres de deux Zembliens.

Etant demeurés deux jours dans cette isle, nous levâmes l'ancre, & nous remimes à la voile avec un vent frais de Sud-est, qui nous degagea bien-tôt des détroits de Weygatz, & après environ trente heures de cours, nous nous trouvâmes vers la pointe de terre où nous avions vu les Zembliens adorer le Soleil. Le Roi de Dannemarck étoit très curieux d'avoir quelques détails exacts sur les richesses, & sur la nature de la Zemble; & pour acquérir plus aisément ces connoissances, il avoit ordonné à nos Officiers de prendre quelques naturels du pays. Nous résolumes d'exécuter ses ordres, si cela nous étoit possible, & pour y réussir, trente de nous furent partagés dans les chaloupes. Je dis de nous, parce que j'étois toujours de toutes les expéditions qui pouvoient me faire voir quelque chose de curieux

ou

ou de nouveau. Nous vîmes bientôt un Zemblien dans son canot environ à une demi-lieue de terre : mais aussi-tôt qu'il apperçut que nous ramions à lui, il s'éloigna avec tant de vîtesse, qu'il y auroit eu de la folie à vouloir seulement essayer de le joindre. Il gagna le rivage, jetta son canot sur ses épaules, & prit sa course avec la vîtesse d'un Cerf, sans paroître embarrassé ni par le canot, ni par un dard qu'il tenoit à la main droite. Nous le vîmes monter une colline, & en peu de temps il fut entiérement hors de notre vue. Nous en découvrîmes bien-tôt deux autres plus avant en mer, que nous environnâmes avec assés de difficulté, & dont nous parvinmes à nous rendre maîtres; mais quand ils virent qu'il ne leur étoit plus possible d'échaper, ils pousserent des hurlements si affreux, que je n'en ai jamais entendu de semblables.

Il y avoit un homme & une femme habillés de peaux de veaux marins, dont le poil étoit tourné en dehors : chaque habit étoit de deux peaux jointes ensemble, qui leur

Leur portrait.

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

tomboient jusqu'aux genoux, & les queues de ces animaux y étoient demeurées pendantes. Leurs culottes ou caleçons étoient fort étroits; l'homme paroissoit âgé d'environ cinquante ans; il n'avoit point de cheveux, mais il portoit une barbe taillée en rond, de poils chatains. Les cheveux de la femme, qui n'avoit pas plus de trente ans, tomboient sur ses épaules en tresses: son nez & ses oreilles étoient ornés de pierres bleues, en forme de pendants. L'un & l'autre étoient d'une laideur excessive.

Nous mîmes nos deux prisonniers dans une de nos chaloupes, & nous emmenâmes aussi leur canot, qui étoit fait de côtes de poisson, artistement jointes, & proprement couvertes de peaux aussi de poisson, cousues les unes aux autres. Il avoit environ six pieds de long, & deux pieds & demi de large, étoit couvert d'une peau de poisson, qui laissoit seulement au milieu une petite ouverture, où se plaçoit le conducteur: il tiroit cette peau de tous côtés, l'attachoit fortement autour de son corps, de façon que l'eau ne pouvoit y entrer; tenoit le rame entre

ses mains, & s'abandonnoit à la merci des flots, sans jamais craindre d'en être submergé.

Ce fut inutilement que nous essayâmes d'apprendre quelque chose de nos deux captifs, trop stupides & trop sombres pour en rien attendre. Voyant qu'ils ne nous étoient d'aucune utilité, nous descendîmes à terre au nombre de trente, avec des provisions pour plusieurs jours, & nous nous partageâmes en deux Compagnies, éloignés de cent cinquante pas les uns des autres. Nous nous cachâmes dans des cavernes sous des rochers, & nous mîmes des sentinelles aux endroits commodes, pour découvrir si quelques sauvages approchoient, dans l'espérance de les engager de force, ou par la persuasion à nous faire voir leurs habitations.

Ils en prennent deux autres.

Pendant deux jours, nous n'apperçumes aucunes marques d'habitants : enfin nos sentinelles nous avertirent qu'il en descendoit deux d'une colline vers le rivage de la mer. Aussi-tôt nous nous partageâmes en pelotons à des distances convenables, & les Zembliens donnerent dans notre em-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

buſcade, ſans nous voir, & ſans ſe méfier d'aucune trahiſon, juſqu'à ce qu'un de nos compagnons tirât un coup de fuſil. A ce ſignal nous parumes tous; & les Sauvages, voyant qu'il leur étoit impoſſible de fuir, ſe laiſſerent prendre aiſément. Ils étoient habillés l'un comme l'autre, quoiqu'ils fuſſent de différent ſexe : ils portoient des culottes étroites, & une eſpece d'habit dont les manches ne venoient que juſqu'au coude. Cet habillement étoit de peaux de Penguins avec les plumes, excepté en quelques endroits du devant & du derriere de l'habit, où elles étoient arrachées. Leurs bas étoient de peau de veau marin avec le poil en dehors, & ils portoient des bonnets en pain de ſucre.

L'homme paroiſſoit avoir environ vingt-quatre ans : il étoit ſans cheveux & ſans barbe; le viſage large, plat & baſané. Il portoit une hache ſur ſes épaules, un arc à la main droite, & un carquois plein de fleches ſur ſon dos. La femme, âgée d'environ vingt ans, avoit un dard à la main : ſes cheveux tomboient en deux treſſes ſur ſes épaules : ſon

visage étoit orné de deux raies bleues au menton, & de deux autres au front : ses narines étoient perçées de même que ses oreilles, & elle y avoit des anneaux d'os de poisson, ou des pierres bleues aussi grosses que des avelines, mais celles des oreilles n'étoient que de la grosseur d'un pois.

Laideur des Sauvages de ce pays.

Nous fimes de vains efforts pour tirer d'eux quelque instruction sur leurs habitations, & sur ce qui pouvoit nous intéresser. Ils demeurerent toujours obstinés & muets : nous les conduisimes à bord, & nous trouvâmes qu'ils connoissoient très bien les deux premiers, quoiqu'ils fussent habillés différemment. Les naturels de la Zemble que j'ai vu, sont les hommes les plus méprisables qu'il y ait dans la nature humaine : ils sont plus petits & plus trapus que tous les autres peuples septentrionaux, aussi laids qu'il est possible à l'imagination de le concevoir dans une espece humaine, avec des voix tremblantes, & l'haleine puante, parce qu'ils ne mangent que de la viande sans sel, du poisson, & de l'huile infecte. Leur marche ressemble à celle des canards :

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

ceux que nous primes ne buvoient que de l'eau ; ils haïssoient l'odeur du tabac, regardoient notre eau-de-vie comme insipide, & ne voulurent jamais goûter de notre pain, de notre biscuit, ni de notre bierre. Le bois de leurs arcs & de leurs dards est pésant & d'un rouge brun : celui de leurs fleches est plus blanc & plus léger. Leurs aiguilles, les pointes de leurs fleches, & leurs autres armes offensives & défensives, ainsi que divers instruments, sont faits proprement d'os de poisson.

Ils reviennent au Groenland.

On étoit alors à la fin du mois d'Août, & bientôt à celle de l'été : les nuits commençoient à devenir longues, & le froid augmentoit de jour en jour ; ce qui nous détermina à songer à notre retour. Nous dirigeâmes en conséquence notre cours au Sud - Ouest ; mais le vent nous étant devenu contraire, nous fumes obligés de le changer, & nous gagnâmes la côte de Groenland. Nous jetrâmes l'ancre au milieu des flottes Françoises & Hollandoises, occupées à la pêche de la baleine. Leurs vaisseaux s'éloignent rarement du rivage, parce que les baleines, qu'on

An. 1653.

prend de la même maniere que les chevaux marins, se trouvent ordinairement près de terre. Quand elles sont prises, on les coupe en pieces, on sépare la graisse du corps, & on la met dans de grandes chaudieres, où elle se fond en huile; ce qui se fait presque toujours dans des huttes, construites sur le bord de la mer pour cet usage. Pendant que nous demeurâmes sur la côte, je vis une baleine qui produisit trois cents cinquante liv. pesant de la substance nerveuse qui en porte le nom; ce qui joint à l'huile qu'on en tira, doit avoir donné un profit très considérable aux Entrepreneurs. Notre arrivée en cet endroit fut très heureuse pour nos prisonniers Zembliens, qui languissoient faute d'huile de baleine, parce qu'ils ne pouvoient rien manger sans cet assaisonnement, & que notre provision en étoit épuisée: nous en primes de nouvelle, à leur grande satisfaction.

Après être demeuré deux jours sur cette côte, nous levâmes l'ancre, ayant le vent Nord-Est; & le lendemain vers cinq heures du matin, nous vimes l'un au dessus de l'autre

VOYAGE au Nord

Chap. IX.

An. 1653.

trois soleils, dont l'éclat étoit si semblable, qu'on pouvoit difficilement distinguer le véritable. Ce Phœnomene fut suivi d'une violente tempête, qui nous obligea de ployer toutes nos voiles, excepté la mizene, & nous fumes chassés de côté & d'autre dans une mer furieuse pendant un jour & une nuit. Le marinier qui étoit monté au mât pour observer, découvrit un grand feu; ce qui lui causa une terrible frayeur: mais le Pilote reconnut que c'étoit le mont Hécla en Islande; & il se détermina à en gagner la côte pour y chercher un port, parce que nous n'étions pas en état de tenir plus long-temps la mer.

Ils arrivent en Islande.

Nous arrivâmes vers le rivage de l'Islande à la fin du jour, & nous vimes distinctement les flammes qui sortoient en abondance de la montagne, accompagnées d'un grand bruit, qui inspiroit la terreur & l'épouvante. La mer étoit si rude, & la côte si remplie de rochers que nous n'aurions osé approcher de plus d'une lieue de terre si nous avions eu un Pilote moins habile: mais comme il connoissoit parfaitement les fonds, il

entreprit de nous conduire au Cap Héri, où nous jettâmes l'ancre en sûreté. Un de nos vaisseaux brisa sa proue contre un rocher, & il fut très heureux de ne pas être fendu en deux; l'autre ne reçut aucun dommage. Nous allâmes en grand nombre au village de Héri, d'où nous nous rendimes à Kirkebar, ville assez considérable de l'Islande; & nous y trouvâmes huit ou neuf marchands Danois, qui furent très surpris & très contents de nous voir. Ils nous régalerent d'excellent pain, de viande & de vin; & ils nous dirent que la veille ils avoient eu un tremblement de terre si violent, qu'ils avoient cru que toute l'isle alloit être engloutie. Ces Messieurs procurerent des chevaux à huit de nous que la curiosité portoit à voir le pays; mais les autres préférerent de se divertir avec leurs compatriotes, qui nous fournirent aussi des guides & des provisions. Nous marchâmes deux jours en suivant différents détours, très rudes & qui n'étoient point fréquentés, ce qui nous conduisit environ à cinq mille du mont Hécla. Nous y trouvâmes le terrein couvert de cen-

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

dres & de pierres-ponces; & notre guide nous dit que si nous allions plus avant, nous tomberions dans des gouffres de feu, parce que le terrein y étoit mouvant, & que nous ne pourrions jamais nous en retirer.

Voyage de l'Auteur au mont Hécla.

Tous ceux qui étoient avec moi furent intimidés par le discours du guide, à l'exception d'un marchand Danois, qui nous avoit accompagnés par politesse; & nous résolumes lui & moi de monter sur la hauteur, ne voyant alors ni feu ni flamme, & l'air étant calme & serein. Nous laissâmes nos chevaux à la garde de ceux qui resterent, & nous nous mimes hardiment en marche, bien résolus de gagner le sommet de la montagne, quoique nous fussions jusqu'au dessus du gras de la jambe dans les cendres, dont tout le canton étoit couvert, ainsi que des pierres-ponces. Peu de temps après nous vimes un assez grand nombre de corbeaux & de vautours, qui avoient leurs nids près du sommet de la montagne; mais à peine avions-nous fait une demi-lieue que le terrein commença à trembler sous nos pas; ce qui fut accompagné d'un bruit sourd, com-

me s'il eût été prêt à fondre. En même temps la terre se fendit en plusieurs endroits, d'où nous vîmes sortir des flammes bleues, avec une forte odeur de souffre, qui nous ôta absolument le courage. Nous tournâmes le dos à l'instant, & nous descendîmes avec bien plus de diligence que nous n'étions montés, puisque nous fimes en un quart d'heure le même chemin dans notre retraite, que nous avions fait en une heure lorsque nous grimpions sur la montagne. Nous fumes enveloppés en revenant d'un nuage de fumée noire, qui s'éleva de cette montagne, & qui nous couvrit d'une espece de suie, si épaisse que la lumiere du soleil en fut obscurcie. En même temps les flammes, les cendres & les pierres-ponces tomberent de toutes parts autour de nous comme une grêle, & nos oreilles furent frappées des sons les plus horribles & les plus lamentables, qui se répétoient par le secours officieux d'une multitude d'échos dans toutes les parties de la montagne. Nous commençames alors à nous repentir fortement de notre curiosité déplacée, craignant à cha-

An 1653.

que inſtant d'être engloutis dans les ouvertures que nous voyions ſe faire de toutes parts autour de nous.

Nos compagnons rioient de bon cœur, en voyant notre précipitation, & notre figure enfumée; mais leur joie ſe paſſa bientôt quand nous tombâmes comme morts à leurs pieds, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Nous fumes aſſez long-temps avant de revenir à nous, quoiqu'on nous frottât les mains, les narines & les tempes avec du vinaigre: enfin nous fumes rappellés à la vie; & quand nous leur eumes fait la deſcription du danger que nous avions couru, ils regarderent notre retour comme un miracle. Au pied du mont Hécla nous trouvâmes une pierre-ponce auſſi groſſe qu'un muid; notre guide nous dit qu'il en avoit vu d'encore plus groſſes, & ſi peſantes que dix hommes ne les pouvoient mouvoir; que quelquefois le volcan jettoit de l'eau au lieu de flammes, & d'autrefois des pierres-ponces & des cendres.

Fontaines ſingulieres.

Du mont Hécla nous arrivâmes en trois heures de cheval à deux fontaines, éloignées l'une de l'autre

d'environ quinze toises. Il y en a une si froide que tout ce qui y entre devient aussi dur que du fer; ce que j'éprouvai en y trempant une partie d'une petite cane, qui, à mon grand étonnement, fut changée en une matiere aussi pesante que le fer même, peu de temps après y avoir été plongée; & il parut aussi qu'elle en avoit acquis toutes les propriétés.

Environ à trente pieds de distance dans l'autre fontaine, dont l'eau est d'une chaleur bouillante, nous vimes une espece d'animal de couleur rouge, environ de la grosseur d'un canard, qui sautoit sur la surface. Il plongea au fond aussi-tôt que nous le remarquâmes, & reparut quand il fut hors de notre vue. Cette substance fait toujours la même chose, à ce que nous dit notre guide; & jamais on n'en a pu prendre aucune: si l'on en croit son rapport, elle se tient à la surface de l'eau quand personne n'en est proche, & plonge au fond, qui a soixante brasses de profondeur, d'abord que quelqu'un s'en approche.

De ces fontaines, nous gagnâmes la côte de la mer; & environ une

demi-lieue avant d'y arriver, nous entendimes les lamentations les plus plaintives tout le long de la côte. Ces cris ressembloient aux accens de créatures humaines, tourmentées des plus vives douleurs; & ils étoient si lugubres, que le sang se glaçoit dans les veines à les entendre, & que le cœur le plus ferme en étoit effrayé. Ces plaintes imaginaires étoient causées par l'agitation des glaces & des eaux, qui, poussées violemment contre les rochers par le vent, produisent ce bruit affreux, qui est considérablement augmenté par les échos d'un grand nombre de cavernes. La curiosité nous porta à voir ces énormes glaçons, qui ne bordent que ce côté de l'isle, où ils viennent au mois de Juin, & y demeurent jusqu'en Septembre. Les habitants de l'Islande croyent, & notre guide fit ses efforts pour nous le persuader, que cette mer est le séjour des damnés, que les diables plongent dans les eaux glacées pour leur faire éprouver le froid le plus cuisant, après les avoir tenus long-temps dans les cavernes enflammées du mont Hécla. C'est, disent-ils, dans cette af-

ternative du froid au chaud, & du chaud au froid que consistent leurs tourments.

An. 1653.

Le 16 de Septembre nous retournâmes à Kirkebar, où nous nous reposâmes quelques heures. Nous remontâmes ensuite à bord, & nous trouvâmes dans nos vaisseaux le Gouverneur de l'isle avec un Evêque, qui étoient venus nous faire une visite.

Climat de l'Islande.

Le 19 nous profitâmes d'un vent de Nord, pour mettre à la voile & quitter l'Islande. Cette isle abonde en bestiaux, & a une grande quantité de riches pâturages, dans lesquels vient une herbe nommée Caitophe, dont les troupeaux mangeroient jusqu'à en étouffer, si on les y laissoit autant qu'ils le voudroient; mais on les borne à une certaine quantité. Les campagnes y paroissent vertes & agréables; mais le froid y est si vif par le vent de Nord-est, qui y souffle fréquemment, qu'aucune espèce de grain propre à faire du pain, ne peut y parvenir à maturité; il périt dans la terre, ou lorsqu'il en est sorti.

Description des habitans.

Les Islandois mâles & femelles

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

font excessivement laids, & d'un teint basanné. Ils s'habillent comme les Norvégiens, avec des vêtements de peau de veaux marins, dont le poil est tourné en dehors. Leur linge ressemble à la toile qui sert aux embalages. Ils vivent sous le même toît avec leurs troupeaux, dans des cavernes creusées sous les rochers, ou dans des huttes, dont la vue ne présente que la misere. Elles sont bâties de bois, ou d'os de poisson, & couvertes de gazon comme dans la Laponie. Toute la famille couche dans ses habits sur un lit commun de foin ou de paille, & se couvre avec des peaux: ils vivent de leur pêche, sont très brutaux, d'une malpropreté excessive, & prétendent être Négromanciens. On dit dans le pays, que le diable, qu'ils adorent sous le nom de Kobald, leur paroît souvent sous la figure humaine. Ils ont une espèce de Dieu domestique, taillé en bois, dont la forme est des plus hideuses. Ils lui rendent un hommage constant, mais secret, parce qu'ils sont retenus par les Prêtres Lutheriens, qui font leurs efforts pour les instruire dans les prin-

cipes du Christianisme, qu'ils professent en apparence, quoique dans la réalité il y en ait très peu qui soient réellement convertis.

Le vent étant devenu très fort, nous fumes en peu de jours à la vue de Talso, promontoire sur la côte de Norvège, avec une petite ville & un fort château, environ à quatre lieues de la mer. Nous suivimes le rivage pendant environ douze heures, croyant être assurés de pouvoir gagner la terre, mais le vent ayant changé au lever de la Lune, il nous rejetta malgré tous nos efforts, au moins quarante lieues en arriere. Ce coup de vent fut suivi d'un calme, ce qui est plus désagréable qu'une tempête pour un marin prêt d'arriver au port après un long voyage. Pendant qu'il duroit, nous fumes allarmés par une trombe que nous vîmes au Sud-ouest; nous travaillâmes à l'éviter en pliant toutes nos voiles, & en abaissant toutes nos vergues: mais nous fumes délivrés de nos craintes, en la voyant se rompre naturellement environ à deux lieues de nous.

Des Trombes.

La trombe est un nuage noir, qui

VOYAGE au Nord. Chap. IX. An. 1653.

ressemble à une colonne, située entre la moyenne region de l'air, & la surface de la mer: quand elle tombe, elle répand une quantité d'eau si prodigieuse, qu'elle peut couler à fond en un instant un vaisseau qui s'y trouveroit exposé. Le vent nous étant devenu favorable, nous vîmes dix jours après la ville de Copenhague: nous saluâmes le Château, nous jettâmes l'ancre, nous descendîmes dans la chaloupe, & nous débarquâmes, très satisfaits de nous retrouver dans notre pays natal.

Leur retour en Dannemarck.

Deux jours après, nos vaisseaux eurent ordre de se rendre à Christian-haven, où ils furent déchargés. Les armateurs furent très satisfaits d'en voir la cargaison, qui leur rapporta un profit considérable. L'un d'entr'eux présenta à Sa Majesté Danoise les deux cornes, qui furent regardées comme des curiosités qui n'avoient point de prix, parce qu'on jugea que c'étoient de véritables cornes de Licorne. On donna des ordres pour qu'elles fussent déposées dans le trésor, & le marchand qui les avoit apportées à la Cour, reçut une chaîne d'or, à laquelle étoit at-

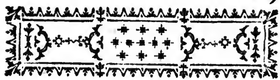
taché le portrait du Roi : on lui accorda la liberté du commerce pendant un nombre d'années ſans payer aucuns droits; & Sa Majeſté promit auſſi à la Compagnie en général de la faire jouir de pluſieurs priviléges très avantageux.

Nous conduiſimes avec nous les Zembliens à la Cour, & le Roi prit quelque plaiſir à voir la ſingularité & la laideur de leurs habillements, & de leurs figures, qui attira auſſi l'attention de tout le monde. L'Intendant de la maiſon du Roi eut ordre de leur procurer des logements convenables, & de les faire inſtruire dans la langue Danoiſe. On eſpéroit qu'ils pourroient enſuite donner ſur la Zemble quelques notions plus exactes, que tout ce qu'on en avoit publié juſqu'alors: mais je n'ai point eu connoiſſance qu'on en ait retiré aucune ſatisfaction.

Sentiments de l'Auteur ſur les cornes qu'on appelle de licorne.

En terminant ce Journal, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'obſerver qu'il n'y a point, ſelon mon ſentiment, d'autre corne de Licorne, que celle qu'on trouve à la tête du cheval marin, & que les vertus n'en ſont pas à beaucoup près telles qu'on les a toujours repréſentées. Il

me paroît aussi que les Auteurs qui ont prétendu traiter de la nature & des propriétés de la Licorne, ont dépeint des animaux créés dans leur imagination, plutôt qu'ils n'ont donné une description tirée de la nature: quelques-uns mêmes, tels que Marc Paul, Vénitien, ont confondu la Licorne avec le Rhinoceros. Pline nous dit que la Licorne est semblable à un Bœuf, marquetée de petites taches blanches; & Munster la représente comme étant de la même couleur que la Belette, & ajoute qu'elle est semblable à un Poulain d'environ trois ans. Philostorge lui donne la tête d'un Dragon, la barbe d'une Chévre, le col & les pieds d'un Lion, la peau d'un Serpent, & le corps d'un Cerf. Heliodore prétend qu'elle est si agile, qu'elle échape aisément à la poursuite des chasseurs les plus actifs. Enfin Louis Paradis, qui en donne une étrange description, nous apprend qu'on en a pris quelquefois, & qu'on les a nourries de pois, de féves & de lentilles: mais il paroît, après un mur examen, que tous ces récits sont plutôt faits pour exciter l'admiration, que pour faire connoître la vérité.



MÉMOIRES
AUTHENTIQUES

DONNÉS par le même Auteur sur les affaires de Russie.

CHAPITRE X.

Caractere général de ces anecdotes sur la Russie : Etendue prodigieuse des Etats du Czar : Des mines & des autres productions qu'on y trouve : Quantité étonnante de cire & de miel que ce pays fournit : Maniére d'y voyager : Ignorance & méfiance excessive des Russes : Leur aversion pour les sciences : Leur religion & ses différentes cérémonies : Leur cruauté envers les femmes : Ruse contre le Czar Alexis Michaëlowitz, pratiquée par un de ses principaux Courtisans : Education singuliére du Prince Royal de Russie.

RELATION de Russie. Chap. X.

Utilité de cette Relation.

S'IL se trouve quelques légeres inatentions dans le Journal que nous venons de donner, & dans la rélation suivante, on en est bien dédommagé par les objets curieux & intéressants qu'ils renferment. L'air de sincérité qui y régne, & la force de jugement avec lequel ils sont écrits, les rend également estimables. Quoique la relation de la Russie soit écrite avant le régne de Pierre le Grand, qui a commencé à en civiliser les habitants, ils sont naturellement si brutaux, si opiniâtres & si stupides, que les soins de ce Monarque n'ont pu encore réformer, au moins entiérement, les Provinces intérieures, ensorte qu'on peut toujours regarder ce que nous en allons rapporter, comme une peinture exacte de leurs mœurs.

Situation de la Russie.

Les Etats du Czar sont plus étendus que ceux d'aucun autre Potentat de l'Europe, sans même y comprendre ce qu'il posséde en Asie, qui est encore très vaste. Ils sont situés entre le quarante-septiéme, & le soixante & douziéme dégré de latitude Septentrionale, & entre le cin-

quantiéme & le quatre-vingt-treiziéme dégré de longitude Orientale. Dans cette grande étendue de terrein, il doit y avoir néceſſairement une grande différence de climats. Les Provinces méridionales, & le cœur du pays, ſont d'une chaleur modérée, & quoique cette partie intérieure ſoit couverte de neiges pendant ſix mois de l'année, & que la gelée y ſoit continuelle, durant tout ce temps, cependant lorſque l'air s'adoucit, & quand les neiges fondent, le terrein, qui eſt très fertile, produit toutes ſortes de végétaux avec une vîteſſe étonnante dans ce court intervalle de temps. C'eſt cette fertilité qui fournit abondamment des proviſions aux parties Septentrionales de l'Empire, qui par elles-mêmes ſont ſtériles, & n'ont que peu d'habitants. Elles ſont couvertes de forêts, de fondriéres, de ſables & de marais, enſévelis ſous la neige, pendant neuf mois de l'année. Au commencement de l'hiver, le vent de Nord-eſt, qui devient encore plus piquant, en traverſant de vaſtes étendues de terrein couverts de neige & de glace, rend l'air d'un froid

Relation de Russie. Chap. X.

excessif; & le vent de Sud n'est pas moins piquant, lorsque les neiges sont aussi tombées dans cette partie.

Production du pays.

La Russie est un pays uni, excepté dans la partie Septentrionale, où s'élevent les montagnes de Stolp: elle produit du bled, du lin, de la poix, du goudron, de la térébentine, des sapins & des chênes. On y trouve de bonnes mines d'argent, de plomb & de fer, ce qui met la Russie en état de vendre aux étrangers une grande quantité d'armes à feu. Le commerce des fourures y est si considérable, qu'elle fournit tous les ans la charge de mille vaisseaux étrangers pour ce seul article. Elle fait aussi un trafic très étendu par terre avec la Chine & les Indes Orientales, par le moyen des chameaux; ce qui donne un profit immense à la Couronne. La cire & le miel sont très communs dans cet Empire, & ces seules denrées font la fortune de plusieurs particuliers. Ils coupent des arbres dans les bois, les partagent en tronçons qu'ils percent d'outre en outre, ferment les deux ouvertures opposées avec de la cire, & ne laissent qu'un petit pas-

sage

ſage pour que les abeilles puiſſent y entrer. Par les anciennes Loix du pays, tout homme qui prépare ainſi un arbre, en acquiert la propriété, & perſonne ne peut la lui diſputer.

Animaux du pays.

Dans les Provinces Méridionales & Orientales, on trouve des moutons, des chameaux, & une eſpèce de chevaux petits, mais très forts; les Provinces Septentrionales fourniſſent des oiſeaux ſauvages, des poiſſons, des rennes, & une multitude de différents animaux, dont les fourures ſont très eſtimées. La principale liqueur qu'on boit dans le pays, eſt une eau-de-vie tirée du ſeigle par la diſtillation, qu'ils préférent à toutes celles qu'on leur apporte, & un hydromel très fort qu'ils tirent du miel. Au milieu de la Ruſſie on voyage dans des traineaux, tirés par des chevaux qu'on change quand ils ont fait quatorze ou quinze milles; mais plus au Nord on ſe ſert de rennes. Quand on fait attention à la vîteſſe étonnante & preſque incroyable de ces animaux, on eſt ſurpris de ce que la Cour de Ruſſie ne prend pas une connoiſſance plus particuliére qu'elle n'a fait

RELATION de Russie. Chap. X.

jusqu'à présent, des différentes Provinces soumises à son Empire. Elle le pourroit aisément par le secours de ces animaux, qui courent sur les terreins glacés avec beaucoup plus de vîtesse qu'un cheval qui iroit au grand galop dans le chemin le plus beau & le plus uni.

Méfiance des Russes.

Les Russes sont si méfiants, & ont si peu de connoissance dans les affaires temporelles & spirituelles, qu'ils soupçonnent tous ceux qui font quelques recherches sur leurs principes, ou sur leur gouvernement, quoiqu'ils ne puissent eux-mêmes en rendre aucun compte. Cette jalouse disposition occasionne des difficultés insurmontables à tous ceux qui voyagent dans la Moscovie, soit pour augmenter leurs connoissances, soit pour satisfaire leur curiosité.

Leur ignorance.

Le Czar qui régnoit en 1560, y établit un Collége pour l'étude de la grammaire, & vers le même-temps l'Imprimerie commença à y être introduite: mais ces établissements ne purent subsister par la malice de leurs Prêtres. Quoiqu'ils fussent d'une ignorance grossiére, & sans lettres, & que la seule pureté

de mœurs les rendit plus eſtimables que les laïques ; ils eurent cependant aſſés de prévoyance pour juger que ce Collége pourroit étendre les connoiſſances, ce qui diminueroit leur pouvoir : auſſi ne négligerent-ils rien pour y mettre obſtacle. On prétend qu'un Prêtre de Chioff ayant autrefois, par ſes priéres, obtenu la guériſon d'un Grand Duc de Moſcovie, qui étoit dangereuſement malade, cet événement porta ſes Sujets à embraſſer la religion Chrétienne. Leur liturgie eſt tirée de celle des Grecs, & ils font leurs priéres en langage Eſclavon, quoique le plus grand nombre n'ait aucune intelligence de cette langue.

RELATION de Ruſſie. Chap. X.

Leur Culte & leurs priéres.

Leurs Egliſes ſont bâties comme celles des Grecs, & ſont ornées de peintures. Ils avoient anciennement des images magnifiquement ornées, devant leſquelles ils faiſoient leurs priéres, ce qui a été défendu par des réglements Eccléſiaſtiques ſurvenus depuis, ainſi que de fléchir les genoux devant ces figures. En priant ils ſe proſternent ſur la terre, & les veilles de quelques fêtes particuliéres, ils paſſent les nuits entiéres dans

les Eglises. Ils se jettent souvent à terre, frappent le pavé de leurs têtes, & font ensuite le signe de la Croix. Dans les intervalles du service Divin, ils s'entretiennent de leurs affaires; & l'Empereur qui y assiste toujours en public, accompagné de toute sa Cour, en expédie plusieurs durant ce temps. En général il est très mécontent quand il voit que ses Sujets ne sont pas exacts à fréquenter les Eglises.

Les Russes prennent par erreur l'Erable pour le Sycomore, & ils en ornent leurs Temples le jour de la Pentecôte, parce qu'ils croyent que de même que la manne tomba sur les feuilles de chêne dans le Désert, le Saint Esprit descend sur ces branches, quand ils sont prosternés en terre. L'usage des instruments de musique est absolument défendu dans les Eglises, par une Ordonnance rendue depuis quelque temps. Trois heures après le lever du Soleil, ils disent une priére nommée Obedni; après le coucher de cet astre, ils disent celle qu'ils appellent Vackerni; & ils en ont une troisiéme nommée Zaoutrings, qui doit être dite à une heure après minuit.

Voici quelle est l'Obedni : » Ayez
» pitié de moi, Seigneur, suivant
» votre amour plein de tendresse.
» Effacez tous mes péchés par la
» grandeur de votre miséricorde,
» & par la multitude de vos bon-
» tés. »

RELATION de Russie. Chap. X.

Dans le Vackerni, ils disent :
» Seigneur, écoutez ma priére lors-
» que je m'adresse à vous, & ordon-
» nez que mes cris s'élevent jusqu'à
» vous. »

Le Zaoutrings est en ces mots :
» Nous mettons notre confiance
» dans le Christ notre Sauveur, &
» toute notre espérance est en lui. »

De leurs prêtres ou Papas.

Ils répétent le *Miserere*, qu'ils appellent *Hospedy pomelée*, jusqu'à cent fois, & on regarde comme le meilleur Prêtre, celui qui en dit davantage. Cinq ou six de ces Prêtres font ensemble des lectures de la maniére la plus confuse : l'un recite une priére, un autre bredouille un chapitre, un troisiéme lit un pseaume, & les autres ce qu'il leur plaît. On donne à chaque Prêtre le nom de Pape, qui signifie Père, ainsi l'on dit le Pape Paul, ou le Pape Nicolas ; mais les Evêques sont distingués par le

nom de Métropolitain, & le Patriarche ou chef de leur Eglise, est appellé le Proto-pape. Les Curés ou Prêtres des Paroisses, ne sont distingués des Laïques, que par leurs têtes rasées, & couvertes d'une calote de laine rouge, & par deux petites piéces d'étoffe attachées des deux côtés de l'estomach ; du reste ils s'habillent de bleu, de rouge, de jaune, ou de telle autre couleur qui leur plaît le mieux. Ils se font raser avec soin la couronne qu'ils ont sur la tête, mais ils ne coupent point le reste de leurs cheveux, & ils laissent aussi croître leur barbe. Ils peuvent être mariés, mais à une seule femme, suivant la régle de Saint Paul, & ne peuvent en prendre une seconde après la mort de la premiére ; aussi ils ont pour elle beaucoup de tendresse, parce que leur privilége de Prêtre finit à la mort de cette femme unique.

Leur baptême.

Leurs cérémonies du baptême sont à peu près semblables à celles de l'Eglise de Rome, mais avec cette différence qu'ils plongent le corps de l'enfant dans l'eau. Ils avoient

anciennement l'usage d'acheter des Infidéles, pour les obliger à embrasser le Christianisme, mais cette coutume a été abolie depuis quelques années. Quiconque veut professer publiquement leur religion, soit Catholique, soit Protestant, doit renoncer à son premier baptême, de même qu'à son pere & à sa mere, & cracher trois fois par-dessus son épaule. Quelques anciens habitants du pays ont remarqué que d'un grand nombre d'Anglois, d'Ecossois & de Hollandois, qui ont abjuré leur propre religion pour prendre celle des Russes, il y en a eu très peu qui soient morts naturellement.

Leurs mariages.

Les mariages des Moscovites se font sans beaucoup de cérémonies: sans aucun respect pour la pudeur, la femme est examinée par cinq ou six de ses amis, & s'ils lui trouvent quelques défauts corporels, on les répare autant qu'il est possible. Il arrive souvent que l'homme n'a jamais vu avant le mariage celle auquel il doit être joint pour toute sa vie. Les solemnités nuptiales sont très courtes: lorsque le prêtre a formé le nœud conjugal, le Sacristain jette du houblon sur

Relation de Russie. Chap. X.

les mariés en souhaitant que la femme soit aussi fertile que cette plante. Un autre Officier de l'Eglise habillé d'une peau de chévre avec le poil en dehors les accompagne jusqu'à la maison, la mariée étant conduite par une vieille femme & si bien cachée qu'il n'est pas possible de rien voir de sa personne ; cet Officier ne cesse de faire en chemin des prieres pour qu'elle ait autant d'enfants qu'il y a de poils à son habit : le Curé porte la croix devant elle depuis l'Eglise jusques chez le mari qui est escorté par une troupe de jeunes garçons.

Le nouveau couple se met à table, on lui sert du pain & du sel pendant qu'un chœur de jeunes gens des deux sexes chante un épithalame si impudent qu'il ne peut être entendu sans rougir par ceux qui ont quelques sentiments d'honnêteté. Après cette cérémonie les mariés sont conduits dans la chambre à coucher par une vieille, qui recommande à la femme d'obéir à son mari, & au mari d'aimer sa femme. Alors le marié s'assied, & dit à la femme de choisir une de ses botines pour la lui tirer, après avoir

commencé par cacher dans l'une un fouet, & dans l'autre une bourse pleine d'argent ou quelque joyau. Si elle choisit bien, on en tire un heureux présage, mais si elle a le malheur de prendre la botine où est le fouet, c'est un prognostic sinistre, & le mari lui en donne aussi-tôt un coup, pour lui faire connoître ce qu'elle doit attendre à l'avenir. Après cette cérémonie on les laisse seuls pendant deux heures, la vieille revient ensuite, & si elle a lieu de croire que le mari l'ait reconnue pour vierge, elle lui attache ses cheveux, qui avant étoient épars sur ses épaules, & la jeune femme va demander sa dot à sa mere.

Leur dureté envers leurs femmes.

Les Russes sont très inhumains envers leurs femmes, quoiqu'il y ait eu quelque réforme à cet égard depuis un certain nombre d'années. Il a été connu de tout le public qu'un Négociant de Moscow a brûlé sa femme dans une chemise trempée d'esprit de vin, après l'avoir cruellement battue, & il n'y a jamais eu aucunes poursuites contre lui pour ce meurtre, parce que suivant les loix de Russie, la mort d'une femme quand elle est

la suite d'une correction de son mari, n'est pas imputée à crime. Ils les attachent quelquefois par les cheveux à un poteau, & les fouettent jusqu'à ce qu'elles en meurent, mais il est rare qu'ils exercent ces châtiments sévères, excepté pour adultere ou pour ivrognerie, ce qui même n'arrive pas fréquemment, parce qu'on oblige souvent les hommes à signer des articles de mariage, par lesquels ils s'engagent à traiter leurs femmes suivant leur qualité, à leur donner de bons mets & une boisson convenable, & à ne jamais les fouetter, les égratigner, ni les frapper à coups de pied.

Si une femme tue son mari, on l'enterre jusqu'au col, & on la laisse mourir dans cet état. On fait peu de mariages qui ne soient accompagnés de charmes & de conjurations, & ils prétendent que par certains enchantements on peut empêcher l'union conjugale ; mais avec une petite somme d'argent, le mari est secouru par le magicien blanc qui a le pouvoir de détruire ces obstacles. Suivant leur droit canon, il est défendu aux maris d'approcher de leurs

femmes le lundi, le mercredi &c. le vendredi, & celui qui transgresse cette loi est obligé de se baigner avant d'entrer dans l'Eglise. Un homme qui se marie une seconde fois est obligé de rester vers la porte, & celui qui prend une troisieme femme est excommunié. Quand une femme est stérile, son mari est en droit de la battre jusqu'à ce qu'elle se retire dans un couvent si elle ne veut pas y consentir volontairement. Lorsque le Czar veut se marier, il le fait publier dans son Empire, on lui amène les plus belles filles qu'on peut trouver, & il choisit entre elles celle qui lui plaît le plus, pour en faire sa femme.

Supercherie d'un Ministre Russe.

On rapporte qu'Aléxis Michaelowitz, pere de Pierre premier, manqua d'épouser une fille très aimable, à laquelle il étoit fortement attaché, par l'artifice de son premier Ministre Boaris Juanowitz, qui lui fit prendre pour femme Marie, fille d'Elie Danelowitz, homme riche, mais de basse naissance. Marie n'avoit pas une grande beauté, mais elle étoit spirituelle, adroite, avec toutes les apparences de la dévotion & de la modestie. Le Ministre savoit qu'en s'opposant ou

vertement à l'inclination du Czar, non-seulement il ne réussiroit pas, mais qu'il couroit même le risque de s'attirer son aversion : il gagna la femme qui devoit présenter la couronne à celle que son maître avoit choisie, & elle lui attacha les cheveux de si près, que la jeune personne s'évanouit. Alors le Ministre soutint qu'elle tomboit du haut mal. Son pere qui l'avoit conduite à la cour fut accusé de trahison, on le fouetta ignominieusement, & il fut relégué dans la Sibérie.

Après cet accident, Boaris engagea le Souverain à épouser Marie, & il y consentit dans la crainte d'être ensorcelé, parce qu'on réussit à lui faire entendre qu'il y seroit exposé s'il la refusoit. L'artificieux Ministre épousa la sœur de Marie, dans l'espérance de s'agrandir par cette alliance, & d'assurer son crédit à la cour sur un fondement qui ne pourroit être ébranlé ; mais s'il en retira quelques avantages, il perdit le plus grand de tous les biens en perdant la tranquillité. Il étoit vieux & par conséquent jaloux, sa femme étoit jeune & belle, la désunion suivit

de près leur mariage, & il fit bannir dans la Sibérie M. Guillaume Barnsley, Gentilhomme du Comté de Worcester, parce qu'il pensa que sa femme étoit trop familière avec lui. Ce Gentilhomme après vingt ans d'exil, retourna à Moscow, embrassa la religion des Russes, épousa une femme très riche, avec laquelle il vécut dans l'état le plus brillant.

Elle est découverte par le Czar.

Le Czar ayant découvert que la maladie de celle qu'il avoit voulu épouser n'étoit qu'accidentelle, en eut un très grand chagrin : il rappella son pere, & leur donna à l'un & à l'autre une pension très considérable. Elle conserva précieusement l'anneau & le mouchoir que le Czar lui avoit donnés, pour se ressouvenir du haut rang où elle avoit été si près de monter. Elle refusa toujours de se marier, quoiqu'il se présentât des partis très avantageux. Les parents de la Czarine Marie, & même son pere & son oncle n'oserent jamais prendre le titre d'alliés de la famille Royale, quoique le dernier fût élevé à des places très considérables.

Superstition qui empêche

Le Czarowitz ou Prince Royal ne paroît point en public, mais il est

RELATION de Russie. Chap. X.

gardé à vue par un petit nombre de sujets chargés de son éducation, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans. Alors on le fait paroître dans la place publique, pour que les Moscovites ne puissent douter de son identité, parce que plusieurs imposteurs ont souvent voulu en imposer.

les Russes de laisser voir leurs enfants

Les gens même du commun ne permettent pas à leurs enfants de se faire voir, parce qu'ils croyent que les yeux des étrangers peuvent leur attirer quelque malheur. Ils les sévrent ordinairement à deux mois, & ils deviennent forts & robustes : ensuite ils leur font succer du lait chaud de vache, soit dans une corne, soit dans quelque instrument d'argent, & commencent à les faire jeûner très réguliérement dès l'âge de deux ans.

CHAPITRE XI.

Les jeunes gens de Russie tenus très sévérement : Jeûnes rigoureux dans ce pays : Ils regardent comme impures diverses sortes de viandes : Des différentes especes de champignons communs en Russie : Avantages que la nation retire des jeûnes : Leurs pénitences : Erection de la dignité patriarchale en Moscovie : On célébre avec pompe le Dimanche des Rameaux : Histoire plaisante d'un domestique ignorant : On fait présent d'œufs à Pâques : Les femmes y boivent beaucoup : Débauche excessive du peuple en général : Description de leur musique.

Sévérité des Russes pour marier les jeunes gens.

LES jeunes gens qui dépendent de leurs parents ou de leurs supérieurs, n'oseroient pour telle raison que ce pût être, refuser la femme ou le mari qu'on leur a choisi. Ce fut en vain qu'une veuve Hollandoise fort riche dit qu'elle avoit fait vœu de ne jamais se remarier ; Boaris avoit

RELATION de Russie. Chap. XI.

jetté les yeux sur elle pour un de ses amis ; & lorsqu'elle se plaignit à la femme de ce Ministre de la sévérité dont on usoit avec elle, elle en reçut pour toute réponse : » Eh quoi ! » voulez-vous deshonorer mon Sei- » seigneur & mon mari, en lui fai- » sant manquer à la parole qu'il a » donnée à son ami, & en rejettant » son choix. »

Leurs Carêmes.

Les Russes ont quatre carêmes par an, pendant lesquels ils se nourrissent de choux, de concombres & de pain de seigle, ne buvant que du quassi, qui est une liqueur moins forte que de la petite bierre. Ils ne mangent pas même alors de poisson, & regardent comme une transgression de boire après quelqu'un qui auroit mangé de la viande, ou de se servir d'un couteau qui en auroit coupé, à moins que ce ne fût vingt-quatre heures après : enfin de rien prendre qui fût même nécessaire à leur santé, comme de la corne de cerf, du sucre, ou du sucre candi.

Il y a plusieurs sortes de viandes qu'ils regardent comme impures ; telles sont la chair de cheval, le veau, l'élan, le liévre & le lapin,

Ils mettent aussi au même rang le lait d'ânesse, celui de jument, & ne voudroient pas prendre de thériaque, parce qu'il y entre de la chair de Vipere. Ils ont la même horreur pour tout ce qui est mêlé de musc, de civette, ou de chair de Castor. Cependant ils ne sont pas Juifs, & ils ont de très bon lard, puisque dans un des magasins du Czar, qui fut brûlé il y a quelques années, il en fut consumé par les flammes plus de six mille fléches.

Champignons de Russie.

La Russie produit une grande quantité de différentes espéces de champignons, qui sont d'un grand secours pour les pauvres, & dont on fait des ragouts pour les tables des riches. On en vend la charge de plus de mille chariots tous les ans à Moscow, & il s'en trouve très peu de ceux que les Botanistes rangent dans la classe des poisons. Il y a une espéce précoce nommée Smitzkies, ou champignons de miel, que Gerrard compte pour venimeux, & qu'il appelle Fungi-farinosi, cependant ils sont très chers, & on les sert comme un mets délicat sur les tables de la noblesse Russe, où l'on en fait des pâtés,

Relation de Russie. Chap. XI.

des potages, & différents ragouts. Les plus précoces de tous sont les Gribbeys, dont la couleur est brune, ou plutôt d'un jaune foncé, avec une queue formée en pilastre & enflée au milieu. Les Volnitzies sont bruns & noirs avec un peu de rouge mêlé, & le sommet élevé en pointe. Les Growdys sont percés comme une ruche à miel, le jus en est amer, & si corrosif qu'il fait élever des pustules douloureuses dans la bouche, quand on le mange avant qu'il ait bouilli. On en trouve une autre espece qu'on nomme Mastamies, qui signifie gras ou huileux, à cause de de leur qualité, & ils se subdivisent en différentes classes.

Avantages qu'ils retirent des jeûnes.

Si les Moscovites n'avoient pas autant de jeûnes, ils manqueroient souvent de vivres, parce qu'ils renferment leurs bestiaux dans les étables durant cinq ou six mois d'hiver. S'ils faisoient autrement, les paysans ne voudroient pas se donner les soins nécessaires pour augmenter le troupeau, crainte que leur chef ne s'emparât de tout, genre d'oppression qui n'est pas rare en ce pays. Ils s'abstiennent souvent de toute autre sorte de nour-

riture que du pain, du sel, & des concombres, avec de l'eau pure pour boisson. Ils tendent quelquefois leurs corps comme un arc, & frappent leur tête contre une image, genre de pénitence très ordinaire en ce pays.

Indépendance de leur Patriarche.

Le Patriarche de Russie, chef de leur Eglise, fut dépendant du Patriarche de Constantinople jusqu'en 1588. Alors Hieronimo, qui avoit rempli la Chaire pendant quelques années, ayant été déposé par l'Eglise Grecque, comme indigne de l'occuper, vint de Constantinople à Moscow, & pour une somme d'argent convenue avec le Czar Théodore Iuanowits, il offrit de résigner sa dignité au Métropolitain Jacob. Il lui remit en conséquence le bâton & la thiarre, le 15 de Janvier dans l'Eglise de Notre-Dame après un discours très éloquent. Outre cette cérémonie publique, il lui donna un acte signé de sa main, pour confirmer ce qu'il avoit fait, & il quitta ensuite Moscow comblé de riches présents. Ce Patriarche, suivant les Historiens qui en parlent, étoit un des hommes les plus infames, le plus subtil, & le

plus impudent menteur qu'eût jamais produit la Grece sa patrie. Il avoit été chassé réguliérement du Trône Patriarchal, en suivant toutes les formes de la Justice, & par conséquent il n'avoit aucun droit de conférer la dignité qu'il prétendit donner; mais cette concession épargnoit à la Russie une somme considérable, qui passoit tous les ans à Constantinople, comme un tribut Ecclésiastique; aussi le Czar confirma l'érection du Métropolitain Jacob, & le Clergé Russe ne reconnut plus d'autre Patriarche.

Solemnité du Dimanche des Rameaux.

Aucune fête n'est observée en Russie, avec autant de pompe & de solemnité, que le Dimanche des Rameaux. On fait une magnifique Procession, & l'on envoye cent hommes pour nétoyer les rues, par lesquelles elle doit passer. Le Czar y assiste à pied, en manteau d'étoffe d'or, dont la queue est portée par les plus grands de la nation, & toute sa Cour l'accompagne. Il est précédé immédiatement des Officiers de sa maison, dont le premier porte le mouchoir de Sa Majesté sur son bras, & ce mouchoir est posé sur un au-

tre richement brodé. Il se rend avec son cortege à une espèce de plate-forme de pierre, se tourne du côté de l'Est, se courbe le corps presque en deux, fait quelques priéres, & va ensuite à l'Eglise de Jérusalem, qui est peu éloignée de son Palais: il y demeure environ une heure, & quand il retourne au Palais, la bride du cheval du Patriarche pose sur le bras du Czar. Ce cheval, mené en main par un Page, ou par un Seigneur, porte une housse de toile blanche, & le Patriarche qui tient une Croix, & distribue des bénédictions, y est assis de côté à la maniére des femmes. La bride a trois aunes de long, & est portée par trois Gentilshommes qui suivent le Czar: le Patriarche porte dans cette cérémonie un bonnet ou chapeau plat, garni d'hermine, & magnifiquement orné de ganses & de boutons d'or & de diamants. On porte devant lui plusieurs piéces d'étoffes d'or déployées, de trois ou quatre aunes de long, & de différentes couleurs. Environ cinq cents Prêtres assistent à cette cérémonie, avec des bonnets quarrés comme ceux du Clergé Ca-

tholique. Ceux qui ſont les plus près du Patriarche, portent des images de la Sainte Vierge, ornées d'or, de joyaux & de fils de perle; d'autres portent des livres, ou des croix. Quelques-uns ſont chargés des Evangiles, dont les ornements montent à un prix immenſe, puiſqu'il y en a un, dont la ſeule couverture a couté ſix mille livres.

Les Magiſtrats & la Nobleſſe portent en main des branches de ſaule au lieu de palmes, pendant que la Proceſſion paſſe. On y porte auſſi un arc de triomphe avec un pommier; quelques jeunes enfants placés exprès dans la machine, s'efforcent de prendre les fruits, pendant que les Gardes du Czar, & tous les autres ſpectateurs ſe proſternent en terre. Après la cérémonie le Patriarche préſente au Souverain une bourſe de cent roubles, & le Prince lui donne ordinairement à dîner avec toute ſa ſuite.

D'une eſpèce de niche, qui eſt dans l'Egliſe de Jéruſalem, le Patriarche donne la bénédiction au peuple, & il la termine par ces mots: » Allés, & ne mangés rien de trois

» jours. » Le valet d'un marchand Anglois, né dans une Province très éloignée, entendant cette injonction, crut la devoir obſerver à la lettre, & s'y conforma exactement; mais il jura depuis qu'il n'y aſſiſteroit jamais, & dit que c'étoit plutôt une malediction qu'une bénédiction, puiſqu'elle l'avoit conduit preſque à la mort.

Leur Pâque.

Le temps de Pâques eſt chez les Ruſſes celui d'une grande réjouiſſance, non-ſeulement à cauſe de la ſolemnité de la fête, mais parce qu'il finit le jeûne long & ſévére qu'ils obſervent. En ſe ſaluant alors, ils ſe diſent : » Le Chriſt eſt reſſuſcité, « à quoi on répond : » Oui, il eſt vrai» ment reſſuſcité. » Il ſe font réciproquement préſent d'œufs peints de bleu, de rouge, de verd, ou d'autres couleurs, dont quelques-uns par la délicateſſe de la peinture, coutent juſqu'à deux richdales chacun. Durant cette fête, toute la maiſon du Czar baiſe la main du Patriarche, qui donne trois œufs aux gens du premier rang, deux à ceux qui ſont moins qualifiés, & un ſeul aux gens de rang inférieur.

RELATION de Russie. Chap. XI.

Ils sont adonnés à l'ivrognerie.

Aucune fête ne se termine en Russie sans ivresse, & elle est si commune même entre les femmes du plus haut rang, que lorsqu'une Dame envoye s'informer de la santé de celles qui ont mangé chez elles, la réponse ordinaire est de dire : » Faites mes » remerciments à votre maîtresse de » la bonne chère qu'elle m'a faite, » j'étois si bien, que je ne me sou- » viens pas comment je suis sortie » de sa maison. » Quiconque meurt sans Confession, ou sans Extrême-onction, ne peut être admis à la sépulture des Chrétiens, qui est ordinairement accompagnée de cérémonies assés ridicules. Aussi-tôt que l'ame est séparée du corps, on le met dans la bierre avec un morceau de pain auprès de la tête, crainte que le décédé ne soit affamé en arrivant au Ciel ; pour qu'il soit moins fatigué on lui met aux pieds une paire de souliers noirs, & pour les autres dépenses nécessaires, on place quelques piéces d'argent dans sa bouche. Il emporte avec soi dans une de ses mains une bande de papier, adressée à Saint Nicolas, & signée du Curé pour attester que le mort a été un homme

homme de bonnes mœurs. S'il laisse une femme, non-seulement elle est obligée de paroître inconsolable, mais il faut encore qu'elle paye d'autres femmes pour pleurer avec elle; & au milieu de leurs lamentations, elles font au défunt différentes questions, en lui disant : » Ah ! mon » cher ! pourquoi êtes-vous mort ? » Pourquoi nous avez-vous quitté ? » Est-ce que votre femme ne rem- » plissoit pas exactement tous ses » devoirs ? Est-ce qu'elle ne vous » donnoit pas de beaux enfants, & » n'avoit-elle pas grand soin de vo- » tre maison ? Aviez-vous à vous » plaindre de sa douceur, ou de sa » tendresse ? Elle faisoit tout ce qui » étoit en son pouvoir pour vous » bien servir ? Vous laissoit-elle ja- » mais manquer de bonne eau-de- » vie ? Et n'en aviez-vous pas au- » tant que vous en pouviez boire ? »

Accidens qui en sont les suites.

Il semble qu'ils regardent l'eau-de-vie comme la liqueur de l'immortalité, & ils en ont une espèce si forte, qu'on croit sentir du feu dans la bouche; mais ils ont soin d'avoir toujours du lait sous la main quand ils en boivent, & ils croient qu'ils

Relation de Russie. Chap. XI

s'exposeroient à un grand danger s'ils n'avoient recours à ce remede. Les Moscovites célébrent le Carnaval par des débauches excessives, & ils boivent avec tant de fureur dans la semaine qui précede le Carême, qu'on penseroit qu'ils veulent se remplir de liqueur pour le reste de leur vie. Quand ils sont ainsi dans l'ivresse, il leur arrive souvent, qu'en retournant chez eux ils tombent dans la neige, dont la fraîcheur les fait mourir. Si quelqu'un de leur connoissance les rencontre dans cet état, il est très rare qu'il les releve, parce que s'ils mouroient entre les mains de celui qui leur donne du secours, il seroit obligé de subir l'examen d'un homme nommé le Juge de Zemsiprecause, qui lui feroit payer cherement sa compassion.

Des Statues appellées Saints Nicolas.

Il se passe peu de Carnaval où il n'arrive deux ou trois cents de ces accidents; & il n'est pas rare de voir dans ce temps, dix ou douze corps morts de la populace, menés sur un même traineau, avec une partie du visage, ou des épaules rongées, quelquefois à n'y rester que les os. Ceux qui sont ainsi morts, on les laisse

deux ou trois jours dans un endroit public pour les reconnoître : d'autrefois on les porte au Bogzi-dome, ou Hôtel-Dieu, & on les met dans une cave voûtée, où il y a quelquefois trois ou quatre cents cadavres en même-temps, que les Prêtres enterrent l'un après l'autre dans le Cimétiere de Saint Jean. Ils y demeurent un mois entier sans que la fosse soit couverte d'autre chose que d'une nate, pour les garantir de la pluye, & les Prêtres y vont tous les jours lire un Pseaume. Les images ou statues que les Moscovites gardent dans leurs maisons, sont très grossiérement faites, & ils répondent à ceux qui leur demandent, ce que représente des figures si difformes, que leurs Dieux ne sont point orgueilleux. Lorsqu'une image est vieille, ou qu'elle déplaît à celui qui en est le possesseur, il la porte à l'ouvrier qui l'a faite, & pour une petite somme il en reçoit une neuve à la place. Dans cette espèce de trafic on ne prononce pas un mot, & le vendeur repousse l'acheteur sans parler, jusqu'à ce qu'il lui ait offert le prix qui lui convient.

Quand on juge que ces images sont absolument hors de service, on les jette dans l'eau avec une piéce d'argent, en disant : » Adieu frere, ou » Dieu soit avec vous, mon fre- » re. » S'il arrive qu'une Eglise soit brûlée, on dit seulement qu'elle est montée, & ils en disent de même de leurs images, qu'ils sauvent toujours les premiéres dans les incendies. Ces images ou statues, qu'ils appellent leurs Saints Nicolas, sont magnifiquement ornées, & ils les donnent souvent ainsi parées à l'Eglise, où ils vont faire leurs dévotions. Les Prêtres firent couper la main à une pauvre femme, qui dans un état d'opulence avoit donné une image richement habillée, & qui se trouvant ensuite dans la misere, avoit représenté son état à son Saint Nicolas, lui avoit demandé la permission de lui ôter un ou deux des rubis dont elle l'avoit orné, & les avoit réellement détachés, prenant son silence pour un consentement. Les Saints Nicolas que l'on garde dans les maisons, sont également enrichis de joyaux : mais il arrive souvent que dans le besoin, celui

qui les possede les dépouille entiérement nuds.

Des Moines & des Religieuses.

En Russie les Moines & les Religieuses ne sont point assujettis à des régles fort sévéres ; les premiers font commerce de chevaux, de houblon, de bled, ou de toute autre marchandise ; & les Religieuses vont où il leur plaît, prenant souvent des libertés peu convenables à leur sexe, & encore moins à leur profession. Quand quelqu'un est convaincu d'hérésie, on le jette de la terrasse d'une maison dans un feu préparé à côté, où son corps est réduit en cendres.

Leur musique.

Un des derniers Patriarches a défendu de faire des instruments de musique, parce qu'il les regardoit comme propres à énerver le peuple, & comme dangereux pour l'Etat. Cependant les Russes sont passionnés pour la cornemuse, & ils ont aussi une espèce de violon, avec un ventre comme un luth ; mais ils ne peuvent jouer dessus que quatre ou cinq notes, aussi leur game est très peu variée, & se borne presque à ga, ga, ge, qui revient à notre sol fa la, ce qu'ils ont pris ou des Grecs, ou des Esclavons. Leurs ca-

dences sont extravagantes, & l'on ne peut imaginer rien de plus ridicule, que leur pitoyable imitation du récitatif Italien. Cependant il est étonnant que leur musique soit si mauvaise, puisqu'ils ont des Ecoles publiques, où l'on instruit leurs enfants avec beaucoup d'attention. Les pauvres en Moscovie demandent l'aumône, & exposent leur misere du ton de ces récitatifs. Un Ambassadeur Moscovite étant à la Haye, on lui fit entendre, pour l'amuser, une musique des plus belles voix, & des meilleurs instruments qu'on pût rassembler: on lui demanda ensuite comment il l'avoit trouvée: » Très » bien en vérité, répondit-il, voilà » comme les mendiants exercent leur » profession dans mon pays. » La musique militaire de ces peuples consiste en tymbales, avec quelques cornets de cuivre, & des trompettes, dont ils ne savent pas ménager le son. Ils regardent la danse comme au-dessous de leur gravité, mais ils font venir des Esclaves Tartares & Polonois, pour les amuser dans des temps de récréation & de débauche, par des sauts qui se ressentent de la bassesse de leur état.

RELATION de Russie. Chap. XI.

Leur Gouvernement.

Le Gouvernement de Moscovie est absolument Monarchique : il y a peu de Loix écrites, une espèce de Droit coutumier fait la régle de leurs Cours de Justice, qu'ils nomment PRECAUSES, & la Sentence prononcée par le Juge, est en dernier ressort : mais elle est souvent bien payée, prévarication qui leur est très ordinaire. Les Greffiers sont à genoux, avec des tables devant eux, ils écrivent les lignes fort écartées les unes des autres, ce qui employe beaucoup de papier, & augmente les frais du client. Les Parties sont aussi maltraitées par ces harpies, qu'on nomme Podiacks, & par leur chef nommé Diack, que si leurs affaires étoient entre les mains d'un de nos Procureurs. Les placets sont en forme de requêtes : l'Avocat les présente roullés au Juge, ou au Boyar, qui est chef de la Justice, quand il lui plaît de tenir le Siége. Il répond par son Secrétaire, qui est très lent à délivrer les expéditions, à moins que l'Avocat ne lui prenne la main, parce que dans ce pays, comme en beaucoup d'autres, l'argent reveille l'attention, & fait expédier les affai-

res. L'alphabet Russe est composé de quarante-deux caracteres, dont la plus grande partie sont les mêmes que ceux des Grecs.

CHAPITRE XII.

Des Cours de Justice, & de la conduite que tiennent les Russes envers les criminels : Combien ils sont enclins aux vices, qui font horreur à la nature : Leur vénération pour Saint Nicolas : Comment les Grands expient leurs rapines : Du langage des Russes : Polonois qui s'y sont introduits : Barbarie des Loix Polonoises : Malpropreté des gens de cette nature : Ce sont eux qui ont les premiers introduit l'usage de poudrer les cheveux : Mœurs & usages des Circassiens : La Russie se révolte contre le Gouvernement Tartare : Histoire d'un Ambassadeur Anglois.

Cours de judicature.

IL y a en général trop de confusion dans ce qui concerne les Cours de Judicature de Russie, pour

que nous entreprenions de les faire connoître en détail. Il y en a une établie dans chaque Province; le chef représente la personne du Czar, & a sous lui un Chancellier, un Diack ou Secrétaire, des Sous-secrétaires, & d'autres suppots de Justice. Quand le Juge n'est pas corrompu, la Partie plaignante est presque sûre d'obtenir une Ordonnance en sa faveur.

Il est rare que les criminels soient condamnés à mort en Russie; le fouet est le châtiment le plus ordinaire: mais il y en a d'autres auxquels la mort seroit préférable. Un meurtrier se rachete par une somme d'argent; & si personne ne se présente pour le poursuivre, le Magistrat ne le fait jamais d'Office. Personne n'est regardé comme convaincu d'un crime capital, à moins qu'il ne l'ait avoué: mais les moyens dont on se sert pour tirer cet aveu, sont terribles. On commence par donner l'estrapade au coupable; s'il garde le silence, l'Exécuteur le frappe avec un fouet de neuf brins, dont six ou sept coups fortement appliqués pourroient tuer un homme: on

RELATION de Russie. Chap. XII.

lui perce les côtés avec des fers chauds : on lui fend les chairs, on y met du sel, & pendant qu'elles tiennent au corps, on les fait rôtir à petit feu. Quand il demeure encore muet, on prend le soin de bien guérir ses blessures, & s'il y survit on recommence les mêmes tourments, après vingt jours de repos. D'autres-fois on lui écorche la moitié du corps, & s'il souffre cette horrible opération avec constance, on termine cet affreux supplice en lui versant goûte à goûte du plomb fondu sur la tête, après l'avoir bien rasée.

Rigueur des supplices.

Un faux-monnoyeur est obligé d'avaller le métail fondu des pieces qu'il a contrefaites. Si quelqu'un tire une Chouette dans une basse-cour du Palais, on lui coupe la main droite & la jambe gauche, parce qu'on suppose que le plomb auroit pu porter dans la chambre du Czar. Ceux qui sont coupables de trahison, après de cruelles tortures, sont envoyés en exil en Sibérie, quand on leur a arraché les yeux, ou coupé les oreilles ; & souvent on les abandonne sur la route, où ils périssent.

Ce n'est que depuis peu qu'on a

introduit en Russie l'usage de pendre les malfaiteurs ; ce supplice étoit autrefois défendu, parce qu'on croyoit que le col étant serré, l'ame sortoit par la partie opposée ; ce qu'elle ne pouvoit faire, sans y contracter quelques souillures. Le criminel est à présent obligé de se passer lui même la corde au col, & de se jetter quand l'exécuteur le lui ordonne. Quoique cet office ne confere pas la noblesse, comme en quelques autres pays, (au moins si on en veut croire ceux qui l'exerçent ;) il est héréditaire en Russie, & les peres instruisent avec soin leurs enfants dans la pratique de cet art. Les crimes contre nature ne sont pas punis de mort comme chez les nations plus policées, mais pour détruire des abominations trop communes, les mariages sont tres encouragés. N'arrêtons pas nos yeux sur d'autres horreurs, dont l'Auteur que nous traduisons n'auroit pas dû même rapporter le nom. Les criminels depuis quelque temps sont amenés des diverses parties de l'Empire dans la capitale pour y être jugés ; ce qui jette en de grands frais, & est sujet à beaucoup d'inconvenients.

RELATION de Russie. Chap. XII.

Leur dévotion à Saint Nicolas.

Les habitants des environs d'Archangel & de Cola regardent Saint Nicolas comme un Dieu; & on seroit en risque de sa vie, si l'on paroissoit douter de ce qu'ils assurent, que ce Saint est venu d'Italie au port qui porte son nom près Archangel sur une meule de moulin.

Ils célebrent des fêtes en l'honneur de plusieurs autres Saints; mais il n'y en a point qui soit tenu dans une aussi haute estime. Ils disent pour raison que Saint Nicolas étant né en Russie doit avoir naturellement plus d'égards pour eux que Saint Pierre & Saint Paul, qui ne les ont jamais connus. Les Boyards ou autres Grands de l'Etat, quand ils ont amassé des richesses, soit en pillant les étrangers, soit en s'emparant de ce qui appartient à des nations voisines, pensent qu'ils expient toutes leurs fautes envers le ciel, pourvu qu'ils bâtissent des Eglises, qu'ils leur donnent de belles cloches, avec quelques Saints Nicolas richement ornés. Les Russes en général sont tous barbares & entierement brutes, à l'exception de ceux qui se sont polis par le commerce avec les nations étrangeres.

La Langue Russe, qu'on écrit avec quarante-deux caracteres, dont la plupart sont tirés des Grecs, differe autant du Polonois, que la dialecte Ecossoise differe de l'Anglois. Quoique celle des Russes soit regardée comme plus forte & plus expressive, elle est certainement beaucoup plus dure : il y a des mots, où l'on trouve jusqu'à six consonnes de suite sans aucunes voyelles, & il n'est pas possible de les prononcer sans être fort incommode pour ceux à qui on parleroit de trop près. *Leur langue.*

Les Moscovites ne peuvent sortir des Etats du Czar sans sa permission, qu'il n'est pas facile d'obtenir ; & cette restriction doit donner aux Polonois, qui sont libres de voyager où il leur plaît, une grande supériorité sur leurs voisins pour les usages. Cependant, malgré cet avantage les Polonois sont encore moins polis que les Russes. Ils sont orgueilleux, ignorants, prodigues, pleins de faste & glorieux. Ils affectent d'avoir de beaux chevaux, richement caparaçonnés, parce que c'est ce qui frappe d'abord la vue. Ils reçoivent volontiers les étrangers pendant deux *Des Polonois.*

ou trois jours, mais non plus long-temps, uniquement pour donner une haute idée de leur grandeur. Durant ce temps ils font paroître la vanité la plus insupportable, & enivrent quatre ou cinq fois leur hôtes; on y boit autant, & peut-être plus, qu'en Russie; il est rare de trouver en Pologne un Gentilhomme qui ne soit pas estropié, ou qui n'ait pas été blessé dans quelque partie de débauche, étant très querelleurs quand ils ont bu. Les loix Polonoises sont si barbares, qu'un meurtrier en est toujours quitte pour de l'argent. Pour avoir tué un paysan on ne paye que six écus; & le prix augmente à proportion du rang de celui qui a perdu la vie. La puissance Royale est renfermée dans des bornes très étroites: le Roi ne peut rien faire sans le consentement de la Diette générale; & il est au pouvoir d'un seul des membres d'empêcher qu'une affaire de la plus grande importance ne soit terminée, en mettant seulement sa main sur la garde de son épée pour marquer son opposition. Il faut absolument l'unanimité pour qu'une résolution puisse passer. Le Monarque

qui regna en France sous le nom de Henri III. trouva que la Couronne Polonoise étoit un si grand fardeau, qu'il refusa de la porter à quelque condition que ce pût être. (*)

RELATION de Russie. Chap. XII.

Maladie nommée la Plica.

Lorsque les Moscovites firent la conquête de Vilna, & de quelques Provinces sur les frontieres de Pologne, ils gagnerent aussi avec les femmes du pays des maladies inconnues jusqu'alors en Russie. Elles sont très communes en Pologne, ainsi que la Plica, qui est une espece de teigne occasionnée par les eaux qui coulent sur des mines pleines d'arsenic, dont elles sont imprégnées quand on les boit. Quand la Plica entre dans une famille, elle s'y perpétue, & tous les membres en sont bientôt infectés. Il n'y a peut-être pas d'infirmité aussi dégoûtante : autant elle fait horreur à la vue, autant elle est insuportable à l'odorat; & il n'y a pas de vieux ulcere qui répande une odeur

(*) Ce fait n'est point d'accord avec nos Historiens, puisque tous rapportent que Henri III. fut couronné à Cracovie le 15 Février 1574, & qu'il ne quitta ce pays que pour venir occuper la couronne de France.

aussi infecte. Cependant ils la regardent comme un signe de santé, & comme un attribut de la noblesse; un Gentilhomme n'a pas bonne opinion de lui-même s'il en est exempt. Les cheveux des moines, ainsi que ceux de la noblesse inférieure sont ordinairement si adhérents les uns aux autres par cette maladie, que la vue seule peut faire soulever l'estomach le moins délicat. Les chevaux mêmes y sont sujets; & ceux qui en sont attaqués sont regardés comme les plus forts, & d'un meilleur service. Leurs queues sont comme une masse de glu par la matiere virulente qui sort de tous les pores; & si l'on en veut couper quelque partie, l'animal tombe dans une espece de folie, ou meurt, ou devient estropié ou aveugle; ce qui le met hors de service. On prétend que pour cacher cette teigne, les Polonois ont été les premiers qui ont commencé à poudrer leurs cheveux; ce qui est depuis passé en usage chez toutes les nations de l'Europe; & en effet le commerce d'amidon est très considérable dans ce pays.

Diversité dans les saluts.

Les Moscovites ont beaucoup de

bonne foi dans les affaires particulieres, & ils ont le faux serment en horreur; cependant ils ne font aucun scrupule de rompre les alliances les plus solemnelles, & les traités publics les mieux cimentés quand leur intérêt l'exige. Les Russes se courbent très bas quand ils saluent; les Polonois se tiennent plus droits, & marquent plus de fierté: les Tartares embrassent les genoux de leurs Supérieurs; mais pour saluer leurs égaux, ils leur secouent la main, & mettent un de leurs doigts sur la bouche de celui qu'ils saluent. Les Circassiens s'informent de la santé des valets, des vaches, des brebis, des chiens, des chevaux, des coqs, des poules & des dindons de ceux à qui ils font un compliment.

Des Circassiens.

Les Circassiens habitent une partie de la Tartarie, où le climat est plus tempéré, & le terroir plus fertile que celui de Russie. Ils sont de couleur tannée, & ont des mœurs très barbares. Les femmes y sont très grasses & tellement adonnées à l'ivrognerie que dans les repas publics, elles chancellent ordinairement avant qu'on serve les viandes. Les fumées

de la boisson se dissipent en mangeant; mais elles s'enivrent une seconde fois; & pour dissiper cette nouvelle ivresse, elles se mettent à danser, amusement dont elles sont passionnées, ou elles se livrent à quelque autre exercice qui leur plaît. Le violon est l'instrument le plus en usage dans ce pays, & un homme qui n'en sait pas jouer ne peut se flatter d'être bien venu auprès des femmes.

Les Circassiens dans une révolte ont massacré toute leur noblesse, & ont été depuis partagés en tribus, dont chacune est gouvernée par un Colonel choisi par le peuple, qui se conserve toujours la liberté d'agir, tant contre sa personne que pour le priver de sa place. Leur religion est la même que celle des Russes, avec cette différence qu'en Russie on ne permet pas aux étrangers d'entrer dans l'intérieur des Eglises, au lieu que celles des Circassiens sont ouvertes à tout le monde, & qu'ils reçoivent en général les étrangers avec autant d'amitié que d'hospitalité. Ils sont fort adonnés à la magie, & c'est l'étude ordinaire des femmes de distinction, non-seulement en Circassie,

mais aussi dans toutes les autres parties de la Tartarie.

RELATION de Russie. Chap. XII.

Bizarrerie du Czar Jean Basilovvitz.

La Russie a été sous la domination des Tartares jusqu'en 1479, que Jean, Duc souverain de Volsdomir, homme très vaillant, se rendit maître de Moscow, & chassa les Tartares de l'Empire. Son successeur Jean Basilovitz, surnommé le Tyran, éleva beaucoup la réputation des Russes, qui avant ce temps étoient le mépris du Nord. Courageux & prudent, mais très capricieux: il présenta un jour à son Sécrétaire d'Etat une humble requête, qu'il avoit signée lui-même, par laquelle il le supplioit de lever pour son service une armée de deux cents mille hommes dans un temps qu'il lui marquoit, lui promettant par reconnoissance de se souvenir toujours de lui dans ses prieres. Le Ministre qui connoissoit ses bizarreries, leva l'armée le plus promptement qu'il lui fut possible, & avec son secours, Jean se rendit maître de la Sibérie & de plusieurs autres territoires très étendus. Ce Prince étoit doux pour le peuple, & févere pour la noblesse, ce qui le rendoit très cher au commun de

RELATION de Russie. Chap. XII.

ses sujets. Il portoit ordinairement à la main un bâton avec un pointe de fer, dont il piquoit aux jambes les Seigneurs qui l'approchoient, & ceux qui le souffroient, sans faire paroître de sensibilité, il leur marquoit ensuite beaucoup d'estime.

Il fit payer une forte amende aux habitants de Bologda, parce qu'ils avoient trompé les Commis de la Douanne par une mesure différente de celle dont ils se servoient ordinairement. Des Anglois ayant eu l'imprudence de rire de quelques-uns de ses caprices, il les fit amener en sa présence, & pour les épouvanter, il ordonna de les dépouiller nuds : mais il ne leur fit souffrir d'autre punition que de les obliger à ramasser des pois, dont il avoit fait répandre cinq à six corbeilles dans la chambre. Après les avoir bien ennuyés par ce frivole exercice, il leur fit donner à boire & les renvoya en les avertissant de se mieux comporter à l'avenir, crainte qu'ils ne s'en tirassent pas aussi bien une autre fois.

Fermeté d'un Ambassadeur Anglois.

Ce même Jean Basilowitz fit clouer le chapeau sur la tête d'un Ambassa-

deur, qui avoit paru couvert en sa présence : mais cette cruauté n'intimida pas Sir Jérémie Bowes, Ambassadeur de la Reine Elisabeth à Moscow. Il eut la hardiesse de paroître le chapeau sur la tête en présence du Monarque, qui lui demanda s'il n'avoit pas entendu parler de la punition qu'un autre Ambassadeur avoit soufferte, pour avoir osé prendre une pareille liberté : » Oui Seigneur, répondit Bowes, mais je » suis Ambassadeur de la Reine d'Angleterre, qui n'a jamais paru tête » nue devant tel Prince que ce soit : » Je la représente, & ce sera elle » qui me vengera si je suis insulté. » » Voilà un brave homme, dit le Czar, » en se tournant vers sa cour, qui » ose agir & parler ainsi pour l'honneur de sa maîtresse : Qui de vous » en feroit autant pour moi ? »

Cet Ambassadeur devint favori de Jean, & cette faveur lui attira l'envie de la noblesse. Un des Seigneurs assez familier avec le Monarque, l'engagea à éprouver l'habileté de l'Ambassadeur. On le disoit très expert à monter à cheval, & il lui en fit donner un très sauvage, espérant que Bowes

seroit au moins estropié par cette épreuve. L'envieux eut le chagrin d'être trompé dans son attente : le brave Anglois non-seulement réduisit le cheval, mais il le fatigua de façon qu'il en perdit toute sa vigueur, & mourut peu de jours après. Cette avanture augmenta encore le crédit de l'Ambassadeur auprès du Czar, qui l'honora toujours depuis par des marques particulieres de faveur.

Présents d'un Cordonnier au Czar

Le même Czar fit un voyage en différentes provinces de son Empire ; & non-seulement les Boyars & la noblesse lui firent des présents, mais il en reçut aussi d'un grand nombre de gens du commun, parce qu'on savoit qu'il en étoit flatté. Un Cordonnier entr'autres voulant marquer son attachement à son Souverain, consulta avec sa femme ce qu'il pourroit faire pour le mieux : ils arracherent un gros navet qui étoit dans leur jardin, & le mirent aux pieds du Czar avec une paire de souliers, nommés dans le pays Lopkies. Le Monarque fut si satisfait de ce présent, qu'il ordonna à tous ceux de sa suite d'acheter des souliers de cet homme, & de les payer le double

de leur valeur, ce qui enrichit l'artiſan qui laiſſa un bien honnête à ſes enfants, & on les diſtingua par le nom de Lopoſtkies. Près de la maiſon de ce Cordonnier eſt un vieux arbre au pied duquel les voyageurs jettent ſouvent leurs vieux ſouliers en mémoire de cette action.

Le Czar apprit par hazard qu'un Gentilhomme inſtruit de la façon dont il avoit récompenſé le Cordonnier, eſpéroit auſſi recevoir des marques de ſa libéralité pour un beau cheval qu'il lui avoit préſenté, & Jean par reconnoiſſance lui donna de ſa main le navet qu'il avoit reçu de l'artiſan.

Bonté & ſévérité de ce Prince.

On rapporte du même Empereur qu'il prit un jour un habit médiocre, & alla dans un village voiſin de Moſcow, où il demanda de porte en porte à loger ſans trouver perſonne qui le reçût, à l'exception d'un pauvre homme, dont la femme étoit dans les travaux de l'enfantement, & qui le regala le mieux qu'il lui fut poſſible. Le Monarque lui dit en le remerciant que le lendemain il reviendroit le voir, & lui ameneroit un parrain & une maraine pour ſon

enfant. Il ne manqua pas à sa promesse, il retourna au village avec toute la splendeur de son rang, & fit la fortune à son hôte ; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maisons, à l'exception de sa cabane, & d'en chasser les habitants dans la campagne, disant qu'ils deviendroient peut-être plus charitables, quand ils auroient éprouvé la rigueur du temps, & lorsqu'ils sauroient ce qu'on souffre en demeurant exposé pendant une nuit très longue & très froide aux inclémences de la saison sans couvert & sans provisions.

Il se joint à une troupe de voleurs.

Il se joignit un jour à une troupe de voleurs, leur proposa de piller le trésor du Czar, & leur dit qu'il savoit le moyen de les en rendre maîtres. Celui à qui il fit cette proposition lui donna un soufflet, en lui disant qu'il étoit un coquin de penser à piller un si bon Prince, pendant qu'il y avoit tant de riches Boyars qui voloient leur maître, sur lesquels on feroit un gain plus légitime, & sans doute un plus riche butin que tout ce qu'on pourroit prendre au Czar. Cette réponse lui fut si agréable qu'il changea de chapeau avec le voleur,

voleur, & lui donna rendez-vous pour le lendemain à Duretz, où il lui dit qu'il vouloit boire l'eau-de-vie & le Metheling avec lui. Cet homme ne manqua pas de s'y trouver, & fut très surpris de le reconnoître pour le Czar. Ce Prince lui donna de bons avis; & pour le mettre en état de les suivre, il le gratifia d'une place entre les gens de sa suite; ce qui servit aussi à détruire la troupe de voleurs.

Le Czar Michael est empoisonné.

Le Czar Michael, ayeul de Pierre le Grand, étoit un Prince fort humain & très vertueux, bon pour les étrangers, & qui avoit l'ambition d'être lié d'amitié avec les autres Puissances Chrétiennes de l'Europe. Il vouloit donner sa fille en mariage au Comte Woldemar, fils naturel du Roi de Dannemarck; mais le clergé Russe, qui regardoit ce Prince comme hérétique, s'y opposa. Alors le Danois demanda à entrer en dispute avec un des chapelains du Czar sur la vérité de leurs religions respectives; mais les Russes ne voulurent pas accepter le défi. Michael en parut très piqué, & dit que leur religion étoit donc bien étrange,

si elle ne pouvoit se soutenir par la force des raisons & des arguments. Après leur avoir fait ce reproche, il se mit au lit, & fut attaqué d'un vomissement violent, dont il mourut la nuit même, avec un violent soupçon que ces prêtres lui avoient donné ce passeport pour l'éternité. L'Impératrice ne lui survécut pas long-temps, & le mariage n'eut pas lieu. Il laissa deux fils, dont l'aîné mourut jeune; il avoit des dispositions pour devenir un grand Prince, mais il marqua de la cruauté dès l'enfance: Son plus grand plaisir étoit de faire souffrir des pigeons, auxquels il crevoit les yeux, & ensuite leur arrachoit la tête, en les traitant de traîtres & de rebelles.



CHAPITRE XIII.

Anecdotes au sujet du Pere de Pierre le Grand: Bonté de son caractere: Son chagrin d'avoir tué un Officier: Dépopulation de la Russie sous son regne, causes de cet inconvénient: Histoire de Boaris, il est banni de la cour & rappellé: Il gagne l'affection du peuple, & meurt très regretté: Le Gouvernement de Russie est très bien reglé en plusieurs parties par Elie Danelowitz: Portrait de Nashokin, Chancellier de l'Empire: Ce que signifie le mot de Czar: Titres & grandes richesses de ce Souverain.

Regne du pere de Pierre I. Grand.

LE Czarowitz Aléxis Michaelowitz succéda à son Pere Michael: il avoit six pieds de hauteur, le visage plein & sanguin, étoit de belle prestance, généreux & bon dans son état ordinaire, mais cruel dans la colere. Il ne se fit jamais raser la barbe. Un jour on lui présenta à signer l'ordre pour l'exécution d'un déserteur, &

il refusa de le faire, disant qu'il n'étoit pas juste que cet homme mourût pour avoir eu moins de courage qu'un autre, puisqu'il n'avoit pas plu à Dieu de lui en donner davantage. Il étoit fort dévot, point débauché, parent affectueux, bon pere & tendre mari. Il assistoit matin & soir au service Divin ; & quand sa santé ne lui permettoit pas d'y aller, on le célébroit dans sa chambre. Il jeûnoit au moins huit mois chaque année, & dans les jeûnes d'obligation, il n'avoit de repas réglés que les samedis, les Dimanches & les mardis : les autres jours, il ne mangeoit que du pain bis & du sel, des concombres & des champignons marinés, avec un peu de petite bierre pour sa boisson. Il assistoit tête nue aux processions publiques, pourvu que le temps fût sec ; il donnoit à ses sujets le meilleur exemple, tant pour la pureté des mœurs que pour la religion ; mais il ne vouloit pas permettre qu'on léguât des sommes considérables aux Eglises ; & dans les cas de nécessité, il ne se faisoit aucun scrupule, sous prétexte d'emprunt, de prendre l'argenterie destinée au

service de l'autel. Il fut obligé d'avoir recours à cet expédient, lorsque les revenus de ses finances ne purent lui suffire, parce que l'Eglise possédoit au moins les deux tiers des biens de l'Empire. La nuit du Vendredi saint, il avoit coutume de visiter les prisons, de décharger les débiteurs, de pardonner à quelques criminels, & de soulager les autres. Enfin, on lui connoissoit d'excellentes qualités; & s'il n'avoit été trompé quelquefois par ses Ministres, on l'auroit mis au rang des plus habiles Princes de son temps.

Sa sobriété.

Il étoit rare qu'il bût avec excès: sa boisson ordinaire étoit de la petite bierre, dans laquelle on mettoit un peu d'huile ou d'eau de canelle, dont les gens de qualité font un grand usage en Russie. Il buvoit aussi une bierre faite d'avoine qu'on nomme Brague, & mangeoit du pain de seigle, qu'il aimoit beaucoup, & que les Russes croyent plus sain que le pain de froment. Il se plaisoit à enivrer les gens de sa cour pour bien connoître leurs différents caracteres, & il envoyoit ordinairement un plat de sa table à ses favoris les plus in-

Relation de Russie. Chap. XIII.

times. Le jour de Pâques, la haute & la petite noblesse étoit admise à lui baiser la main, & il leur faisoit présent d'œufs.

Son hospitalité & sa justice.

Environ à une lieue de Moscow, il fit élever un magasin très grand & très commode, richement dotté pour la reception des pauvres, qui y etoient employés à travailler le chanvre & le lin. Il fit aussi bâtir un hôpital dans les dépendances de son palais, pour y recevoir les vieux hommes dans l'indigence, & il prenoit souvent plaisir à s'entretenir avec eux de ce qui s'étoit passé de leur temps. Il seroit difficile de trouver un coup d'œil plus agréable que celui du camp de ce Prince lorsqu'il étoit avec toute sa cour à Obrasankſi environ à trois milles de Moscow : il y passoit ordinairement la plus grande partie de l'Eté sous des tentes magnifiques : la sienne étoit d'étoffe d'or avec des bandes de martre ; celle de la Czarine étoit d'étoffe d'argent avec des bandes d'hermine, & celles des Seigneurs étoient de riches étoffes élégamment doublées. Au milieu de toutes, on en voyoit une des plus superbes, qui servoit d'Eglise.

Il y avoit des gardes à des distances convenables pour tenir toutes choses en bon ordre, & des palissades autour du camp, pour écarter la populace. Le Czar Aléxis fut toute sa vie pénétré de regret d'avoir passé son épée au travers du corps d'un homme qui avoit couru vers lui pour lui parler en campagne, liberté interdite à tous les sujets, ce qui lui fit soupçonner que cet homme avoit dessein de l'assassiner. On fouilla le mort, & on ne lui trouva aucune arme, mais seulement une requête, qu'il vouloit présenter lui-même au Czar, n'ayant pas d'autre moyen de la lui faire parvenir. Il y demandoit justice contre Pierre Stelicoro, Gouverneur de la Russie blanche, sous lequel il avoit servi en qualité de Capitaine, & qui lui devoit trois ans de paye. Stelicoro fut mandé à la cour, dépouillé de tous ses honneurs & de tous ses biens, & banni de la maniere la plus honteuse; le Czar disant que le sang du Capitaine devoit être sur la porte de ce Gouverneur, qui étoit réellement cause de sa mort.

Aléxis étoit passionné pour la chasse des bêtes fauves, & pourvû qu'il les forçât, il ne cherchoit pas à les tuer. Il chassoit aussi assez fréquemment avec des faucons, n'ayant pour tout habillement que sa chemise & son caleçon avec une riche piquure de deux peaux, une dessus & l'autre dessous. Pendant le temps de son regne, la Russie fut si dépeuplée, que sur les bords du Volga, on trouvoit six femmes pour un homme. Cette rareté de l'espece venoit partie des invasions des Tartares, qui avoient emmené plus de trois cents mille hommes en captivité, partie de leur propre inclination pour la guerre, qui occasionnoit souvent des actions très sanglantes avec leurs voisins, & partie d'une peste qui détruisit huit cents mille hommes en six ans.

Un Ministre fait empoisonner sa femme.

Plusieurs Juifs avoient été introduits à la cour de ce Monarque par un Chirurgien de leur nation qui se disoit Luthérien, & s'étoit établi à Moscow, en servant d'agent des plaisirs à Bogdan Matfeig, Grand-maître de la maison de l'Empereur. Matfeig avoit été compagnon d'Aléxis dans tous les exercices de la jeunesse, &

ce Prince avoit conçu pour lui une haute estime. Sa femme étant devenue excessivement jalouse de ce qu'il avoit plusieurs concubines, particulierement des filles Polonoises qu'il aimoit avec passion, elle en devint d'une humeur si fâcheuse que son mari la fit empoisonner. Le peuple instruit de cette action par quelques amis de la femme, en murmura beaucoup, & le Czar laissa au choix de Matfeig ou de se remarier en abandonnant ses maîtresses, ou de quitter son poste. Il ne balança pas à prendre le premier parti : il n'étoit pas porté pour les Anglois, parce que les Hollandois avoient gagné son amitié par leurs présents. Le Czar Aléxis ne visita jamais aucun de ses sujets, excepté son Gouverneur Boaris Juanowitz, qu'il alla voir une seule fois lorsqu'il étoit dangereusement malade.

Grandes qualités du Ministre Boaris.

Boaris avoit été fort aimé du pere d'Aléxis, & avoit partagé l'éducation de ce Prince, conjointement avec son frere nommé Cleat, suivant l'usage de la Russie, où l'on éleve quelques jeunes gens de qualité avec le Czarowitz pour lui tenir com-

pagnie. Boaris avoit gagné un tel ascendant sur ce Monarque qu'il lui avoit confié toute la conduite des affaires, publiques & particulieres. Il fit des retranchements considérables sur les dépenses de la maison de son maître; envoya dans des gouvernements éloignés ceux de la noblesse qui pouvoient lui donner quelque sujet de crainte, & supérieur à toutes leurs intrigues, il n'avançoit que ceux en qui il croyoit pouvoir prendre confiance. Le peuple excité par les mécontents hors de place, accusa le Ministre de plusieurs actes d'injustice, & pour appaiser les clameurs, le Czar fut obligé de le bannir de la cour; mais les sujets furent beaucoup plus mal après ce changement. Ils s'imaginoient être vexés, & ils se trouverent opprimés : les murmures suivirent; Boaris, bon politique, fut bientôt informé de cette heureuse disposition, & il sut tourner les esprits de façon que ceux qui avoient été les plus ardents à demander son exil, furent les plus empressés à solliciter son retour. Ils le firent dans une requête qu'ils présenterent au Czar : elle étoit d'accord

avec ses vues, & il y consentit avec joie. Boaris revint triomphant à la cour, fut rétabli dans sa premiere puissance, & l'infortune lui ayant appris la modération, il fut plus attentif à obliger le peuple, & à conserver la liberté des sujets. Il ne négligea pas de récompenser ceux qui avoient demandé son retour, & l'estime du public pour lui augmenta de jour en jour. Quand il mourut, il fut regretté de son maître, & pleuré de tout le peuple : il n'y eut que l'ancienne noblesse, dont il avoit souvent traversé les projets ambitieux, qui fut médiocrement touchée de sa perte.

Baſſeſſe de l'origine de la Czarine, mere de Pierre le Grand.

Ce fut à Boaris qu'Elie Danelowitz dut sa promotion au rang de Général de l'armée du Czar. Nous avons déja dit que la Czarine étoit sœur de Danelowitz, & que ce mariage étoit l'ouvrage du Ministre : cette famille montoit à une grande élevation, mais c'étoit une suite de l'usage où sont les Czars de se choisir une femme entre leurs sujets. Elie avoit précédemment tenu cabaret, & sa sœur avoit vendu des champignons dans le marché public : mais

malgré la bassesse de leur origine, la nature avoit donné de grands talents à Elie. Il étoit vigilant, hardi, entreprenant, & d'une mémoire si excellente qu'il se souvenoit des affaires civiles ou militaires de tous ceux qui étoient à la cour, & qu'il connoissoit les quartiers de quatre-vingt mille hommes, avec les noms & le caractere de tous les différents Officiers. Il étoit aussi à la tête de la trésorerie, & possédoit cinq ou six postes considérables, dans lesquels il se conduisit avec beaucoup de droiture jusqu'à ce que son entendement fût altéré par une attaque d'apoplexie. Le seul défaut qu'on pouvoit lui reprocher étoit un peu d'avarice, qui le rendoit trop dur au recouvrement de ses deniers: mais le Czar qui le craignoit plus qu'il ne l'aimoit, lui passoit volontiers cette tache, sachant qu'il hériteroit de ses biens par les droits de la Czarine.

Belle administration du Ministre Nashokin.

Quand la mauvaise santé de Danelowitz lui fit quitter l'administration des affaires publiques, elle fut confiée à Nashokin, homme sage, integre & modéré. La conduite qu'il tint dans les places de Chancellier,

de Gouverneur de la Russie, & dans plusieurs charges importantes où il succéda à Elie, fit beaucoup d'honneur à l'Empire des Russes. Il conclut une paix avantageuse, & forma une alliance avec la Pologne; fit de la Russie le principal entrepôt de l'Europe pour le commerce de soie, ayant imaginé d'y faire apporter celles de Perse & des Indes, qui se répandoient ensuite de toutes parts; mais cet avantage ne fut pas de longue durée.

Il réforma la maison de l'Empereur, corrigea les Loix Impériales, fit conférer au Gouverneur & au Conseil de chaque Province, le pouvoir de prononcer les Sentences dans les affaires criminelles, sans les attribuer à la seule Cour de Justice établie à Moscow, comme elles étoient avant; & abrégea beaucoup les anciennes Loix par la sagesse de ses Réglements. Un misérable, qui avoit renoncé à la religion des Juifs pour prendre le turban, & qui servoit d'interprète aux marchands de Perse à Moscow, accusa Nashokin d'avoir commis quelques injustices à la Cour ou Jurisdiction des Ambassadeurs, dont il étoit Chan-

RELATION de Russie. Chap. XIII.

celier. Le Czar dit qu'il vouloit examiner cette affaire ; & que si l'accusation de l'interprète étoit mal fondée, il payeroit cherement cette calomnie. Il tint exactement sa parole ; le rénégat fut reconnu pour menteur ; reçut trente coups de fouet, dont il se ressentit long-temps ; & la réputation de justice que s'étoit acquise le Chancelier n'en fut que mieux confirmée.

Sa haine contre les Républiques.

Nashokin, zélé partisan des principes Monarchiques, disoit souvent, qu'il étoit surpris de ce que tous les Rois de l'Europe, au lieu d'aider les Hollandois, ne se réunissoient pas pour les détruire, & pour renverser toutes les Républiques, qui ne sont utiles que pour les vagabonds & les rébelles à qui elles servent d'asyle. En lisant quelques papiers, où l'on rapportoit les ravages que la peste avoit faits à Londres, il dit qu'il étoit étonnant que les Anglois publiassent eux-mêmes leur infortune ; que les malheureux faisoient le récit de leur misere pour profiter de la compassion qu'ils pouvoient exciter ; mais que les Anglois ne pouvoient avoir aucun objet, en apprenant à

tout l'univers que leur capitale étoit dévaſtée par la contagion, à moins que ce ne fût pour avertir les autres nations de les éviter, comme on met des ſignaux aux endroits dangereux pour marquer aux Pilotes de s'en garantir.

Explication du mot de Czar.

La bonne conduite d'Elie, de Naſhokin, & de deux autres habiles Miniſtres avoit commencé à faire eſtimer la Cour du Czar. Ce mot Czar, qui en langue Ruſſe ſignifie Empereur eſt ſi ſemblable à celui de Céſar, qu'il paroît évidemment en être dérivé. L'Enſeigne de cet Empereur, de même que celle de l'Empereur d'Allemagne eſt un Aigle éployé, avec cette différence que ſur l'eſtomach de l'Aigle Ruſſe eſt un ſaint George à cheval, & qu'il a une mître entre les deux têtes. On dit que le ſaint George a été ajouté par Jean Baſilowitz, parce qu'il fut honoré de l'Ordre de la jarretiere par la Reine Eliſabeth; & quelques politiques du temps ont même prétendu qu'il avoit eu deſſein de faire des propoſitions de mariage à cette illuſtre Princeſſe. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'il eſtimoit beaucoup les Anglois; & que

RELATION de Russie. Chap. XIII.

dans un temps où il s'éleva une sédition à Moscow, qui l'obligea de quitter cette capitale, & de se retirer avec ses trésors à Wologda, où il se fortifia, il eut quelque intention de se réfugier en Angleterre.

Ses titres.

Les titres du Czar sont, Par la grace de Dieu, Grand Seigneur, Czar, Duc de la grande & petite Russie, ainsi que de la Russie blanche, Souverain de Moscow, Kiovie, Pladomir, & Novogorod, &c. Czar de Casan, Czar d'Astracan, Czar de Sybérie, Seigneur de Plescow, Grand Duc de Smolensko, Twerco, Vgosko, Périnsko, Véalsko, Bolgaricko; Seigneur & Grand Duc de Novogorod, des Provinces de Charnigora, Rhesan, Restore, Yarasslieve, Belowzer, Odouria, Obderia & Condinea; Seigneur de toutes les contrées situées au Nord; Seigneur de la Terre Yeveria, de tous les Duchés de Cotileran, de Grewzintan, & de plusieurs autres Pays & Souverainetés, à l'Est, à l'Ouest & au Nord, ainsi que des Héritages des Seigneurs & Monarques nos prédécesseurs, &c. & tous ces titres sont inscrits sur le grand Sceau de l'Empire de Russie.

Les Etats du Czar sont très étendus; ses revenus sont immenses; & il possede une grande quantité de gros joyaux, mais dont la plupart ont des défauts considérables, ce que les Russes ne connoissent pas. Il a plusieurs Palais, & différentes maisons de campagne élégamment meublées, & dont les appartements sont ornés de très belles tapisseries. Les Gentilshommes de sa chambre n'y entrent jamais, mais ils attendent que le Prince les appelle: les Ministres d'Etat vivent dans la splendeur; mais ils ne jouissent pas d'autant de distinction que dans les autres pays. Lorsque le Czar paroît en public, ce qui arrive seulement en certains jours de rejouissances, il est vêtu plus superbement qu'on ne peut l'imaginer; & sa suite qui est très nombreuse, est aussi d'une grande magnificence. Quand il mange en public, ce qui est très rare, les Nobles mangent aussi en sa présence; ses gardes sont postés aux environs du Palais, où ils demeurent immobiles & dans un profond silence. Personne n'est admis à entrer dans la cour intérieure, excepté ceux qui y sont nécessaires.

Relation de Russie. Chap. XIII

L'habillement du Czar n'est pas différent de celui de ses Nobles, dont il n'est distingué que par la magnificence. Il en est de même de la Czarine qui est aussi habillée comme les Dames de sa Cour, excepté que sa coeffure est plus haute, & que les manches de sa chemise sont plus longues. Sa robe, de même que celles de ses femmes, ressemble à celles de nos Magistrats, & elles les laissent traîner à terre. Elle fait souvent des promenades de nuit dans une espece de char, avec les femmes qui lui sont nécessaires; dans d'autres temps, elles vont ensemble à la chasse, montées à cheval comme les hommes, avec un chapeau sur la tête, & un mouchoir de soie autour du col. Tous les enfants du Czar ont le nom de Czarowits. Quand l'Impératrice est en couche, les sujets font des présents au Monarque; il leur en marque sa reconnoissance par d'autres présents; & s'il ne le fait pas, il leur en paye plus que la valeur par d'autres moyens.

Grand secret à la cour du Czar.

On punit de mort ceux qui rapportent ce qu'on fait dans le Palais

du Czar, ou qui ont l'audace de vouloir pénétrer dans ses desseins; & le peuple est tenu dans une si grande crainte, qu'un Gentilhomme ayant demandé à quel usage on destinoit un bâtiment qu'on élevoit pour le travail du chanvre & du lin, les ouvriers répondirent qu'il n'y avoit que Dieu & le Czar qui le savoient. L'Empereur dont nous parlons examinoit tous les soirs les registres de la Chancelerie, & entretenoit des hommes intelligents, qui lui servoient d'espions; ils s'introduisoient dans les maisons des Ambassadeurs, & des autres personnes de distinction, ainsi que dans les festins des nôces, & dans les autres grands repas, pour observer tout ce qui s'y passoit, & en faire leur rapport au Monarque.

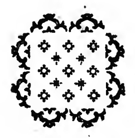
Branches de ses revenus.

Le Czar est tellement maître des biens de ses Sujets, que lorsque quelqu'un meurt, il faut que les héritiers présentent leur requête à un Tribunal établi à cet effet, avant d'entrer en possession de l'héritage. Il succede de droit à ceux qui meurent intestats, & qui n'ont point d'héritiers, de même qu'à ceux dont

les biens ſont confiſqués pour quelque crime capital. Il reçoit des droits conſidérables d'importation & d'exportation, eſt propriétaire de toutes les boutiques où l'on vend la bierre & l'eau-de-vie, ce qui lui rapporte tous les ans de très groſſes ſommes, puiſqu'il y a de ces boutiques qui ſont louées juſqu'à deux mille piſtoles. Les bains & les étuves ſont encore partie de ſon domaine, & produiſent un revenu très fort, parce que les Moſcovites, hommes, femmes & enfants ſont obligés par leur religion, de ſe baigner ſouvent, & payent aſſés cher à chaque fois. Quand les bains ſont trop chauds, on les tempere avec de l'eau froide, & pluſieurs Ruſſes ſe roulent dans la neige avant d'entrer dans les étuves. Tous ceux qui tiennent des terres immédiatement du Czar, ſont obligés de fournir ſa maiſon de proviſions de toutes ſortes, comme farine, avoine, miel, bierre, hydromel, poiſſon, huile, &c. à chacun de ceux qui la compoſent.

Le Czar eſt le principal marchand de ſes Etats, & il fait commerce de cendres à faire le ſavon, de chanvre

& de lin à Archangel, pour des soies, des martres, des velours, des draps d'or ou d'argent. Il trafique également en satins, en draps & en damas. Il tire des sommes prodigieuses des peaux des martres, qui sont envoyées tous les ans par les exilés de la Sibérie. Les ouvriers ne lui coutent rien, ou au moins très peu; & il tire un profit immense, non-seulement des bains & étuves, mais encore de la poix, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des esturgeons, & de leurs œufs qu'on nomme caviaires, ainsi que du poisson sec & salé qu'on apporte d'Astracan, de Casan, du lac de Balsire, & des lacs & rivieres qui abondent dans tous ses Etats, particuliérement dans la Sibérie.



CHAPITRE XIV.

Description générale de la Sibérie : Grands inconvenients qui accompagnent les voyages en ce pays : Comment on fait la chasse des martres : Description du Beluga & de l'Esturgeon : Différentes manieres dont on prépare les Caviaires : Mœurs & coutumes des peuples de la Samoïedie : Plantes & fleurs odoriférantes qu'on trouve dans ce pays : Les habitants sont excessivement jaloux de leurs femmes : Adresse de l'animal nommé Zourick, une troupe de ces animaux met en désordre un régiment de Cavalerie : Portrait des Tartares Calmucks, & de ceux de la Crimée.

Description de la Sibérie.

LA Sibérie est une Province très étendue, qui touche les frontiéres du Cathai, mais elle est très peu connue des voyageurs, quoique quelques-uns l'aient traversée jusqu'à la Chine, & jusqu'à la mer des Kaimochites, dans la partie qui est au

Nord-est de la grande Tartarie, ou jusqu'au golphe de Nankin. Il faudroit qu'un homme employât six années pour parcourir toute la Sibérie, parce que dans l'Eté le chaleur y est si grande, qu'on est obligé de demeurer enfermé dans les maisons, & que durant une partie de l'Hiver le froid & les neiges rendent les chemins impraticables. Tobolskoi, selon quelques-uns, & selon d'autres Siber, est la Capitale de la Province, & la résidence du Viceroi. Il faut qu'un voyageur porte son pain avec lui, parce qu'il n'en trouveroit pas un seul morceau dans tout le pays, où le poisson sec en tient lieu. Non-seulement les habitants s'en nourrissent eux & leurs chiens, mais dans le froid, faute d'autre aliment, ils en donnent aussi à leurs vaches, & le lait en prend le gout. Ils ont de très grosses avelines, & les marchands Chinois leur ont appris l'usage du thé, qu'ils appellent chay, avec le sucre. Ils le regardent comme un souverain spécifique contre les maladies des hypocondres, les indigestions, & contre toutes les affections du poûmon. Ils le conser-

RELATION de Russie. Chap XIV.

vent dans des papiers, dont chacun en contient une livre, & sur lesquels le nom & le poids est marqué en caractere Chinois.

De la chasse des Martres.

Leurs traineaux sont tirés par trente ou quarante gros chiens; ils s'en servent pour aller à la chasse enveloppés dans leurs peaux, & ils demeurent quelquefois six ou sept semaines en campagne, passant les nuits les plus froides dans des plaines découvertes. Ils y font de grands feux, tant pour corriger la rigueur de l'air, que pour faire rôtir leur poisson; les chiens leur servent à lancer les martres, qu'on ne trouve point autre part, & dont la peau est la principale branche de commerce du pays. Cet animal est si fort qu'il s'échape quelquefois après avoir reçu un coup au travers du corps, mais le nez est l'endroit où il est le plus sensible, & c'est aussi où on le frappe le plus ordinairement; ce que les chasseurs font avec beaucoup d'adresse, pour que la peau n'en soit point endommagée. Dans le Volga, & dans la riviere Oby on trouve une grande quantité d'Esturgeons & de Belugas, poisson de douze pieds

de

de long, qui eſt de la même eſpèce que l'Eſturgeon. On le mange ordinairement ſalé, la chair en eſt plus blanche que celle du veau, & d'un goût délicieux, particuliérement quand elle eſt fraîche. Les deux rivières que nous venons de nommer, aroſent cette Province, & ſe déchargent, la premiere dans la mer Caſpienne, & la ſeconde dans la mer Glaciale. Quand la fonte des neiges tombe des montagnes, le courant en devient extrêmement rapide, & les gens des pays diſent que pour n'en être pas entraînés, les Eſturgeons avalent de très groſſes pierres.

Ce qu'on appelle Caviaires.

Ce ſont les habitants d'Aſtracan qui font la meilleure eſpèce de Caviaires, avec la laitance de l'Eſturgeon & du Beluga ſaupoudré de ſel, qu'on met dans des barils; mais elle ne ſe garde pas long-temps. Il y en a une autre eſpèce faite ſeulement d'œufs d'Eſturgeons, qui eſt noire & gluante: les Turcs en font une grande eſtime, & les Ruſſes la nomment Fekra. On en fait encore avec la ſeule laitance du Beluga. Les Arméniens préparent différemment leur

RELATION de Russie. Chap. XIV.

Caviaire; ils nétoyent bien les laitances, & après les avoir salées; ils les mettent sur des planches inclinées, afin que la graisse & les parties huileuses s'en détachent; ensuite ils les mettent dans des barils bien pressées pour les vendre. On prétend que la laitance du Beluga pese jusqu'à cent cinquante livres, & les œufs jusqu'à deux cents livres: les Arméniens nomment ces œufs Arminsko fekca.

Description des Samoïedes.

On dit que les habitants de la partie Septentrionale de la Sibérie, mangent leurs prisonniers de guerre, ce qui leur a fait donner le nom de Samoïédes ou Tasambeidans, qui signifie Cannibales, ou mangeurs d'hommes. Ils vivent dans des tentes faites en rond, & couvertes de nates, ou de peaux de cerfs, avec un trou au sommet pour faire sortir la fumée du feu qu'ils font au milieu de la tente, & autour duquel ils se mettent tous. En Eté ils vivent de la pêche sur les bords des rivieres, & mangent souvent le poisson crud; ils font sécher dans cette saison celui qu'ils gardent pour l'Hiver: mais la nourriture qu'ils trouvent la plus délicieuse, est la chair des jeunes chiens.

Leur langue est barbare, & il y a peu de personnes qui puissent l'entendre, non plus que leurs Loix, qu'on prétend qu'ils exécutent sévérement; mais je ne sai sur quoi ce sentiment est fondé. Ils adorent le Soleil & la Lune, & sont fort adonnés à la Magie, ensorte qu'on regarde avec le plus d'estime ceux qui ont la réputation d'y être les plus habiles. On dit cependant qu'ils n'emploient jamais leurs conjurations contre les Russes, crainte d'en être punis, mais qu'ils en font un grand usage contre les étrangers. Il m'a été rapporté (dit l'Auteur de cette relation) qu'un de ces Magiciens, après avoir été enivré par un Marchand Anglois avec tant d'excès, qu'il ne pouvoit ni se soutenir, ni marcher, fut remis en un instant dans son état naturel, & aussi tranquille que s'il n'avoit rien bu, en se faisant seulement toucher le front par une vieille femme qui prononça quelques mots. Des gens très véridiques m'ont aussi assuré y avoir vu de la marjolaine, de la sauge, de la chicorée blanche, des oignons, & de très grosses asperges, ainsi que de fort belles roses, & des

RELATION de Russie. Chap. XIV.

tulipes bien variées, avec plusieurs autres racines, des fleurs & des plantes qui y croissent naturellement, pendant que nous prenons tant de soins pour nous en procurer. On y trouve en abondance des navets, des carotes, & des panais: & les Marchands transportent tous les ans une grande quantité de nitre, & de sel gemme, qui est d'une qualité très brillante.

Incendies fréquents dans ce pays.

Dans la partie Méridionale de la Sibérie, il y a une forêt de cinq cents milles de long, où l'on voit de vastes champs remplis de cérises d'un très beau rouge; mais elles sont d'un goût acre: cependant après les avoir transplantées elles deviennent un fort bon fruit. Tous les arbres en sont nains, seulement de deux ou trois pieds de haut, parce que l'herbe devenant fort haute dans la forêt, elle s'enflamme aisément quand elle est séche, par le feu que les voyageurs n'ont pas soin d'éteindre, quand ils quittent le lieu où ils ont séjourné, & dont il est quelquefois très difficile de se sauver. L'incendie s'étend rapidemment; & comme ces accidents y sont assés fréquents, les

arbres n'ont pas le temps de parvenir à la hauteur où ils devroient atteindre. La richesse de ce pays consiste en Rennes & en Elans, qui y sont plus gros qu'en aucun autre endroit. Ils tirent les traineaux, font aisément quatre-vingt milles par jour, & sont si doux qu'ils restent en place jusqu'à ce qu'on ait ajusté leurs harnois. Quand les habitants vendent une Renne à un étranger, ils en gardent les entrailles & les parties les plus sales des intestins pour les manger.

Jalousie des Samoïedes.

Quand ils vont à la chasse, ils consultent leurs Prêtres pour savoir de quel côté ils tourneront; & il est rare qu'ils se trompent dans leurs conjectures, sans doute parce qu'ils connoissent bien le pays, & les endroits où les animaux se retirent. Les peres vendent souvent leurs filles à six ou sept ans, & beaucoup de Marchands viennent les acheter à cet âge, pour être sûrs de leur virginité. Quand ils vont à la chasse, ils ont soin d'enfermer leurs femmes; & l'on prétend qu'ils ont des moyens pour empêcher qu'elles ne leur soient infidelles en leur absence; il n'y a pas

RELATION de Russie.

d'Italien aussi jaloux, que les Samoïedes le sont en général.

Chap. XIV.

Description de l'animal nommé Zourick.

On voit dans cette Province un animal nommé Zourick, qui ressemble à un Bléreau, mais d'une figure plus agréable. Il a les jambes courtes, la peau noire, lissée, & un peu marquetée, & vit sous terre comme le lapin. On rapporte des histoires étonantes de l'œconomie de ces animaux; de la propreté qu'ils entretiennent dans leurs terriers; des cérémonies qu'ils font pour enterrer leurs morts; de leur maniere de combattre; de faire des prisonniers, & de tenir les vaincus en captivité, en les forçant d'aller leur chercher du foin & de l'avoine pour leur subsistance pendant l'hiver. Ils font une espèce de heurlement, qu'on ne peut entendre sans frémir; & l'on raconte qu'un grand nombre de Zouricks étant assemblés dans un bois, auprès duquel un régiment de Cavalerie étoit rangé en bataille, les chevaux furent tellement effrayés de leur cri, qu'ils prirent la fuite au grand galop jusqu'à dix milles de distance, sans que les Cavaliers, qui n'étoient pas eux-mêmes exempts d'effroi, pussent les arrêter.

Des Perivoskicks & des Ecureuils de Sibérie.

La peau des Perivoskicks est d'une couleur brune éclatante, marquetée de noir & de blanc, mais la fourure n'en est pas fort estimée, parce que le poil en est très court, & par conséquent peu chaud : les Russes en font des habits pour l'Eté. Le Perivoskick est un animal Amphibie, dont le nom signifie, qui porte d'un lieu à l'autre. On prétend qu'il lui vient de ce qu'il se plaît à transporter sur son dos les Hermines & les Ecureuils, d'un côté à l'autre de la riviere. On vante beaucoup l'adresse de l'Ecureuil de Sibérie, qui, dit-on, traverse la riviere sur une petite piéce de bois, qu'il met lui-même à l'eau, & qu'il gouverne avec sa queue pour aller chercher sa nourriture. Si le vent est bon il fait agréablement le voyage ; mais s'il devient trop fort, le malheureux Ecureuil ne peut manquer d'être noyé.

Dans le voisinage de Casan & d'Astracan, & quelquefois aux environs d'Archangel, on trouve une espèce d'oiseau de la grosseur d'un phaisan, avec le dos & les jambes d'une bécassine, & le col semblable

RELATION de Russie. Chap. XIV.

à celui d'un coq. Ils se battent volontiers les uns contre les autres, comme les coqs d'Angleterre, soutiennent long-temps & vivement le combat, en se tenant sur leurs gardes, le bec piqué en terre. Ils sont d'un goût plus délicieux que celui de la caille. A Archangel on chasse fréquemment une espèce de faucon, qui n'est pas plus gros qu'une grive, & qui se nourrit des plus petits oiseaux, après les avoir bien plumés & nétoyés. Il y a aussi une autre oiseau de la grosseur d'un cigne, dont le col est très court, & si gros, qu'il avale quelquefois des poissons de six pouces de tour. Ils volent en troupes, formant un demi-cercle, peu élevés au-dessus de la surface de l'eau où ils cherchent leur nourriture. Les Russes se servent de la graisse de cet animal pour les contusions & les meurtrissures, & ils lui donnent le nom de Dika-baba, qui en leur langue signifie » une vieille femme sauvage. »

Ce que disent Scaliger, & quelques autres Ecrivains d'un animal plante, qui fleurit dans ce pays, & qu'ils nomment Borometz ou Ba-

tannetz, ce qui signifie un agneau, ou un petit mouton, est à présent reconnu universellement pour fabuleux. Si l'on veut en croire leur rapport, cet animal ou cette plante, a la forme d'un agneau, couvert d'un duvet très doux, & il est assés gros pour consommer toute l'herbe qui croît aux environs, comme si elle étoit nécessaire à sa nourriture. Aucun autre animal n'y touche, excepté les loups qui tombent sur cette plante, en la prenant pour un agneau, ce qui a souvent servi d'appas pour les détruire.

Après avoir parlé de la Sibérie parce qu'elle est une Province de l'Empire de Russie, nous allons terminer notre narration par ce qui concerne les Tartares de Crimée, qui depuis quelque temps font payer tribut aux Russes. La ville de Moscow leur fournit annuellement mille habillements de peaux de cerfs, & par le traité, le Czar est tenu de donner dans son chapeau une mesure d'avoine convenue, au cheval du Cham de Tartarie.

Des Tartares de Crimée.

Les Tartares de Crimée sont présentement sous la domination des

Turcs : la ville de Crim, qui donne le nom à tout le pays, est voisine de la mer de Tartarie ; les bâtiments sont de brique & de pierre, & la ville est entourée de murs tres forts. Les peuples ont le nez plat, les yeux enfoncés, le front petit, les épaules larges & quarrées, & ils sont de moyenne taille. Leur figure a un caractere particulier, qui les fait distinguer aisément de toute autre nation. Ils applatissent le nez de leurs enfants aussi-tôt qu'ils voyent le jour, parce qu'ils disent qu'il est ridicule de le laisser élever, pour mettre obstacle à la vue. Ils suivent la religion de Mahomet, & raillent avec raison les Moscovites, de leur superstition pour les images de Saint Nicolas.

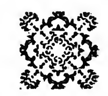
Ces Tartares ne sont autre chose que des bandits, qui vivent de pillage, & des dépouilles de leurs voisins. Quand ils sont battus ils se dispersent aussi-tôt ; mais ils se rallient pendant la nuit pour recommencer leurs incursions, & convenir de ce qu'ils doivent faire le jour suivant. Ils sont très robustes, & peuvent faire quatre-vingt milles en un jour, chaque homme ayant à

ſoi trois ou quatre chevaux, ce qui les met en état d'en changer très ſouvent. Quand un de leurs chevaux meurt, ils le coupent en morceaux, & le mangent crud avec autant d'appetit que nous mangerions le meilleur bœuf, ou le meilleur mouton: mais quelques-uns des plus délicats en mettent des morceaux entre la ſelle & le dos de leur cheval, où il acquiert une eſpèce de cuiſſon; & quand ils ont faim, il les en retirent pour les dévorer.

Le lait de jument, & le ſang de cheval qu'on tire exprès, eſt leur remede le plus ordinaire contre preſque toutes les maladies. Ils ont la vue plus perçante qu'aucun autre peuple de l'univers; & ſi rien n'y met obſtacle, ils prétendent diſtinguer les objets à cinquante milles de diſtance. Ils s'abſtiennent de ſel, parce qu'ils le croient pernicieux pour la vue, & ne mangent point de pain parce qu'ils diſent que cet aliment rend peſant, & diminue l'activité. Ils ſont à cheval la bride lache, s'élevent ſur leurs étriers, & frappent aiſément leurs ennemis en courant au grand galop.

Les Tartares Calmouques ou Calmucks, entre lesquels étoit né Tamerlan, sont possesseurs d'une grande étendue de pays, égale au tiers de l'Empire de Russie. Ils vivent sous des tentes, & ne les transportent que lorsqu'ils ont consommé tout le fourage aux environs. Ils sont plus grands, plus basannés, & moins brutaux que ceux de Crimée, qu'ils ont souvent battus : leurs femmes vont à la guerre, & chassent à cheval comme les hommes.

Fin du Voyage au Nord.



VOYAGE
AUTOUR DU MONDE;
ET DÉCOUVERTES
Faites par GUILLAUME DAMPIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & éducation de Dampier : Ses premiers voyages : Il devient planteur à la Jamaïque : Il va couper du bois dans la baye de Campêche : Il revient en Angleterre, met ordre à ses affaires particulieres, & retourne à la Jamaïque : Il fait un voyage avec le Capitaine Hogby au pays des Moskittes : Il joint le Capitaine Coxon, fait une expédition contre Porto-Bello, descend à l'Isthme de Darien avec des Boucaniers : Ils pillent Sainte Marie, & attaquent Panama : Le Capitaine Sawkins est tué : Ils font voile à

DAMPIER. Chap. I.

l'isle de Juan Fernandez : Le Capitaine Sharp est dépouillé du commandement : Factions pour & contre ce Capitaine : Notre Auteur, & d'autres mécontents prennent la résolution de traverser l'Isthme de Darien pour gagner la mer du Sud : Ils trouvent des raffraîchissements : Ils sont bien traités par l'entremise d'une vieille femme Indienne : Ils arrivent de l'autre côté de l'Isthme : Ils montent sur un Armateur François : Ils sont joints par huit vaisseaux de Boucaniers : Ils jettent l'ancre à l'Isle des Perles : Description des habitants : Quelques Corsaires périssent dans une partie de débauche : Histoire du Capitaine Payne : Description de l'oiseau niais : Description de l'Isle d'Aves : Description du Cocotier : Du poisson nommé la Remore : Dampier arrive à la Virginie.

Origine de Dampier.

M. GUILLAUME DAMPIER naquit en l'année 1652, d'une bonne famille dans le Comté de Somerset. Il perdit son père dans l'enfance ; & étant tombé entre les mains de quelques parents, ils lui firent don-

ner une éducation très médiocre : Ils le mirent en apprentissage à l'âge de dix-sept ans, sous le maître d'un vaisseau, qui mit à la voile de Weymouth dans le Comté de Dorset. Il fit avec lui un voyage en France, & un autre à Terre-neuve. La différence de climat lui fut si contraire dans le dernier, que lorsqu'il fut de retour, il résolut de se retirer à la campagne au milieu de ses amis, & de ne plus se remettre en mer : mais comme il avoit naturellement l'esprit variable, il changea bien-tôt de résolution, se rendit à Londres en 1670, monta en qualité de premier Pilote sur un vaisseau des Indes Orientales, chargé pour Bantam, & fit un très heureux voyage.

An. 1673.

L'année 1672 Dampier vécut avec son frère dans le Comté de Somerset ; & en 1673 il servit contre les Hollandois en deux combats à bord d'un vaisseau de Roi, nommé le Prince Royal, & commandé par Sir Edouard Spragg, qui fut tué la même année. Il retourna encore dans le Somerset, où il se lia d'amitié avec le Colonel Hellier, qui avoit de grands biens à la Jamaïque, & qui

DAMPIER. Chap. I. An. 1673.

lui persuada d'y passer pour s'occuper d'une plantation. Il n'y demeura qu'environ un an, & se joignit au Capitaine Hodsel pour aller couper du bois de teinture dans la baye de Campêche.

Il se lie avec les Boucaniers.

Il se livra avec ardeur à cette occupation, quoiqu'elle fût accompagnée d'assés grandes difficultés ; & comme il vit qu'on en retiroit un profit considérable, il s'y engagea une seconde fois. Ce fut alors qu'il forma des liaisons avec les Boucaniers, auxquels nous verrons qu'il s'attacha totalement par la suite ; liaisons honteuses qui le firent souvent rougir de les avoir formées, quand il fut plus avancé en âge. Quoiqu'il en soit il fit alors de grands projets pour l'établissement de sa fortune, & revint avec ces pensées en Angleterre au mois d'Août 1678. Il y rassembla tout l'argent qu'il put avoir, se pourvut de ce qu'il jugea lui être nécessaire, & se rembarqua pour la Jamaïque au commencement de l'année 1679, dans le Loyal-marchand de Londres, commandé par le Capitaine Knapman.

Il se joint à eux.

Son dessein étoit de continuer à

couper du bois dans la baye de Campêche, parce qu'il connoissoit très bien les avantages de ce commerce, & la façon de le conduire. Il changea bien-tôt de résolution, & employa son argent à acheter dans le Comté de Dorset un petit bien d'un homme, dont il connoissoit parfaitement les titres. Avant de repasser en Europe il convint avec un nommé M. Hobby, de faire un voyage dans le pays des Moskites au Continent; mais ayant jetté l'ancre dans la baye de Nigral, tous les hommes de M. Hobby l'abandonnerent pour se joindre aux Capitaines Coxon, Sawkins, Sharp, & à d'autres avanturiers, qui avoient formé le projet d'une expédition lucrative. Trois ou quatre jours après M. Dampier les suivit, jugeant qu'il ne lui serviroit de rien de demeurer avec M. Hobby, puisqu'ils ne pouvoient entreprendre de conduire le vaisseau sans hommes.

DAMPIER. Chap. I. An. 1679.

La premiere expédition de ces confédérés fut contre Porto-bello, & ils résolurent ensuite de traverser l'Isthme de Darien pour gagner la mer du Sud. Dans cette intention ils

Ils débarquent à l'Isthme de Darien. An. 1680.

DAMPIER. Chap. I.

An 1680.

débarquerent le 5 d'Avril 1680, près l'Isle Dorée, une de celles qu'on appelle Samballes, au nombre de près de quatre cents hommes, bien munis de provisions, & de différentes bagatelles propres à gagner l'amitié des Indiens. Après une marche de neuf jours ils arriverent à Santa-Maria qu'ils pillerent; mais n'y ayant pas trouvé le butin qu'ils espéroient, ils n'y demeurerent que trois jours, & s'embarquerent sur quelques petits bâtiments pour gagner la mer du Sud. Le 23 d'Avril ils furent à la vue de Panama, & firent une entreprise infructueuse sur Puebla Nova, où le Capitaine Sawkins, & quelques autres perdirent la vie.

Leurs différentes expéditions.

Le 6 de Juin, ils firent voile pour la côte du Pérou, & après avoir touché à Gorgonia, & à Plata, ils s'emparerent d'Ylo au mois d'Octobre. Vers le temps de Noël ils arriverent à l'Isle de Juan Fernandez, où la plus grande partie de la troupe, mécontente du Capitaine Barthelemi Sharp, qui avoit pris le principal commandement à la mort de Sawkins, le déplaça en faveur du Capitaine Watling. Ce dernier fut tué avec vingt

huit hommes, dans une entreprise qu'ils firent sans succès contre Arica, forte ville bâtie dans l'enfoncement de la côte du Pérou. L'équipage du vaisseau se partagea en deux factions; les uns vouloient rétablir le Capitaine Sharp, & les autres vouloient l'éloigner du commandement. Le premier parti eut le dessus, & les mécontents au nombre de quarante-sept, entre lesquels étoit M. Dampier, résolurent de traverser l'Isthme, entreprise hardie, & d'autant plus dangereuse, qu'ils formoient une espece de petite République, n'ayant fait choix de personne pour les guider dans leur marche, & pour régler leurs projets; cependant ils acheverent ce voyage en vingt-trois jours avec très peu de perte.

Ils traversent l'Isthme.

Ce fut le premier de Mai, vers trois heures après midi qu'ils se mirent en route pour cette expédition, ayant avec eux un Espagnol & deux Moskittes Indiens, dont les derniers étoient très adroits pour la pêche de la vache marine, & pour celle de plusieurs autres sortes de poissons. Ils emporterent une chaudiere pour faire cuire leurs provisions, de

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

la fleur de farine, vingt ou trente livres de chocolat, & du ſucre en petite quantité.

Le 2 ils ne purent faire que ſix milles, & ils s'arrêterent à une plantation Indienne ſur le penchant d'une colline, où ils ne trouverent que des femmes, dont ils ne purent entendre la langue : mais une leur donna pour les raffraîchir, d'une boiſſon faite avec du bled. Le ſoir les hommes parurent, & régalerent les avanturiers d'oiſeaux, de patates, de yames, & de plantain. L'un d'eux, qui parloit un Eſpagnol corrompu, convint pour une hache de les conduire vers un Indien, qui ſavoit très bien cette langue, pouvoit les entendre, & leur donneroit les inſtructions qui leur étoient néceſſaires.

Ils ſont guidés par des Indiens.

Cet homme tint ſa parole, & ils arriverent le lendemain vers midi chez l'Indien intelligent : mais ils ne tirerent d'abord que très peu d'avantage de ſa converſation. Il ne leur parla qu'avec un ton de colere, répondit durement à toutes leurs queſtions, & ils reconnurent aiſément à ſon air ſombre qu'il ne méditoit rien de favorable pour eux.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

Cependant les avanturiers ayant gagné l'amitié de sa femme par le présent qu'ils lui firent d'un jupon éclatant, elle gagna l'esprit du mari, qui leur donna un guide pour deux jours, ne pouvant lui-même les conduire, parce qu'il étoit blessé au pied. Il les avertit qu'un parti d'Espagnols étoit en campagne pour les détruire, & voulut les engager à passer la nuit dans sa cabane, parce qu'il tomboit alors une forte pluye; mais ils continuerent leur chemin, préférant de s'exposer au mauvais temps, plutôt que de courir le risque de tomber entre les mains de leurs ennemis.

Dampier passe à la Virginie.

Après divers événements, sur lesquels nous ne nous étendrons pas, parce qu'ils sont relatifs à la description de l'Isthme, dont nous parlerons plus au long dans le voyage de Wafer, ils arriverent à la clef, ou isle de la Sonde, & monterent à bord d'un Armateur François, commandé par le Capitaine Tristian, Ils firent voile à la clef de Springer, une autre des isles Samballes, où ils trouverent & joignirent une escadre de huit avanturiers, dont les forces composées au moins de six cents hommes,

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

ne pouvoient rien exécuter d'important, parce que leurs Commandants n'étoient pas d'accord entre eux. Dampier & ses compagnons voyant cette désunion se mirent sous le commandement du Capitaine Wright, qui les joignit avec une prise qu'il avoit faite sur les Espagnols. Il en fit encore trois ou quatre autres avec eux, & ils en partagerent le produit : mais ils se séparerent ensuite, & Dampier avec ce qu'il avoit gagné, se rendit à la Virginie.

Pendant que Dampier fut avec le Capitaine Wright, ils toucherent aux isles qu'on nomme des Bleds, & que quelques autres appellent les isles des Perles, situées à 12 dégrés 10 minutes de latitude Septentrionale. Les habitants, qui avoient souvent été très maltraités par les Boucaniers, se cachoient aussi-tôt qu'ils découvroient quelques voiles, crainte d'être emmenés esclaves, ou de souffrir quelque autre mauvais traitement de ces cruels avanturiers.

Description des habitants de l'Isle des Perles.

La couleur de ces habitants est brune, approchant de celle du cuivre, ils sont petits, mais forts, ont le visage rond, de petits yeux noirs,

de longs cheveux, des sourcils bruns qui leur pendent sur les yeux, le front petit, le nez large & plat, de grosses lévres, & le menton petit. Ils percent des trous dans la lévre inférieure de leurs enfants mâles, quand ils sont jeunes, & les empêchent de se fermer, en y mettant des chevilles de bois, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y mettent des especes de barbes artificielles d'écailles de tortue, qui leur pendent sur le menton, & qu'ils ôtent durant la nuit.

Ils étendent autant qu'il leur est possible, & ouvrent les oreilles de leurs enfants, garçons & filles avec des morceaux de bois; & quand elles sont bien dilatées, ils y mettent d'autres piéces de bois rondes & polies, de la grandeur d'un écu, ensorte que leurs oreilles paroissent comme un morceau de bois, avec un filet de chair autour.

Pendant que les filles sont encore dans l'enfance, les mères leur enveloppent fort serré le dessus de la cheville du pied, avec une toile de coton, ce qui leur fait grossir le gras

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

de la jambe, & elles portent cette ligature toute leur vie. Les deux ſexes vont également nuds, à l'exception d'une toile de coton qu'ils portent à la ceinture. Ils marchent les pieds nuds, ce qui devroit naturellement les rendre gros & applatis, cependant ils les ont en général petits & bien faits.

Endroit où périt l'Eſcadre de M. d'Eſtrées.

Le Capitaine Wright croiſa avec ſes gens pendant quelque temps, à 11 dégrés 40 minutes de latitude Septentrionale; à la hauteur de l'iſle d'Aves, qui n'a que quatre milles de longueur, & environ un demi-mille de largeur dans la partie Orientale. Du côté du Nord on y trouve un bon port, & quelques puits creuſés par les Avanturiers. Il y a une chaîne de rochers très dangereux, environ à trois milles de cette iſle. Ils s'étendent de l'Eſt au Nord, d'où ils tournent à l'Oueſt; & ce fut ſur ces rochers que ſe perdit une forte eſcadre de vaiſſeaux François, commandés par Monſieur d'Eſtrées, peu de temps avant l'arrivée de Dampier, pour avoir manqué de ſuivre les baliſes.

Quelques Corſaires qui étoient débarqués

débarqués dans cette isle, vécurent agréablement pendant un temps assés long de ce qui leur vint de ce naufrage, d'où la mer leur apporta en abondance du porc salé, du bœuf, du vin, de l'eau-de-vie, & d'autres denrées. Quarante de ces Avanturiers allerent à bord d'un des vaisseaux naufragés, où il y avoit des liqueurs en abondance, & pendant qu'ils étoient à boire, à chanter, & à se divertir, ils furent emportés en mer, l'arriere du bâtiment ayant été séparé du reste : donnerent sur les rochers, & y périrent tous.

Adresse du Capitaine Payne.

Dans le même endroit le Capitaine Payne, qui y avoit relaché avec un vaisseau de six canons, fut en grand danger d'être pris par un navire Hollandois de vingt canons, qui jetta l'ancre le soir à un mille de distance, & tira quelques coups pour l'intimider, dans l'intention de tomber sur lui avec la marée, & de s'en rendre maître le lendemain matin. Payne apprit par ses gens, qu'il y avoit dans la partie Occidentale de l'isle, un vaisseau marchand Hollandois à l'ancre, & qu'il paroissoit richement chargé. Le Capitaine donna

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

ordre aussi-tôt de l'aborder dans deux canots, qui l'approcherent à la faveur des ténebres, & eurent le bonheur de s'en rendre maîtres. La prise étoit considérable, & il sortit de la rade dans ce vaisseau avec le pavillon Hollandois, laissant le sien vuide aux ennemis, qui n'eurent aucun soupçon de cette tromperie.

De l'Isle d'Aves.

Dans l'isle d'Aves ou des Oiseaux, on trouve une grande quantité de ceux qu'on appelle boubies, ou oiseaux niais. Ils ont le bec très large & très fort, & les pieds plats comme le canard. Ils sont si simples qu'ils ne se détournent point du chemin, quoiqu'on soit près de les écraser sous les pieds. Ils font leurs nids sur des arbres dans cette isle; mais en plusieurs autres endroits ils déposent leurs œufs sur la terre, où ils nourrissent leurs petits: la chair en est noire & sent le poisson, cependant les Corsaires s'en font un régal. On trouve aussi dans cette isle un autre oiseau nommé l'homme de guerre, qui a la forme d'un milan, entiérement noir, à l'exception du col qui est rouge: il se nourrit de poisson, & cependant il ne vit point dans

l'eau, mais il tombe en plongeant sur sa proye, & l'emporte dans les airs. Il a de longues aîles, & fait son nid sur des arbres, s'il en trouve quelqu'un près de l'endroit où il habite, autrement il pond ses œufs & les couve sur la terre.

Oiseaux du pays.

On trouve le même oiseau dans les isles de Roca, ainsi que le noddi, qui est très bon à manger, quoi qu'il ne soit guère plus gros qu'un de nos merles. On y voit aussi l'oiseau des tropiques, environ de la grosseur d'un pigeon, mais rond & très gras, avec les plumes blanches, excepté quelques-unes des aîles, qui sont grises. Il a le bec court, jaune & fort, sans autre queue qu'une simple plume d'environ sept pouces de long, qui lui pousse du croupion. On appelle cet oiseau des tropiques, parce qu'il est très rare qu'on en trouve dans d'autres climats, que ceux qui sont compris entre ces deux cercles. Ils sont très bons à manger, & l'on en rencontre souvent en mer, hors de la vue de terre.

De la côte de Caracas.

Dans la plus Septentrionale de ces isles, est une montagne fort haute, toutte blanche, & qui n'est for-

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

mée que de rochers : elle a au Midi une fontaine qui coule si lentement, qu'en vingt-quatre heures elle ne fournit pas plus de soixante pintes d'eau : elle porte un gout minéral très désagréable, & est purgative quand on la garde quelques jours. Environ à vingt lieues de l'isle d'Aves est la côte de Caracas, qui dans l'étendue de plus de vingt lieues ne présente que de hautes montagnes, coupées par quelques petites vallées. Le terroir en est presque par-tout stérile, excepté dans les vallées, où le sol est couvert d'une espece de glaise noire ou rouge, qui les rend un peu plus fertiles. On trouve dans ce pays beaucoup de maïz, de plantain, de cochons, & d'oiseaux des Indes; mais la principale production est la noix dont on fait le chocolat.

Description du Cacao.

Cette noix se nomme cacao : l'arbre qui la produit a environ un pied & demi de grosseur, & ne croît ordinairement qu'à la hauteur de huit pieds. La feuille en est assés semblable à celle du prunier, mais un peu plus large : les branches sont fort étendues : les noix pendent irrégulièrement entre ces branches sur des

tiges fortes & fléxibles, & sont renfermées dans des coques de la grosseur des deux poings. On les coupe deux fois par an, au mois de Juin & au mois de Décembre, mais la premiere récolte est la meilleure. La coque a environ un pouce & demi d'épaisseur, elle n'est point spongieuse, ni de la nature du bois, mais on la casse aisément. Elle est un peu plus dure que l'écorce du limon, avec la peau raboteuse & inégale. La couleur est d'un verd obscur, qui devient ensuite d'un jaune brillant, & dans l'état de maturité elle se change en un très beau rouge.

Le cacao murit par dégrés, & on le met en tas pour le faire suer: ensuite on brise les coques avec la main, & l'on en tire les noix, qui sont par rangs comme les grains de maïz, à peu près cent dans chaque coque, où l'on ne trouve aucune autre substance. On les étend sur des nates pour les faire sécher, & elles se conservent très bien, parce qu'elles ont une peau fort dure, & contiennent beaucoup d'huile, ce qui les garantit des impressions de l'eau salée. On en a mis quelques

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

fois avec de vieux sacs moisis, sans qu'elles en aient reçu aucun dommage.

L'arbre de cacao, qui vient d'une noix plantée en terre, le gros bout en dessous, commence à rapporter après quatre ou cinq ans, sans qu'il soit nécessaire de le transplanter. On met ces arbres dans des vallées ouvertes au vent de Nord, & à l'abri de la chaleur, qui leur est très contraire. On en forme des allées alternativement avec des plantains, qu'on a soin de couper à mesure que le cacao acquiert de la force. Ces noix servent de monnoie dans la baye de Campêche.

Villes & climat du pays des Caracas.

La principale ville des Caracas, située assés avant dans les terres, est grande & riche : le pays tout en pâturage abonde en bestiaux, & est très peuplé. La ville la plus considérable qu'on trouve sur la côte, se nomme la Guise, & est toute ouverte, mais avec un bon fort, & un mauvais port. Elle a été pillée deux ou trois fois par les Anglois : la situation en est environ à cinq lieues Ouest du Cap-blanc, qui termine la côte des Caracas du côté de l'Est.

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

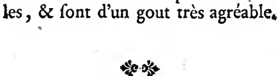
L'air de cette contrée est doux & très sain ; mais il y souffle quelquefois des vents brûlants qui font venir des boutons aux lévres. Les Espagnols ont des vedettes sur les hauteurs des environs, & ils donnent même des armes à leurs Négres, pour répousser les ennemis en cas d'attaque.

Du poisson nommé Remore.

Dampier rapporte que dans son voyage à la Virginie, ils pêcherent plusieurs des poissons nommés remores, sans avoir besoin d'aucun appas pour les prendre. Ces poissons ont à peu près la forme & la grosseur d'un fort merlan, mais avec la tête plus platte. Depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ils ont une substance cartilagineuse & visqueuse, de forme ovale, de sept à huit pouces de long, & d'un pouce d'épaisseur, avec laquelle ils s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, de même que le limaçon s'attache aux murailles. Lorsque le temps est serein, ces animaux jouent autour des vaisseaux, mais quand il devient orageux, ils s'attachent au fond, où ils vivent des excréments & des saletés qu'on jette dans la mer. On sait combien

DAMPIER. Chap. I. An. 1681.

il faut peu de chose pour retarder le mouvement d'un vaisseau, & il y a tout lieu de croire que la remore des anciens, dont on a fait tant d'histoires, n'étoit autre chose que plusieurs de ces animaux attachés aux navires, & en effet quand il y en a dix ou douze ils ralentissent autant la navigation, que si le bâtiment étoit très sale. Ils sont naturellement indolents, & nagent très lentement, ce qui fait qu'ils s'attachent souvent à de plus gros poissons quand il en passe quelqu'un près d'eux, & il n'est pas rare quand on pêche des goulus de mer, de trouver deux ou trois remores qui y tiennent, & dont les goulus ne peuvent se délivrer, malgré la vivacité de leurs mouvements. Ils s'attachent aussi aux tortues, aux vieux arbres, & en général à tout ce qu'ils rencontrent. Ils n'ont point d'écailles, & sont d'un gout très agréable.



CHAPITRE II.

Dampier met à la voile de la Virginie avec le Capitaine Cooke: Ils mouillent aux isles de Sel: Description de l'oiseau nommé le flamand: On trompe un des Matelots: Description de l'isle de Saint Nicolas: Ils font voile à Mago: Perfidie du Capitaine Bond: Elle a des suites facheuses pour le Capitaine Cooke: Des isles de Brava, de Fogo & de Saint Jago: Ils jettent l'ancre près de Sierra-leona: Ils trouvent le peuple très poli: Ils éprouvent un furieux ouragan: Description du Rock-fish & du Snapper, du Lion & du Veau marin. On trouve un Indien, qui avoit été laissé par hazard à l'isle de Fernandes: Son adresse & sa joye de se retrouver avec ses anciennes connoissances: Les Indiens estiment beaucoup les noms qui leur sont donnés par les Chrétiens: Bravoure du Capitaine Davis, & de cinq de ses hommes.

DAMPIER.
Chap. II.
An. 1683.

Dampier se joint au Capitaine Cooke.

APRÈS être demeuré quelque temps à la Virginie, M. Dampier s'associa avec le Capitaine Cooke, qu'il connoissoit anciennement, & ils résolurent de croiser contre les Espagnols dans la mer du Sud.

Le 23 d'Août 1683 ils mirent à la voile d'Achacamack, & dirigerent leur cours pour les isles du Cap-verd: quelques jours après leur départ ils éprouverent une tempête si violente, qu'ils perdirent presque l'espérance de conserver leurs vies, ayant duré plus d'une semaine avec la plus furieuse impétuosité. Enfin ils arriverent à l'isle de Sel, ainsi nommée à cause de la grande quantité d'étangs salés, & de concrétions de sel qu'on y trouve. Le terroir en est stérile, sans arbres ni herbes, & il ne produit que quelques mauvais buissons vers le rivage de la mer.

De l'oiseau nommé Flamingo.

On voit aussi quelques chévres décharnées brouter entre les rochers, & des oiseaux sauvages en petit nombre, entre autres le flamingo, qui est de couleur tirant sur le rouge, & qui se tient dans les marais, où il est difficile de le tirer.

Ces oiseaux font leurs nids de terre, ramassée en petits monceaux, qui s'élevent au-dessus de l'eau, & qui portent sur les endroits les moins profonds des étangs. Ils n'ont jamais plus de deux œufs à la fois, ils les couvent de leurs croupions, pendant que leurs jambes, qui sont très longues, demeurent dans l'eau; si la Nature ne les avoit construits, de façon qu'ils peuvent rester longtemps dans cette situation, le poids de leurs corps écraseroit leurs œufs, ou étouferoit les petits, qui ne peuvent voler que quand ils sont grands, mais ils courent avec une telle rapidité, qu'il seroit très difficile de les atteindre. La langue de ces oiseaux est un mets délicieux, le reste quoique d'assés bon goût, est peu estimé, parce que la chair en est noire & maigre. Ils se tiennent ordinairement ensemble du même côté d'un étang, & comme ils ont tous les plumes à peu près de la même couleur, il semble de loin que ce soit un mur de brique.

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

Cette isle n'a que cinq ou six habitants; le Gouverneur, qui faisoit une triste figure, n'étant couvert que

Description de l'Isle de Sel.

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

de haillons, vint à bord avec un présent de trois ou quatre chévres maigres, & le Capitaine Cooke par reconnoissance lui donna un habit. On lui acheta environ vingt boisseaux de sel pour quelques vieux habillements: il demanda un peu de poudre & de plomb, ce qui lui fut accordé, & il se retira très satisfait. Un des gens de sa suite feignant de se cacher du Gouverneur, vendit à un marinier un morceau d'une substance, qu'il lui dit être de l'ambre gris; mais quelque temps après on reconnut qu'il étoit faux, & vraisemblablement une composition de crotes de chévres. Ceux qui font commerce de cette marchandise, doivent s'y bien connoître, parce que dans tous les endroits où l'on en vend, les habitants sont habiles dans l'art de la contrefaire.

Ils abordent à celle de S. Nicolas.

De l'isle de Sel, les Avanturiers firent voile à Saint Nicolas, une autre des isles du Cap-verd, à vingt-deux lieues de la premiere, & ils jetterent l'ancre dans la partie Méridionale. Cette isle est pleine de montagnes stériles, & entourée de rochers: mais dans l'intérieur il y a quelques val-

lées fertiles, habitées par les Portugais ; ils y ont planté de la vigne, & fait d'autres plantations qui réussissent parfaitement. Les habitants sont de couleur tannée & très bruns : si l'on jugeoit de leur richesse par leur habillement, on pourroit les croire très misérables, cependant le Gouverneur, & trente-quatre hommes de sa suite, qui visiterent le Capitaine Cooke, parurent en assés bon état, armés d'épées & de pistolets. Ils lui firent présent de quelques batils d'un vin pâle & gros, dont le gout étoit pareil à celui du vin de Madere.

A quatorze milles de la mer est la principale ville de l'isle : elle contient environ cent familles, & il y en a aussi plusieurs de répandues dans les vallées. On y trouve quelques ânes & des chévres assés médiocres, quoique très belles si on les compare à celles de l'isle de Sel.

Perfidie d'un Capitaine Anglois.

Après être restés cinq ou six jours dans cette isle pour nétoyer le fonds du vaisseau & pour faire de l'eau en creusant des puits, parce qu'on ne peut en avoir autrement, les avanturiers firent voile à l'isle de Mayo,

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

qui est aussi une de celles du Cap-verd, où ils avoient dessein d'acheter des provisions, parce qu'elle produit de très bons bœufs & des chevres ; mais un accident arrivé peu de temps avant dans cette isle, fut cause que les habitants ne voulurent permettre à aucun des gens de descendre. Un Capitaine nommé Bond, natif de Bristol, qui passa ensuite du côté des Espagnols, avoit abordé à cette isle, s'étoit rendu maître du Gouverneur, & de quelques-uns de ses gens venus à bord pour trafiquer ; leur avoit fait payer leur rançon telle qu'il avoit voulu le leur imposer, & ensuite avoit eu la perfidie de les emmener. L'abordage est mauvais dans cette isle ; cependant comme il y a beaucoup de sel, il y vient un assez grand nombre de vaisseaux. On y trouve quantité de chevres & d'autres animaux à corne, avec de petites tortues de mer dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août : il y croît des plantains, des yames, & des pommes de terre ; & les habitants, quoique pauvres, y vivent mieux que dans aucune des isles voisines.

Ils mouillent à Saint Jago.

Quatre ou cinq lieues plus à l'Ouest

est l'Isle de Saint-Jago, où la plus grande partie des vaisseaux Européens qui vont aux Indes touchent pour faire de l'eau. Les habitants naturellement enclins à faire de petits vols, apporterent de jeunes bœufs, des cochons, des chevres, des œufs, des oiseaux, du plantain & des cocos, qu'ils échangerent pour des mouchoirs, des chapeaux, des caleçons, ou d'autres habillements de toile, parce qu'ils estiment peu ceux de laine. A l'Ouest de cette isle, on en voit deux autres petites, nommées Brava & Fogo, dont la derniere n'est presque qu'un volcan très élevé, d'où il sort des flammes qu'on apperçoit de très loin pendant la nuit. Les autres isles sont nommées Saint-Antoine, Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Bona-vista; mais notre Auteur n'en dit rien de remarquable

Le vent s'étant tourné Est-Nord-Est, le Capitaine Cooke mit à la voile pour les détroits de Magellan; mais à dix degrés de latitude septentrionale il changea son cours, & porta à la côte de Guinée. Peu de jours après il jetta l'ancre à l'embouchure de la riviere Sherborough au

DAMPIER. Chap. II. An. 1683.

Sud de Sierra-Leona. Un petit bois qui étoit sur le rivage cachoit la vue d'une ville assez considérable, habitée par les Negres de la côte, avec une grande maison au milieu, où les étangers sont bien reçus, & regalés de vin de palmier & d'autres rafraîchissements. Ces Negres se comporterent très bien envers le Capitaine Cooke & ses gens, auxquels ils fournirent des plantains, des canes de sucre, du vin de palmier, des oiseaux, du riz, & du miel à très bas prix. Il y a sur cette côte une habitation Angloise, où l'on fait un commerce considérable de bois rouge propre à la teinture, qu'on appelle Cam-wood.

Ils passent le détroit de Le-maire.

Ils leverent l'ancre vers le milieu de Novembre 1683, & dirigerent leur cours aux détroits de Magellan: ils eurent une grande variété de vents & de temps fâcheux, qui leur causerent un retard considérable: toucherent aux isles de Sebald-de-Weert, qui sont au nombre de trois, totalement stériles, sans rien produire d'utile ni de digne d'être remarqué, excepté de petites écrevisses de mer, rouges & de la largeur de la main;

& enfin arriverent au détroit de le Maire le premier de Février 1684. Le 14 ils essuierent une violente tempête venant de l'Ouest-Sud-Ouest, qui dura jusqu'au trois de Mars. Le 19 du même mois, ils découvrirent un vaisseau qu'ils jugerent être un bâtiment Espagnol; & ils se préparerent à le bien recevoir: mais ils le reconnurent pour un navire Anglois, commandé par le Capitaine Eaton, & chargé à Londres pour la mer du Sud. Le Capitaine Cooke alla de conserve avec ce bâtiment jusqu'à ce qu'ils fussent sortis du détroit, & lui donna du pain & du bœuf pour de l'eau, dont Cooke commençoit à manquer.

Ils arrivent à l'Isle de Juan Fernandez.

Le 23, ils jetterent l'ancre à vingt-cinq brasses de profondeur, dans une baie au Sud de Jean Fernandez environ à deux cables du rivage. Cette isle est située à la latitude de 34 degrés 45 minutes, environ à cent vingt lieues de la Terre ferme. Elle est remplie de hautes montagnes; mais les vallées en sont agréables & très fertiles.

Au milieu des bois on trouve de grands pâturages d'une herbe fleurie,

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

très épaisse, qui sert à nourrir une multitude de troupeaux. Il y a beaucoup de bois propres à la construction, mais non à faire des mâts; & l'on y mange des choux excellents. La partie occidentale de l'isle est un pays plat qui porte de l'herbe seche fort courte; il n'y a dans cette partie ni arbre ni eau; & l'on n'y peut débarquer qu'en un seul endroit.

Du poisson nommé Snapper.

Quoique cette isle soit inhabitée, il y en a peu qui paroisse aussi convenable pour y établir une colonie; le terroir étant fertile, & la mer abondante en poisson. Les Snappers entr'autres & les Rock-fish ou tatonneurs y sont en si grande quantité, qu'avec une ligne & un seul hameçon, on en peut prendre en deux heures suffisamment pour donner à manger à cent personnes. Le Snapper a la tête très grosse & les ouies fort larges, le dos rouge, le ventre argenté, & les écailles de la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols: il a la forme d'un rouget, mais beaucoup plus gros, & le goût en est excellent. Ce poisson est particulier à la mer du Sud & aux Indes occidentales.

Le Roch-fish eſt aſſez ſemblable au merlus, couleur de brun foncé, avec de petites écailles argentées : il eſt très bon à manger ; & l'on en trouve en quantité ſur les côtes du Pérou & du Chili. Les veaux & les lions marins ſont ſi fréquents dans l'iſle dont nous parlons, qu'on ne peut faire un pas ſur le rivage ſans en rencontrer.

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

Du Rock-fish.

Le veau marin eſt de la groſſeur de notre veau terreſtre ; ſa tête reſſemble à celle d'un chien, avec deux longues nageoires très fortes ſous les épaules, qui lui ſervent à nager dans l'eau, & à s'élancer ſur la terre, en s'aidant auſſi de ſa queue, parce que cet animal n'a point d'autres pattes. Il nage très vîte ; mais il eſt ſi lent ſur terre, qu'il faut le frapper pour le faire ranger du chemin : alors il fait ſon cri, & ſe jette ſur celui qui l'attaque. Quand on lui donne un coup ſur le nez, cette bleſſure lui eſt la plus funeſte. Les veaux marins ſont couverts de poils noirs, gris, bruns, ou marquetés, & ſont bien liſſés quand ils ſortent de l'eau. Ils bêlent comme les brebis quand ils appellent leurs petits, & ne ſe trompent jamais à reconnoître les leurs,

Du Veau marin.

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

en si grand nombre que soient les autres.

Du Lion marin.

Le lion marin est de douze ou quatorze pieds de long ; il est assez semblable au veau, mais six fois aussi gros. Il a la tête comme celle d'un lion, la face large, les moustaches pareilles à celles d'un chat : ses yeux ressemblent aux yeux de bœuf, & ses dents, dont les matelots font quelquefois des dés, sont aussi larges que le pouce d'un homme, & d'environ trois pouces de long. Ils n'ont point de poil ; leur peau est brune ; & ces animaux sont si gras, qu'un seul peut fournir un muid de bonne huile, propre à fricasser les mets. Ce qu'ils ont de maigre est noir & dur, mais d'un assez bon goût : ils vivent de poisson ; vont en troupeaux comme les cochons, en faisant un murmure désagréable ; & quand rien ne les trouble, ils demeurent quatre ou cinq jours, & quelquefois plus long-tems, à terre.

Ils délivrent un Indien demeuré dans une Isle.

Aussi-tôt que les vaisseaux eurent abordé à cette isle, on envoya un canot avec un Moskitte, & deux ou trois Matelots pour chercher un autre Moskitte Indien ; que le Capitai-

ne Watlin y avoit laissé. Il ne fut pas difficile de le trouver, car ayant découvert la veille un vaisseau qu'il reconnut pour Anglois, il avoit tué trois chévres pour regaler l'équipage, & sortit dés bois pour venir au devant de ceux qui le cherchoient.

Ce fut un spectacle touchant que la rencontre des deux Indiens, & l'on ne peut exprimer la joye de celui, qui après avoir été si long-temps dans ce pays, s'imaginoit que tous ceux qu'il voyoit étoient de ses anciens amis, venus exprès pour le chercher. Quelques Espagnols sachant qu'il étoit demeuré dans cette isle, en avoient souvent fait la recherche, mais inutilement, & il s'étoit dérobé à leurs poursuites. Il avoit élevé une petite hutte, environ à un demi mille du rivage de la mer, l'avoit garnie de peaux de chévres, dont il avoit aussi fait son lit, & en portoit un morceau autour de la ceinture, parce que le peu d'habillement qu'il avoit apporté du vaisseau étoit devenu totalement hors de service. Quand il étoit descendu à terre, il avoit avec lui un couteau, un fusil, un cornet de poudre, & un

DAMPIER. Chap. II. An. 1684. peu de plomb: mais lorſque ſes munitions furent épuiſées, il ſe fit une ſcie de ſon couteau, en y formant des dents, ce qui lui ſervit à couper le canon de ſon fuſil en petites piéces, & avec le ſecours du feu qu'il tira de ſa pierre, il ſe fit une lance, des hameçons, & des harpons, en forgeant le fer avec une pierre quand il l'eut fait rougir, après quoi il l'aiguiſa à force de travail juſqu'à ce qu'il y eut fait un tranchant, tant par ce moyen, qu'en ſe ſervant de la ſcie que lui avoit fourni ſon couteau.

Induſtrie des Indiens. Il dût la réuſſite de ſon travail au ſouvenir de ce qu'il avoit vu faire aux forgerons Anglois, & tous ceux qui connoiſſent l'adreſſe des Indiens, ne ſeront pas ſurpris de ſon induſtrie. On ſait que les Sauvages, qui n'ont aucun uſage du fer, ſe font des haches de pierre, qui leur ſervent à conſtruire des canots, à bâtir des maiſons, & à pluſieurs autres uſages. Les habitants des environs de la riviere nommée Blowfield, font de ces haches qui ont dix pouces de long, quatre de large, & trois d'épaiſſeur au milieu. Elles ſont tran-

chantes des deux côtés: le manche qui a environ quatre pieds, est bien lié avec une corde, & fixé au milieu dans une coche, longue comme le doigt. Les naturels de Patagonie mettent aussi à l'extrêmité de leurs fléches des pierres, qu'ils taillent pour cet usage avec une industrie étonnante. En se servant des instruments dont nous venons de parler, l'Indien avoit vécu de chévres, de veaux marins, & de poisson pendant plus de trois ans.

DAMPIER. Chap. II. An. 1684.

Les Anglois lui avoient donné le nom de Will, & ces peuples, qui n'ont point chez eux de dénomination particuliére, regardent comme une grande faveur, quand ils en reçoivent une des Européens. Il y a dans la partie Orientale de cette isle deux bayes avec de l'eau fraîche, un bon ancrage, & dans une situation si favorable, que peu de troupes les pourroient défendre contre de très fortes attaques. Le Capitaine Davis qui s'en étoit emparé avec cinq hommes, s'y défendit si bien, qu'un gros corps d'Espagnols fit des efforts inutiles pour les en chasser, & à l'exception d'un qui déserta aux ennemis, les

Ils estiment les noms que leur donnent les Européens.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684. autres furent ramenés à Londres par le Capitaine Strong.

CHAPITRE III.

Le Capitaine Cooke se joint au Capitaine Eaton, & quitte l'isle de Juan Fernandez : Ils prennent un vaisseau chargé pour Lima : Ils jettent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer : Ils forment le projet d'attaquer la ville de Truxillo, mais ils changent d'avis, & font voile pour les Isles de Gallapagos : Description de ces Isles, de l'arbre nommé Dildo : Des différentes especes de tortues de mer : Usage qu'on en fait : Comment ces animaux subsistent & se multiplient : Leur retraite. Les Anglois quittent les Isles de Gallapagos, & arrivent au Cap-blanc sur la côte du Méxique : Le Capitaine Cooke meurt, & a pour successeur dans le commandement M. Edouard Davis.

Les Avanturiers cotoyent le Pérou & le Chili.

LES Avanturiers quitterent l'Isle de Juan Fernandez le 8 d'Avril 1684, après s'être joints au Capitaine

taine Eaton. Ils firent voile vers la ligne, toujours à la vue des hautes côtes du Pérou & du Chili, dont quelques endroits parurent à notre Auteur plus élevés que le Pic de Téneriffe. Cependant ils se tinrent toujours à la distance de quinze ou seize lieues de terre, pour ne point être découverts par les Espagnols.

Le 3 de Mai, le Capitaine Eaton prit un bâtiment chargé de bois, qui alloit de Guiaquil à Lima; le 19 ils jetterent l'ancre aux Isles de Lobos de la mer, où ils trouverent une grande quantité de boobies, de penguins, & d'autres oiseaux: Ces Isles ne sont que deux, également petites, & n'ont qu'un mille environ de circonférence chacune. A l'Ouest de l'une est un très bon port, avec un fonds de sable propre à carener les vaisseaux: Le Capitaine Cooke en fit usage pour nétoyer le fond du sien: il y interrogea ses prisonniers, par lesquels il apprit que les Espagnols étoient instruits de toutes parts de l'arrivée des Anglois dans ces mers, ce qui les empêcheroit de mettre hors aucun bâtiment richement chargé, sans une

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

forte garde. Auſſi-tôt il propoſa à ſes gens, qui y conſentirent unanimement, de faire une deſcente à Truxillo, ville très peuplée, environ à ſix milles de Guanchaco, où le débarquement eſt aſſés difficile : mais ils changerent de réſolution quand ils ſurent que les habitants de Truxillo élevoient un fort à Guanchaco, près de la mer, pour repouſſer toutes les attaques de leurs ennemis.

Ils s'emparent de trois bâtiments Eſpagnols.

Ils apprirent cette nouvelle par les équipages de trois vaiſſeaux Eſpagnols, qui tomberent entre les mains des Capitaines Cooke & Eaton le 18 de Mai. Ils étoient chargés de farine pour Panama, & l'on trouva ſur un de ces bâtiments une lettre du Viceroi au Gouverneur de cette ville, par laquelle il lui marquoit qu'il lui envoyoit ces proviſions, parce qu'il y avoit des vaiſſeaux ennemis dans ces mers. On y trouva auſſi de très bonnes confitures de coings, une belle mule pour l'uſage du Préſident, & une grande ſtatue de bois, repréſentant la Sainte Vierge, pour mettre dans une nouvelle Egliſe à Panama. Les Eſpagnols avoient auſſi chargé huit cents mille

piéces de huit; mais ils avoient été obligés de les laisser à Guanchaco, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des Boucaniers Anglois.

Ils arrivent aux Isles de Gallapagos.

Le 19 on résolut de faire voile aux Isles de Gallapagos, qui sont inhabitées, & dont la situation est sous l'équateur & aux environs. Ils y arriverent le 31, & jetterent l'ancre le soir, à peu près à un mille du rivage avec seize brasses d'eau, sur un fonds de sable blanc, dans la partie Orientale de celle de ces isles qui est le plus à l'Est. Notre Auteur vit seulement quatorze ou quinze de ces Isles, dont quelques-unes ont sept ou huit lieues de long, & trois ou quatre de large. Plusieurs ne sont presque que des roches stériles sans aucune verdure, excepté sur la côte de la mer: on trouve d'assés mauvaise eau dans les cavités des rochers & dans quelques étangs. On voit dans ces Isles un arbre nommé Dildo, de dix ou douze pieds de hauteur, sans branches ni feuilles, & qui est couvert dans toute sa longueur de piquants très aigus, rangés par ordre. Cet arbre est gros com-

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

me la jambe d'un homme, & n'est propre à aucun usage, pas même à faire du feu.

Description de ces Isles.

Il y a quelques-unes de ces Isles situées plus à l'Ouest, qui ont neuf à dix lieues de long, & six ou sept de large, bien arrosées de rivieres & de ruisseaux agréables; elles produisent différents végétaux, ainsi que des arbres propres à divers usages. La chaleur n'y est pas si excessive qu'en plusieurs autres endroits situés sous l'équateur, parce que l'air y est raffraichi par des vents de mer, qui y soufflent le jour & la nuit. Il n'y pleut jamais dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, qui sont le temps de l'Eté; mais il y a des pluies abondantes en Novembre, Décembre & Janvier, avec de violentes tempêtes, souvent accompagnées d'éclairs & de tonneres. La mer où sont ces Isles est abondamment pourvue de poissons de toute espece, particuliérement de goulus de mer, & il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on trouve tant de tortues de terre & de mer. Le Capitaine Davis & ses gens vécurent des premieres dans une de ces Isles pendant plus de

trois mois, & ils en tirerent soixante jarres d'huile, dont ils se servirent au lieu de beurre, & qu'ils trouverent fort agréable dans leur retour en Europe.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Des Tortues de terre.

Ces animaux sont si peu farouches, qu'on peut les frapper aisément à la tête: on en trouve qui pesent depuis cent cinquante jusqu'à deux cents livres, & qui ont de largeur deux pieds, ou deux pieds & demi sous le ventre. On distingue de trois ou quatre especes de tortues de terre dans les Indes Occidentales, dont les principales sont celles qu'on nomme Heckates & Tenopen. Les premieres ont le col long, les pattes courtes, & les pieds plats; leur poids ordinaire est depuis dix livres jusqu'à quinze. Les autres sont un peu plus petites & plus rondes. Il y en a dont l'écaille est des plus belles couleurs, & réguliérement gravée: la chair en est très bonne, & on les trouve dans les endroits marécageux, ou sur les bords des étangs d'eau fraîche.

Des Tortues de mer.

On distingue quatre especes de tortues de mer; celles qu'on nomme à Bahut, les grosses têtes, les becs de faucon, & les tortues vertes. La

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

chair de celles à Bahut eſt de mauvais gout, & mal-ſaine ; cette eſpece eſt la plus groſſe, & elle a le dos plus rond & plus élevé que les autres. La chair de la groſſe tête, qui tire ſon nom de ſa figure, n'eſt pas beaucoup meilleure que la premiere.

Le bec de faucon, dans quelques endroits, eſt purgatif, & excite le vomiſſement, cependant la chair en eſt d'un gout beaucoup plus agréable que celle des deux premieres eſpeces. On ſe ſert de l'écaille pour faire de très beaux ouvrages, comme des cabinets de marqueterie & des bureaux; elle peſe depuis une livre juſqu'à trois livres & demie. On nomme cette tortue bec de faucon, parce qu'elle a une tête longue & pointue, qu'on prétend qui reſſemble au bec de cet oiſeau. Il eſt rare qu'elle ſe joigne avec celles des autres eſpeces; elle fait ſa ponte trois fois l'année, & donne chaque fois quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix œufs, gros comme ceux de poule, & couverts d'une peau blanche & dure. On ne trouve de ces tortues que dans les Indes Occidentales, & ſur la côte de Guinée; elles ſont inconnues aux

Indes Orientales, ainſi que dans la mer du Sud.

An. 1684.

Des Tortues vertes.

La tortue verte tire ſon nom de la couleur de ſon écaille, qui eſt très belle & fort mince. La chair en eſt délicieuſe, avec la graiſſe jaune & le maigre blanc. Le poids ordinaire eſt depuis deux cents quatre-vingt juſqu'à trois cents livres. On en prit une, il y a quelques années, à Port-royal, dans la baye de Campêche, qui avoit quatre pieds d'épaiſſeur du dos au ventre, & ſix pieds de large. Un garçon de dix ans ſe ſervit de ſon écaille au lieu de barque juſqu'à un quart de mille du rivage, & l'on tira de ſa graiſſe trente-trois pintes d'huile.

On trouve des tortues de toutes eſpeces, & de toutes groſſeurs, dans les clefs ou petites iſles au Midi de Cuba, d'où l'on en fournit les marchés de deux ou trois places de la Jamaïque. Ces animaux vivent très long-temps, & ſont pluſieurs années avant de parvenir à leur groſſeur naturelle.

On prétend que leur conjonction dure neuf jours, pendant leſquels il eſt très facile de frapper le mâle &

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

la femelle, parce que le premier eſt alors hors d'état de ſe garentir du coup, & ſi la femelle veut s'échaper il la tient ſerrée avec ſes deux nageoires de devant, ce qui l'empêche auſſi de l'éviter.

Où elles font leurs pontes.

On trouve dans la mer du Sud, ſur la côte Occidentale du Méxique une eſpece de tortue verte, petite, mais délicieuſe. On remarque en général qu'elles quittent leur ſéjour ordinaire, pour aller pondre leurs œufs dans un endroit éloigné. Elles ſont deux ou trois mois à en faire le voyage, & elles deviennent alors ſi maigres, qu'on pourroit croire qu'elles ne mangent rien durant tout ce temps. Les endroits les plus connus pour leurs pontes, ſont l'Iſle de l'Aſcenſion dans l'Ocean Occidental, & les Iſles de Caïman dans les Indes Occidentales, où l'on trouve alors de toutes ſortes d'eſpeces de tortues. Il faut que ces animaux nagent pendant long-temps, puiſque la terre la plus proche d'où elles peuvent venir, eſt des Clefs au Sud de Cuba, & qu'il y a quarante lieues de diſtance juſqu'aux Iſles de Caïman.

Quoiqu'il y en ait un grand nom-

bre qui faſſent ces voyages en cette ſaiſon, & qu'elles ſoient ſuivies de beaucoup de goulus de mer & d'autres poiſſons, il en reſte encore en quantité. Notre Auteur quitta les Iſles de Gallapagos le 12 de Juin, dans l'intention de toucher à celle des Cocos; mais ils la manquerent, & continuant à tenir la mer, ils arriverent au commencement de Juillet à la vue du Cap-blanc dans la mer du Méxique.

DAMPIER. Chap. III. An. 1684.

Mort du Capitaine Cooke. Davis eſt choiſi pour commander.

Le Capitaine Cooke qui avoit toujours été malade, depuis ſon départ de l'Iſle de Juan Fernandez, mourut à trois ou quatre lieues de ce Cap. Quelques jours après, M. Edouard Davis, Quartier-maître de la Compagnie, fut choiſi unanimement pour Capitaine à ſa place. Cooke avoit paru ſe porter un peu mieux quelques heures avant ſa mort, ce qui arrive aſſés ſouvent, & l'on a de plus remarqué en beaucoup de maladies, que ceux qui ont long-temps reſpiré l'air de la mer, périſſent quand ils commencent à ſentir celui de terre.



CHAPITRE IV.

Le corps du Capitaine Cooke est transporté à terre pour y être inhumé : Pendant la cérémonie les Matelots s'emparent de deux espions de Nicoya : On apprend qu'il y a dans le pays une grande quantité de troupeaux : On envoye quelques hommes pour faire venir des vivres aux vaisseaux : Ils sont rencontrés par les Espagnols, qui les réduisent à un grand embarras : Ils sont en danger d'être noyés, mais ils reçoivent à temps du secours des équipages : Ils mettent à la voile pour Ria-lexa, où est une montagne brûlante : Description des Isles de Mangera & de d'Amapalla : Le Capitaine Davis entre avec un canot dans le golphe d'Amapalla : Il est embarrassé, faute de guide : Il arrive à une ville Indienne, il prend un Moine & deux jeunes garçons prisonniers : Il va dans une autre ville, & est prêt à contracter amitié avec les habitants ; mais il ne peut

y réussir par l'imprudence & l'impatience d'un de ses hommes. Différents usages qu'on faisoit des Eglises dans cette Isle : Le Moine répare le désordre : Les Anglois sont visités par les Magistrats, qui leur fournissent tout ce qui leur est nécessaire.

ENVIRON quatre heures après la mort du Capitaine Cooke, les deux vaisseaux (parce que celui du Capitaine Eaton alloit toujours de conserve) & une des plus grosses prises, jetterent l'ancre à une lieue du Cap, à la profondeur de quatorze brasses d'eau. Le corps du Capitaine fut porté à terre sous la garde de douze hommes, pour y être inhumé. Pendant qu'on creusoit la fosse, trois Indiens Espagnols vinrent sur le rivage, & les Matelots ayant réussi à leur ôter la défiance, on s'en empara tout-à-coup; mais il y en eut un qui réussit à s'échaper. Les deux autres furent conduits à bord; le Capitaine Eaton les interrogea, & l'on trouva que c'étoient des espions envoyés de Nicoya, petite ville de Mulatres, située sur une riviere de même nom,

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

Ils jettent l'ancre au Cap blanc.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

environ à quatorze lieues à l'Est du Cap. Les habitant étoient tous adonnés à l'agriculture, sans autres richesses que du bois de teinture, du bled & de grands troupeaux de bétail, ce qu'ils échangeoient pour des chapeaux, de la toile, des étoffes de laine, & pour les autres denrées Européennes qui pouvoient servir à leur habillement.

Le Capitaine Eaton fut très content d'apprendre qu'ils avoient beaucoup de troupeaux, parce que les gens des vaisseaux n'avoient point vu de viande depuis qu'ils avoient quitté les Isles de Gallapagos. Il envoya vingt-quatre hommes avec un des Indiens Espagnols pour leur servir de Pilote, dans deux barques, afin qu'ils apportassent quelques vaches d'une ferme, qui étoit à peu près à une lieue des vaisseaux.

Une partie des gens est en grand danger.

Après avoir poussé leurs barques sur la terre séche, ils suivirent leur guide qui les conduisit à quelques maisons, & à un poulaillier, situés au milieu d'un pâturage, où il y avoit un grand nombre de bêtes à corne, qui paroissoient très grasses. Comme ils étoient fatigués, & que

la nuit approchoit, quelques-uns des hommes proposerent de rester en cet endroit jusqu'au matin, où ils rempliroient leurs ordres; cette proposition fut vivement combattue par Dampier & par plusieurs autres, enfin la dispute se termina par la résolution que prirent douze hommes, du nombre desquels étoit notre Auteur, de revenir à bord, au lieu que les autres préférerent de demeurer jusqu'au lendemain. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de leur témérité: au point du jour, lorsqu'ils se préparoient à faire sortir du poulailler le bétail qu'ils vouloient emmener, ils virent qu'ils étoient environnés de quarante ou cinquante Espagnols, cachés dans les hayes, d'où ils leur tirerent quelques coups de fusil. Les Anglois se réunirent en un corps, & se retirerent à leur barque; mais ils virent avec le plus grand chagrin, qu'elle étoit en feu, & les Espagnols, qui se tenoient à quelque éloignement, se moquoient de leur embarras. Dans cette facheuse conjoncture ils marcherent à un roc qu'ils virent à quelque distance dans l'eau, où ils étoient sûrs qu'on ne pouvoit les

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

environner, & ils y demeurerent sept ou huit heures: mais leur embarras augmenta quand ils virent que la marée montante les gagnoit d'une grande vîtesse, & qu'ils couroient risque d'être engloutis par les eaux. Ce fut alors qu'ils furent secourus bien à propos par un canot envoyé du vaisseau, avec dix hommes pour les chercher.

Il gagne la côte de Ria Lexa.

Le Capitaine Eaton & ses gens s'emparerent ensuite de trois bons canots qu'ils trouverent dans la baye, en bon état, & très bien conditionnés. Ils se munirent aussi d'une quantité de bois de lance, qui est droit, fort & pesant, pour faire des pales de rames, & du bois pour le service du canon. Après avoir fait de l'eau, ils remirent à la voile le 20 de Juillet pour Ria-lexa, dont on voit la côte de vingt lieues en mer, à cause d'une montagne brûlante qui la fait distinguer. Ils avoient dessein d'y débarquer, mais quelques mouvements qu'ils virent sur la côte, leur faisant juger qu'ils étoient découverts, ils entrerent seulement dans le port avec leurs canots, examinerent de loin la ville, & retournerent ensuite à bord.

Dampier, Chap. IV.

An. 1684.

Le Capitaine Davis & le Capitaine Eaton ayant tenu une conférence, convinrent de mettre à la voile pour le golphe d'Amapalla, où il y a deux Isles; l'une nommée Mangera, est ronde & très élevée, avec une petite baye de sable au Nord-est: le terroir y est noir & pierreux, & produit de beaux arbres; il y a une ville habitée par les Indiens, avec une belle Eglise. L'autre Isle, qui est la plus grande, se nomme comme le Golphe, & a deux villes assés considérables, environ à une lieue l'une de l'autre. Chacune a une belle Eglise, ornée de statues & d'images de Saints, qu'on a tous faits du même teint que les Indiens, avec de semblables habillements. On remarque la même chose dans toutes les villes sous la jurisdiction Espagnole, au lieu que dans celles qui sont habitées par les Espagnols mêmes, leurs Saints ont la couleur & les habits de leur nation.

Ils font voile pour Amapalla.

Les habitants de ces isles ont quelques plantations de maïz & de plantain, mais ils n'ont pas d'autres oiseaux que des coqs & des poules,

Description de l'Isle d'Amapalla.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684

ni de bêtes à quatre pieds que des chiens & des chats. Il y croît des pruniers ſauvages, dont le fruit qui porte un petit noyau eſt aſſez agréable. Ce fruit eſt moitié rouge & moitié jaune quand il eſt mûr; mais on y trouve preſque toujours des vers. La feuille de l'arbre eſt d'un verd brillant, & reſſemble aſſez à celle de l'aubepine. Ce fruit eſt commun à la Jamaïque & dans la baye de Campêche, mais ces deux Iſles ſont les ſeuls endroits où Dampier en ait vu dans la mer du Sud. Il y a pluſieurs autres Iſles inhabitées dans le Golphe, lequel n'eſt autre choſe qu'un bras de mer, qui entre juſqu'à neuf ou dix lieues dans les terres. Il s'étend beaucoup plus loin que les deux Iſles dont nous avons parlé, mais il n'a pas aſſez de profondeur pour que les gros vaiſſeaux puiſſent s'y engager.

Ils font un Moine priſonnier. Il leur ſert de guide.

Le Capitaine Davis y entra avec deux canots, dans l'intention de faire quelque priſonnier, s'il lui étoit poſſible, afin de prendre plus de connoiſſance du pays. Le premier ſoir, il aborda à l'Iſle de Mangera; mais faute de guide, il ne ſavoit de

quel côté trouver la ville. Le matin il apperçut plusieurs canots dans la baye, se détermina à descendre, & suivit un sentier qui l'y conduisit bien-tôt ; mais tous les habitants, à l'exception d'un vieux Moine dont ils suivoient les avis, s'étoient retirés dans les bois. Le Capitaine fit ce Moine prisonnier, avec deux jeunes garçons qui ne l'avoient pas quitté : il les emmena au rivage & les fit monter avec lui dans les canots, pour lui servir de guides à l'Isle d'Amapalla. Quand ils y furent débarqués, ils marcherent directement à une ville située sur le sommet d'une montagne. Les habitants qui vouloient prendre la fuite à leur approche, en avoient été détournés par le Secrétaire de leur premier Magistrat qui étoit Indien, quoiqu'il sût très bien lire & écrire en Espagnol, mais il n'aimoit pas cette nation. Il représenta à ses compatriotes que si le Capitaine Davis étoit ennemi des Espagnols, qui les avoient dépouillés de leur liberté, ni lui, ni aucun de ses gens ne leur feroient de mal, & que leur pauvreté leur serviroit de recommandation. Cepen-

DAMPIER. Chap. IV An. 1684.

dant le Secrétaire & le premier Magistrat ou Cacique étant sortis devant le reste du peuple; le premier demanda en Espagnol à Davis qui ils étoient? Le Capitaine répondit qu'ils étoient des Biscayens, envoyés par le Roi d'Espagne dans ces mers pour les nétoyer d'ennemis; qu'ils avoient été forcés d'entrer dans le Golphe pour caréner leurs vaisseaux, & pour demander aux Indiens quelques secours de choses nécessaires dont ils avoient besoin; mais qu'ils traiteroient en amis autant qu'il leur seroit possible. Après ce discours, le Capitaine Davis s'avança à la tête de ses gens vers les Indiens, qui de leur côté marcherent à sa rencontre, le voyant conduit par le Moine, & le reçurent avec de grandes marques d'estime. Après cette premiere cérémonie, ils marcherent à l'Eglise pour entrer en conférence.

Divertissements dans les Eglises.

Il faut observer que dans les villes Indiennes en général, l'Eglise est le lieu où l'on traite de toutes les affaires publiques, & c'est aussi où ils prennent tous leurs divertissements: on y conserve pour cet usage des masques, des habits antiques, des

hautbois & des ſtrumſtrums. Ce dernier inſtrument eſt fait de la moitié d'une gourde, dont le creux eſt couvert d'une planche mince ſur laquelle ſont tendues les cordes, & il reſſemble beaucoup au Ciſtre. Les Indiens s'aſſemblent dans les Egliſes pour ſe divertir la nuit qui précede les jours de fêtes : leur joie paroît plus mélancolique dans les villes aſſujetties aux Eſpagnols que dans celles où ils ont la liberté : mais en général ces divertiſſements conſiſtent en danſes, en ſauts & en divers amuſements que leur procurent les habits & les maſques qu'ils mettent. Les deux ſexes y ſont réunis, & les Egliſes ſont très éclairées, particulierement quand il ne fait pas de lune.

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

Trouble dans une ville Indienne par l'impatience d'un Européen.

Le Capitaine Davis étoit en ſi bonne intelligence avec les Indiens que rien ne ſembloit devoir la troubler ; mais quand il entra dans l'Egliſe, un de ſes hommes plus avancé que les autres, pouſſa un Indien pour le faire avancer, parce qu'il marchoit devant lui trop lentement pour ſon impatience. Le Sauvage effrayé ſortit de ſon rang & prit la fuite avec la plus grande viteſſe. Sa frayeur allarma ſes com-

DAMPIER. Chap. IV. An. 1684.

pagnons, qui en un moment suivirent son exemple, ensorte que Davis & le Moine demeurerent seuls dans l'Eglise.

Le Capitaine qui ignoroit la cause de cette confusion, ordonna à ses gens de tirer sur les fuyards, ce qui acheva de rompre toute correspondance avec ce peuple, le Secrétaire ayant été tué d'une des premieres décharges.

Le Moine rétablit la tranquillité.

L'après-midi du même jour, les vaisseaux vinrent se mettre à l'ancre vis-à-vis de l'Isle; Davis & ses gens se rembarquerent avec le Moine. On tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire, & l'on convint d'envoyer un Indien qu'on avoit très bien traité, quoiqu'on l'eût retenu prisonnier, avec un message pour le Cacique ou premier Magistrat, comme venant de la part du Moine, afin d'engager ce Cacique à venir à bord sur la parole que lui donnoit le Révérend Pere qu'il y seroit en sureté.

Cette résolution fut exécutée le lendemain, & le Magistrat vint au vaisseau avant la nuit, accompagné de six des principaux de la ville. Ils y furent reçus avec amitié, & de-

meurerent à bord tout le temps que les Anglois resterent dans le Golphe. Ils furent d'un grand service, non-seulement en servant de guides & de Pilotes pour les conduire aux endroits où il y avoit du bois, de l'eau & des troupeaux, mais encore en aidant de bon cœur à tout ce qu'ils purent faire. Par reconnoissance, Davis en partant leur fit présent de quelques bagatelles qu'ils estimerent beaucoup, & dont ils parurent très contents.



CHAPITRE V.

Les Anglois mettent le Moine à terre : Ils laissent une prise entre les mains des principaux Magistrats, & sortent du Golphe : Le Capitaine Eaton quitte Davis : Description de l'Isle de la Plata, ce qui lui a fait donner ce nom : Des productions & des habitants de Sainte Hélene : Plusieurs barques Indiennes sont brûlées sur la côte : Les Avanturiers descendent à Manta, & s'emparent de deux vieilles femmes : Des Boucanniers qui étoient dans l'Isthme : Expédition infructueuse : Ils sont joints par le Capitaine Swan & par le Capitaine Harris : Le Viceroi du Pérou fait de grands préparatifs contre eux : Ils font une descente à Payta : La ville est brûlée : Poltronerie du Gouverneur de Piara : Du commerce de ces places : Description des barques faites de troncs d'arbres & de radeaux : Des bâtiments sur la côte du Pérou : Température du climat : Les Boucanniers

Se munissent de bois, d'eau, de tortues & d'autres provisions à Lobos de la mer & à Lobos de la terre : Ils forment le projet d'attaquer Guaiaquil.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Les Capitaines Eaton & Davis se séparent.

LE 3 d'Octobre 1684, le Capitaine Davis mit à la voile du Golphe d'Amapalla, après avoir mis le Moine à terre, & il laissa le Cacique & ses gens en possession de la prise, qui étoit à moitié pleine de farine. Le Capitaine Eaton étoit parti la veille avec son vaisseau, & quoiqu'il offrît trois semaines après de se rejoindre au Capitaine Davis quand ils se retrouverent à l'Isle de Plata, les gens du dernier furent assez peu raisonnables pour refuser aux siens de partager également les prises qu'ils pourroient faire de part & d'autre. L'herbe est très bonne dans cette Isle, & il y croît trois ou quatre especes d'arbres couverts de mousse, dont le nom étoit inconnu à notre Auteur. On n'y trouve d'eau que dans la partie orientale, & elle y tombe d'un roc, où il est facile de la recevoir dans les vases qu'on met dessous. Il n'y a aussi d'autres bêtes ni d'autres

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

oiseaux que des boobis & des hommes de guerre, qui y sont en assez grande quantité. On prétend qu'on lui a donné le nom de la Plata, parce que ce fut l'endroit où François Drake partagea entre ses gens la riche vaisselle d'argent (en Anglois Plate) trouvée dans le vaisseau le Cacafuego.

Davis fait voile pour la pointe Sainte Hélene.

Les Avanturiers ne demeurerent qu'un jour à la Plata, & ils firent voile ensuite à la Pointe Sainte Hélene, qui est une terre élevée, plate, & nue au Sud de la Plata, & à 20 dégrés 15 minutes de latitude méridionale. Les vaisseaux sont en sureté du côté du Nord; mais à l'Ouest la mer est profonde & roulante sans aucun bon ancrage, & l'on dit à Davis qu'un riche vaisseau y avoit été perdu peu de temps avant son arrivée.

Substance qui tient lieu de poix.

Près du bord de la mer, on trouve un village habité par les Indiens où il n'y a ni grains, ni plantes, ni fruits, excepté quelques mélons d'eau, qui sont très gros & très doux. Les habitants sont obligés d'apporter leur eau fraîche d'une riviere éloignée de quatre lieues, parce qu'ils n'ont ni

fontaine

fontaine, ni ruisseau dans le voisinage. A peu de distance de l'endroit où monte la mer dans les hautes marées sort de terre une substance bitumineuse, que les Indiens recueillent dans des Jarres, & après l'avoir fait bouillir, elle sert aux mêmes usages que la poix. Ils vivent particulierement de maïz, dont ils sont suffisamment fournis par les vaisseaux qui touchent à cette pointe: ils sont tous pêcheurs, & vont en mer dans des barques de troncs d'arbres. Le Capitaine Davis fit débarquer quelques-uns de ses gens; ils s'emparerent d'une petite barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu, & qu'ils sauverent des flammes. Ils la conduisirent au vaisseau avec quelques prisonniers, par lesquels ils apprirent que le Viceroi avoit donné ordre à tous les gens de mer de brûler leurs vaisseaux & de se retirer avec leurs barques s'ils rencontroient quelques Boucanniers Anglois. Ils virent aussi brûler deux autres barques sans qu'il leur fût possible de les sauver.

Ils apprennent l'arrivée d'autres Boucanniers dans l'Isthme.

Ne pouvant comprendre par quelle raison le Viceroi avoit donné des ordres si rigoureux, les Anglois en-

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

voyerent de la Plata, où ils retournerent le 26, quelques hommes à Manta, village Indien à trois lieues Ouest du Cap Lorenzo, pour faire des prisonniers dont on pût apprendre quelques particularités. Aussi-tôt que les habitants les virent approcher, ils abandonnerent tous la ville, à l'exception de deux vieilles femmes décrépites, par lesquelles on apprit qu'on avoit publié cet Edit sur la nouvelle qu'on avoit eue qu'un gros corps de Boucanniers s'étoit mis en marche pour traverser l'Isthme de Darien, & gagner la mer du Sud, dans l'espérance de se rendre maîtres de quelques gros vaisseaux, n'ayant avec eux que des canots & quelques barques.

Description de Manta.

Manta est avantageusement situé sur une hauteur, & quoique ce village ne soit composé que d'un petit nombre de maisons dispersées, il présente un aspect très agréable du côté de la mer. Il étoit anciennement habité par les Espagnols, & l'on y voit une belle Eglise, ornée de sculptures bien travaillées. Le terroir en est sec & sabloneux; il ne produit ni grains ni racines; mais les habi-

tants reçoivent ce qui leur manque des vaisseaux qui viennent de Panama & de Lima, pour lesquels ils ont toujours des bestiaux tout prêts, parce que c'est le premier ancrage où s'arrêtent ordinairement ces vaisseaux. Entre le village & la mer, on trouve une fontaine de très bonne eau. Derriere Manta, un peu plus avant dans le pays, est une haute montagne en pain de sucre, nommée Monte-Christo. Vis-à-vis du village, environ à un mille & demi en mer, il y a sous les eaux un rocher très dangereux, sur lequel la mer ne forme point de brisans, parce qu'elle se leve rarement en cet endroit; aussi les vaisseaux doivent être attentifs à s'en garantir. L'allarme qui s'étoit répandue dans tout le pays par l'arrivée des Anglois à la côte, les empêcha de trouver aucun butin en cet endroit, où l'on n'avoit laissé nulles provisions, ni aucune chose qui pût être de quelque valeur, & ils revinrent promptement à bord.

Ils sont joints par les Capitaines Swan & Harris.

Pendant qu'ils étoient indécis sur ce qu'ils avoient à faire, ils furent joints le 2 d'Octobre par le Capitaine Swan, dans le navire le Cygne

de Londres, qui avoit mis en mer pour le commerce ; mais après avoirr encontrés divers obstacles, & éprouvés plusieurs contradictions, il avoit éte joint par le Capitaine Harris, à la tête d'un parti de Boucaniers, qui avoient traversé l'Isthme, & ses hommes l'avoient forcé de tenter la fortune avec eux. Les chefs des Avanturiers se trouvant alors trois ensemble, parce que le Capitaine Harris commandoit une petite barque, désiroient ardemment de rejoindre le Capitaine Eaton, parce qu'ils pensoient avec raison que leurs forces étant réunies, ils pourroient former quelque entreprise importante. Ils envoyerent une barque pour le chercher, avec une lettre d'invitation pour l'engager à partager la fortune des trois autres ; mais on ne put le rencontrer, parce qu'il avoit quitté ces mers, & fait voile vraisemblablement pour les Indes Orientales, comme il le projettoit depuis long-temps. Le troisieme jour après la réunion des Avanturiers, la barque prit un bâtiment de quatre cents tonneaux qui alloit de Guaiaquil à Lima chargée de bois. Ils apprirent

par les gens d'équipage, que le Viceroi du Pérou faisoit armer dix frégates pour les chasser, s'il étoit possible, de ces mers. DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Quoique cette nouvelle leur causât quelque inquiétude, elle ne les empêcha pas de former le projet d'une descente à Payta, où ils débarquerent le lendemain 3 d'Octobre à six heures du matin. Ils s'emparerent le jour même, de la ville, où ils demeurerent dans l'espérance que les habitants la racheteroient, en se rançonnant; mais voyant qu'il n'en paroissoit aucun, ils y mirent le feu, après en avoir été les maîtres pendant six jours, & se retirerent à leurs vaisseaux. Les Capitaines avoient offert de l'épargner pour trois cents sacs de farine, trois mille livres de sucre, vingt-cinq jarres de vin, & mille jarres d'eau. Ils jugerent alors que la barque commandée par le Capitaine Harris étoit de mauvais service, elle fut brûlée, & on lui donna en échange la derniere prise qu'on avoit faite. Ils font une descente à Payta, & y mettent le feu.

Payta est une petite ville appartenante aux Espagnols, avec un port de mer. Elle est située dans un ter- Description de cette ville.

rein stérile & sabloneux, à la latitude de 5 dégrés 15 minutes, & composée d'environ quatre-vingt maisons, assés mal bâties, & de deux grandes Eglises qui n'ont rien de remarquable : il y a un fort sur le bord de la mer, mais pas une seule grosse piéce de canon pour le défendre. Cependant les Espagnols auroient pu s'opposer à ce que les Anglois entrassent dans la baye avec leurs seuls mousquets, parce que ce fort le commande entiérement ; mais le Gouverneur de Piara, qui s'y étoit rendu avec cent hommes pour le garentir des ennemis, prit la fuite aussitôt qu'il les apperçut.

Il y a un autre fort sur le sommet d'une montagne, qui commande toute la ville & le fort inférieur. L'eau dont on fournit les vaisseaux qui abordent à Payta, est apportée d'une petite riviere très fraîche, qui passe dans une ville nommée Colon, environ à deux lieues de Payta, qui tire aussi de la même ville à un prix raisonnable du poisson, des cochons, des oiseaux, des plantains, des Yams, du maïz, & les autres denrées nécessaires, parce que le terroir des en-

virons de Payta ne produit presque rien qui mérite attention. Le pays voisin est stérile & rempli de montagnes, ce qui est assés général dans tout le Pérou. La rade est la meilleure de toute la côte, & l'ancrage y est très bon quand la mer est tranquille, depuis six brasses de profondeur jusqu'à vingt, dans une belle baye, assés large pour contenir une flotte nombreuse, & bien couverte du côté du Sud-ouest par une pointe de terre élevée.

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

Description de Piara.

Après la ville de Payta, celle qui mérite le plus d'être remarquée est Piara, à la distance d'environ quarante milles. Elle est située à 7 dégrès de latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite riviere, qui se décharge dans la baye de Chiroper. Cette baye est très peu fréquentée, à cause des bas fonds dont elle est remplie, & la plus grande partie des denrées qu'on porte à Piara, sont conduites par terre de Payta.

Barques faites de souches.

Les Indiens de Colon vont tous à la pêche dans des barques de souches d'arbres, faites de deux ou trois troncs de bois léger, ajustés ensemble avec des chevilles aussi de bois;

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

& liés fortement avec des oziers. La plus longue de ces souches est d'environ sept à huit pieds, & elles sont disposées de façon que la barque forme un angle à chaque extrêmité, ce qui la rend très propre à bien couper l'eau.

Radeaux qui font cinq ou six cents lieues.

On fait d'autres especes de barques, ou plutôt de radeaux pour le transport des marchandises; les fonds en sont formés de vingt ou trente grands arbres, quelquefois de quarante pieds de long, & l'on fait dessus un second plancher d'autres arbres mis en travers. Aux deux bouts & aux côtés, sont placés de grands poteaux de la hauteur de dix ou douze pieds, qui servent ordinairement a porter encore deux planchers, & au fond de tout on met le lest, composé de pierres, de jarres d'eau fraîche, & de tout ce qui peut être mouillé, sans aucun risque, parce que ces bâtiments s'enfoncent de deux ou trois pieds dans l'eau. Sur le second plancher les mariniers placent leurs lits, leurs provisions, & les autres choses nécessaires: enfin sur le plus élevé on met les marchandises en piles de huit ou dix pieds de

haut, qui sont liées par des perches arrangées autour; à l'arriere on laisse la place des hommes qui doivent conduire ce radeau, lequel est très grand, & à l'avant on laisse un autre endroit pour préparer la nourriture, avec un foyer destiné à cet usage, particuliérement quand on doit faire des voyages de long cours; ils font quelquefois de cinq à six cents lieues, comme de Lima à Truxillo, & de Guiaquil à Panama. Au milieu est un mât, avec une grande voile qui le fait aller très vîte quand le vent est arriere, mais jamais il ne peut faire cours contre le vent. On dispose le fond, & le tout pour le lieu où l'on veut décharger, d'autant que dans ces mers le vent est toujours le même, & qu'il varie à peine d'un point dans tout le cours de Lima à la baye de Panama; quand il y a quelque variation ils craignent peu la grosse mer; car s'il arrive quelques brises de vent de Nord, ils abattent leur voile, & se laissent chasser par ce vent jusqu'à ce qu'il change, avec l'unique soin de ne point se laisser approcher de terre, parce que ces bâtiments, par leur construction,

ne coulent presque jamais à fond. Ils sont aisément conduits par trois ou quatre hommes, & portent soixante ou soixante & dix tonneaux de marchandises: On s'en sert pour porter de l'huile, du vin, du sucre, de la farine, des étoffes de Quito, du savon, des peaux de chévres préparées, & plusieurs autres sortes de marchandises. Avec les plus petites barques de troncs d'arbres, ils osent aborder les vaisseaux, aidés par les vents de terre, qui ne leur manquent jamais de nuit sur cette côte, & le vent de mer les ramene de jour au rivage.

Barques nommées Catamarans.

Ces especes de barques sont très en usage aux Indes Orientales & Occidentales, & il est très commun de voir sur la côte de Coromandel un seul homme conduire une barque d'une souche de bois léger, avec un aviron, les jambes & les cuisses enfoncées dans l'eau, ensorte que de loin il semble être assis sur le dos d'un poisson: on appelle ces barques catamarans. Les bâtiments de Payta, de même que presque tous ceux de la côte du Pérou sont très mal construits, les murs n'étant que d'une ef-

pece de brique, formée d'un mêlange de terre & de paille sechée au Soleil, sans autre cuisson. Ces briques ont ordinairement trois pieds de long, deux de large, & un & demi d'épaisseur.

DAMPIER. Chap. V. An. 168.

Maisons sans couverture.

En plusieurs endroits ils ne font point de toîts à leurs maisons, parce qu'il ne pleut jamais dans ce climat. Les murs sont très élevés: ils mettent seulement des perches en travers de l'un à l'autre, & les couvrent de nates pour se garentir de l'ardeur du Soleil. Ils n'ont point de bois, point de pierre du côté de la mer, & le peu qu'on en trouve dans l'intérieur du pays, est de nature si cassante qu'on la met aisément en poussiere entre les doigts. Cependant leurs murs durent long-temps, parce qu'ils ne craignent ni vents qui puissent les ébranler, ni pluies qui puisse les miner ou les gâter.

Les maisons des personnes au-dessus du commun sont blanchies en dedans & en dehors, & l'on se sert pour les construire, de bois qu'on apporte de Galleo & de Tornato, pour la partie Septentrionale du Pérou, & de l'isle de Chiloe, pour la

DAMPIER. Chap. V. An. 1684.

partie Méridionale. Les portes, les poteaux, & même les poutres ou solives des chambres sont ornés d'ouvrages de sculpture, & les appartements sont garnis de riches tapisseries, de belles broderies, ou de beaux tableaux qu'on y apporte d'Espagne.

Ils arrivent à Lobos de la mer.

Le 10 de Novembre, l'Escadre des Boucanniers sortit de la baye de Payta après le coucher du Soleil, profitant du vent de terre. Ils dirigerent leur cours à l'Isle de Lobos de la mer, & le 14 ils virent Lobos de la terre, où ils débarquerent le lendemain quelques hommes, qui tuerent un assés grand nombre de penguins, de boobies, & de veaux marins, ce qui leur donna un bon raffraîchissement, parce que depuis long-temps ils n'avoient mangé d'aucune sorte de viande. Le 19 ils arriverent à Lobos de la mer, où leurs Moskittes tuerent beaucoup de tortues. Ils reprirent à bord des planches pour brûler, & pour d'autres usages qu'ils avoient trouvées dans une prise, & laissées dans cette isle, & ils résolurent ensuite d'attaquer Guiaquil.

CHAPITRE VI.

Description de l'Isle, de la Baye, & de la Ville de Guiaquil. Fatal effet des blessures faites par les chats de mer: Description de l'Isle de Puna & de Punto d'Arena: Maisons élevées sur des poteaux: Description de l'arbre nommé Palmetto: Le projet contre Guiaquil est sans effet, partie par la mésintelligence des Capitaines, & partie par la trahison d'un des hommes de Davis: Les Boucanniers s'emparent de trois barques chargées de mille Esclaves Négres, ile en mettent à terre la plus grande partie: Réfléxions de Dampier sur l'indiscrétion de leur conduite: Ils entrent dans la baye de Panama, & jettent l'ancre dans la riviere de Saint Jago: Description de l'arbre à chou, & du coton rouge & blanc: Pourquoi ni les Espagnols, ni aucunes des autres nations Européennes n'ont fait de conquêtes entre l'Equateur & le Golphe Saint Michel: Dampier remonte la

riviere de Saint Jago, & trouve quelques provisions; les habitants prennent la fuite: Les Anglois font prisonnier Dom Diegue de Pinos, Chevalier Espagnol: Les Indiens Espagnols prennent les Anglois pour des gens de cette nation, à cause de la flotte qu'on envoye tous les trois ans d'Espagne, pour apporter le trésor de l'Amérique: Quelle route tient cette flotte, & les différents ports où elle touche: Le climat de Panama est très dangereux pour les naturels du Pérou.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

Description de Guiaquil.

GUIAQUIL est une ville riche, située dans une baye de même nom, au Sud du Cap blanc, & au Nord de la pointe de Chandy. Environ à vingt-cinq lieues du Cap blanc est une petite Isle nommée Sainte Claire, qui a la forme d'un homme étendu, de l'Est à l'Ouest. La partie Méridionale de la baye est remplie de bas fonds très dangereux, & un vaisseau richement chargé y fit naufrage, quelques années avant l'arrivée du Capitaine Davis. Les habitants n'oserent plonger pour en retirer les effets, par la crainte des

chats de mer, qui sont en grande quantité dans cette baye. Ils font souvent des blessures mortelles avec leurs nageoires; & lorsque ceux qui en sont attaqués en reviennent estropiés de quelques membres, ils doivent regarder cet événement comme très heureux. Ces animaux sont de différentes grosseurs; ils pesent quelquefois sept ou huit livres, & d'autres ne sont pas plus gros que le pouce; mais la blessure du plus petit est aussi dangereuse que celle du plus gros. Ils ont la forme d'un merlan, la tête semblable à celle d'un chat, & la bouche fort large, d'où ils sort plusieurs pointes de chaque côté comme des moustaches.

De l'Isle de Puna.

A sept lieues Est-nord-est de Sainte Claire est l'Isle de Puna, dont la pointe la plus Occidentale est nommée Punta Arena: tous les vaisseaux chargés dans la baye de Guiaquil, s'y arrêtent pour attendre des Pilotes. Il n'y a dans cette Isle qu'une seule ville, habitée par des Indiens, qui sont tous gens de mer. Le milieu de l'Isle est en pâturages, & en différents endroits on trouve de petits bois, dont la plus part des arbres

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

sont inconnus en Europe. C'est particuliérement à Puna qu'on trouve celui qui est nommé Palmetto.

Description de l'arbre nommé Palmetto.

Cet arbre, qui vient très droit, est de la grosseur d'un frêne : il croît à la hauteur de trente pieds, n'a de branches qu'au sommet, où elles sont de la longueur de trois ou quatre pieds : à l'extrêmité de chacune de ces branches, pousse une très grande feuille, qui paroît d'abord pliée, mais qui s'ouvre ensuite par dégrés, & s'étend comme un large éventail. Dans les Bermudes & en plusieurs autres endroits, on se sert de ces feuilles pour faire des chapeaux, des corbeilles, des balais, & des écrans à allumer le feu, au lieu de soufflets. Elles servent aussi à couvrir les maisons de Puna, qui sont environ au nombre de vingt, toutes élevées sur des poteaux de dix ou douze pieds de haut, & l'on y monte par des échelles. On trouve des bâtiments construits de même chez les Malayens dans les Indes Orientales.

Productions du pays.

Les Espagnols obligent les habitants à monter exactement la garde sur une pointe de terre élevée. Ils

ont de très bonnes plantations de maïz, de yams, & de pommes de terre. Vers le milieu de la ville est un bon ancrage pour les vaisseaux, à cinq brasses de profondeur sur un terrein vazeux. De Puna à Guiaquil la distance est de sept lieues, & à quatre milles de cette derniere ville on trouve une petite Isle d'environ un mille de longueur, qui partage la riviere en deux beaux canaux, dont celui du Sud-ouest est le plus large, & le plus dégagé.

Commerce de Guiaquil.

Guiaquil est une belle ville, ornée de plusieurs Eglises, & gouvernée par un Officier, qui reçoit ses Lettres-patentes immédiatement du Roi d'Espagne. Elle est située sur le penchant d'une colline, & la partie basse qui joint la riviere, est souvent inondée. C'est un des ports les plus considérables de la mer du Sud: les principales marchandises qu'on en exporte, sont des drogueries, du cacao, des peaux, du suif, & des étoffes de Quito. Ces étoffes sont de laines grossieres, & de serges faites dans une ville très riche de l'intérieur du Pérou, d'où elles ont pris leur nom. Elles font l'habillement de

presque tous les gens du commun dans ce pays.

An. 1684.

Les Boucanniers manquent leur entreprise.

Si les Boucanniers avoient réussi dans leur entreprise sur Guiaquil, ils auroient été richement dédommagés de leurs peines ; mais elle manqua parce que les Capitaines Swan & Davis ne purent s'accorder sur le plan de leur projet. Un des hommes de Davis auquel on avoit confié le soin de la corde qui lioit un guide Indien, pour conduire les Anglois dans les bois, coupa cette corde ; l'Indien gagna seul la ville, où il répandit l'allarme, pendant que celui qui avoit commis cette trahison crioit que quelqu'un avoit coupé la corde. Les Boucanniers ne sachant plus quelle route suivre, furent obligés de faire halte jusqu'au point du jour, après quoi ils rentrerent dans leurs canots, où ils se mirent à ramer au milieu de la riviere, & à la vue de la ville : mais comme on y étoit instruit de leur arrivée, on avoit eu le temps de se préparer à les recevoir. Ils descendirent seulement dans un pacage sur le rivage opposé, tuerent & mangerent une vache, & retournerent à Capo blanco, où ils avoient laissé

leurs vaisseaux, en partant pour cette expédition infructueuse.

DAMPIER. Chap. VI.

A leur retour ils prirent trois barques chargées pour Guiaquil, & ils trouverent à bord mille negres hommes & femmes. Ils en choisirent soixante & dix des plus forts & des mieux faits, laisserent aller les autres avec leurs barques, & ils les virent bientôt gagner la terre.

An. 1684.

Ils se rendent maîtres de mille Négres.

M. Dampier paroît croire qu'on se conduisit en cette occasion avec fort peu de jugement. Il dit que s'il avoit eu le commandement, il les auroit transportés directement par l'isthme, & les auroit conduits pour les faire travailler aux mines d'or de Sainte-Marie, ne doutant pas qu'il n'eût été si bien soutenu dans ses desseins par tous les avanturiers François & Anglois de toutes les parties des Indes occidentales, que non-seulement il auroit été en état de conserver son terrein contre toute la puissance Espagnole dans ce pays, mais qu'avec le temps il auroit pu se rendre maître des côtes & des riches mines d'or de la Province de Quito.

Le 13 de Décembre ils partirent de Punta-Arenas, & retournerent à

Ils retournent à la Plata.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

la Plata. Dans leur traversée ils rencontrerent la barque qu'ils avoient envoyée à la recherche du Capitaine Eaton, sans qu'elle en eût eu aucunes nouvelles. Ils partagerent le drap de Quito qu'ils avoient pris, & le Capitaine Swan garda le bâtiment. Ils se remirent en mer le 23, après s'être munis de tortues : le Capitaine Davis prit à bord quelques Indiens bons tireurs ; au lieu que le Capitaine Swan n'en avoit aucun : les gens de Davis murmuroient même quand il partageoit dans quelque prise, parce que depuis l'affaire de Guiaquil, dont ils lui attribuoient le peu de succès, ils ne le regardoient qu'avec indignation.

Ils entrent dans la riviere de Saint-Jago.

Les Anglois firent voile à la baie de Panama, & entrerent dans la riviere de Saint-Jago, pour avoir la facilité de jetter l'ancre à Gallo, isle du voisinage. Leur dessein étoit de chercher quelques canots dans les endroits tels que celui dont nous parlons, où les Espagnols n'avoient aucun établissement, ni aucun commerce avec les Indiens. Depuis la ligne jusqu'au golphe de Saint-Michel, & même jusqu'à la baie de Panama,

on ne trouve point d'Espagnols, ni même d'Indiens qui leur soient sujets, excepté sur les bords d'une ou deux rivieres, où quelques-uns s'occupent à chercher de l'or.

Description de cette riviere.

La riviere de Saint-Jago est très large, & navigable plusieurs lieues en remontant dans le pays. Environ à sept lieues de la mer elle environne une petite isle très agréable, au dessus de laquelle la riviere a une lieue de largeur, & le courant y est très droit & rapide. La terre de l'isle est noire, de même que celle des deux rivages opposés: elle produit beaucoup de beaux arbres, dont les plus grands & les plus remarquables sont l'arbre à chou, & celui d'où l'on tire le coton.

Description du coton.

Il y a en cet endroit de deux sortes de coton, le blanc & le rouge: le blanc croît à une hauteur prodigieuse; pousse des branches qui ressemblent assez à celles de nos chênes: le corps de l'arbre n'a point de nœuds, mais il est enflé par le milieu, avec une écorce brune très unie. Quand le coton est mur, ces arbres ressemblent à des pommiers en fleurs. Le coton de cette isle est très beau,

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

mais si court qu'il n'est pas propre à être filé. Celui des Indes orientales sert à garnir des oreillers : les feuilles tombent au mois d'Avril, & il en vient de nouvelles immédiatement à leur place. Le cotonier rouge est totalement semblable au blanc, excepté qu'on n'en tire pas de coton : le bois en est plus dur que celui de l'autre espece ; mais ils sont tous les deux doux & spongieux, propres seulement à faire des canots, qui ne sont pas même de longue durée, à moins qu'on ne les tire souvent à terre & qu'on ne les gaudronne.

De l'arbre à Chou.

L'arbre à chou est le plus haut de tous ceux de ce climat, de même que le cotonier est le plus gros. Dampier en mesura un dans la baie de Campêche, qui avoit cent vingt pieds de long : cet arbre n'a de branches que vers le sommet, où elles s'étendent à la longueur de douze ou de quatorze pieds. Elles sont couvertes de petites branches longues, si bien arrangées, que de loin il semble que chaque branche ne forme qu'une grande feuille. Le fruit croît au milieu de ces branches ; il est de la grosseur de la jambe d'un homme,

aussi blanc que du lait, & d'un goût très doux, soit qu'on le mange crud ou bouilli. On coupe ordinairement la tête de l'arbre pour en avoir le fruit; & si on le cueilloit autrement, cet arbre périroit en peu de temps.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

Il porte aussi de petits rejettons entre le chou & les branches, & il y pousse des especes de cérises, qui sont une très bonne nourriture pour les cochons. Le corps de l'arbre, depuis le sommet jusqu'au pied est couvert d'anneaux ronds environ à un demi-pied de distance les uns des autres: l'écorce est mince & cassante, le bois est noir & dur, & l'on trouve une moëlle blanche au milieu du tronc. Cet arbre portant une très belle verdure sert beaucoup à l'ornement des promenades, & les planteurs de la Jamaïque en font grand usage.

Raisons du peu de progrès des Espagnols dans ce pays.

Les Espagnols ont fait peu de progrès dans cette partie du Pérou; ils en ont été empêchés en grande partie, par les pluies abondantes, & par les bois impraticables qu'on y trouve, & ont été intimidés par la férocité des habitants, qui paroissent d'autant plus difficiles à apprivoiser,

DAMPIER. Chap. VI. An 1684.

que leurs rivieres & leurs bois les rendent inacceſſibles. Ceux qui eſſayent de remonter ces rivieres à la rame, ſont expoſés à des embuſcades de chaque côté, & les Indiens ont de ſi bons tireurs, qu'en général leurs fléches rempliſſent leurs intentions. Ils haïſſent mortellement les Eſpagnols, & font leur principale nourriture du plantain & du maïz, dont ils ont de très bonnes plantations.

Les Boucaniers prennent un Chevalier Eſpagnol.

Malgré ces difficultés, notre Auteur, avec quelques-uns de ſes compagnons remonterent à la rame ſix lieues dans cette riviere. Ils arriverent à deux hutes, où ils trouverent quelques oiſeaux, du plantain, & un cochon de la même eſpece que les notres. Ils l'apprêterent & le mangerent avec grand appetit : mais les Indiens, à qui appartenoient ces huttes, auſſi-tôt qu'ils les virent approcher, ſe jetterent dans leurs canots avec leurs femmes, leurs enfants & leurs couvertures, & s'éloignerent avec tant de diligence, qu'il ne fut pas poſſible de les joindre. Après avoir employé environ un jour à cette excurſion, les Anglois retournerent

nerent à leurs vaisseaux, demeurés à l'ancre dans l'Isle de Gallo, qui est petite & inhabitée, environ à trois lieues de l'embouchure de la riviere Tomaco. Ils firent la nuit suivante une descente dans un petit village d'Indiens, qui s'appelle aussi Tomaco, éloigné de quatre lieues & demie de l'endroit où ils étoient, & prirent tous les habitants, avec lesquels ils trouverent un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui y étoit venu pour charger du bois.

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

Ils ne trouverent dans la barque qui l'avoit conduit que treize jarres de vin, qu'ils emporterent, & ils laisserent aller la barque au courant de l'eau. Le même jour trois Indiens d'une couleur tannée, tirant sur celle du cuivre, bien proportionnés sans être de haute taille, les cheveux noirs, le visage long, & fort laids de figure, vinrent à bord dans un canot, les prenant pour des Espagnols : ils burent librement du vin qu'on leur donna dans des calebasses, & s'en retournerent ensuite.

Ils sont visités par des Indiens.

Le 31, deux canots appartenants aux Capitaines Davis & Swan, re-

DAMPIER. Chap. VI. An. 1684.

vinrent avec quelques onces d'or, qu'ils avoient trouvées dans une maison à sept ou huit lieues, en remontant la riviere. Cette maison appartenoit à une Dame qui demeuroit à Lima, & qui y tenoit quelques domestiques pour trafiquer de l'or avec les Indiens; mais à la vue des canots Anglois, ils avoient pris la fuite dans l'intérieur du pays.

Ils interceptent un paquet de lettres.

An. 1685.

Le premier de Janvier 1685, en allant avec leurs canots & leurs prisonniers de Tomaco vers Gallo, les Anglois s'emparerent d'un paquet de lettres Espagnoles, par lesquelles ils apprirent que la flotte étoit arrivée d'Espagne à Porto-bello, où elle attendoit les Gallions de Lima. C'étoit de cette derniere ville que le Président de Panama envoyoit le paquet, pour que la flotte fit le plus de diligence qu'il seroit possible.

Cette flotte ne va qu'une fois en trois ans aux Indes Occidentales: le premier port où elle aborde est celui de Carthagène; elle y demeure soixante jours, & se rend ensuite à Porto-bello, où elle reste un mois pour y recevoir de Panama le trésor du Roi, qui monte, dit-on, à

vingt-quatre millions de piéces de huit, outre l'argent en bares, & les richesses des Négociants particuliers qui fraudent les Douanes, en les emballant avec des marchandises de différente nature, qu'ils embarquent à la Vera-crux pour Porto-bello.

Le trentieme jour après l'arrivée de la flotte dans le port de Porto-bello, l'Amiral se rend à l'embouchure de la riviere, où il demeure ordinairement une semaine pour obliger les marchands; ensuite il retourne à Carthagène pour charger les revenus du Roi, qu'on rassemble sur la côte, avec un grand Gallion Espagnol, qu'ils appellent la Patache.

Quand toutes ces affaires sont terminées, la flotte se rend à la Havane, où elle prend à bord les richesses qu'on y apporte des Isles Philippines par le vaisseau de Manille, ainsi que les trésors du Méxique, qui viennent de la Vera-crux dans une petite escadre qu'on équipe pour leur transport.

Mauvais air de Porto-bello.

Porto-bello est un endroit très mal sain, & les commerçants de Lima n'y demeurent que le moins qu'il leur est possible: mais Panama est

DAMPIER. Chap. VI. An. 1685.

beaucoup meilleur, tant pour l'air, que pour la ſituation. Les pluies n'y ſont pas ſi abondantes que de l'autre côté de la Baye, & de plus le pays eſt découvert du côté de terre, ce qui garentit cette ville des brouillards; elle reçoit auſſi du raffraîchiſſement par les vents de mer qui ſoufflent, durant tout le jour, & par les vents de terre qui s'élevent toutes les nuits.

Deſcription de Panama.

Les marchands Péruviens, dont le climat naturel eſt beaucoup plus ſalubre, coupent leurs cheveux quand ils ſont à Porto-bello, pour ſe garentir des fiévres. Notre Auteur dit que la vue de Panama, priſe de la mer, préſente un des plus beaux payſages qu'on puiſſe trouver aux Indes Occidentales. La nouvelle ville, qui eſt très bien bâtie en brique, environ à quatre lieues des ruines de l'ancien Panama, fut réduite en cendres pour la plus grande partie en 1673, par Sir Henri Morgan. Elle eſt très bien ornée, tant par la maiſon du Préſident, que par pluſieurs belles Egliſes, par pluſieurs Monaſteres, & par d'autres édifices publics. Elle eſt environnée d'un haut mur de

pierre, garni de piéces de canon. Le commerce du nouveau Panama est très étendu, parce que cette ville est l'entrepôt de toutes les marchandises du Pérou & du Chili, & une des stations de la flotte des Gallions, outre son commerce particulier.

CHAPITRE VII.

Les Boucanniers établissent leur croisiere aux environs des Isles des Perles : Ils font une prise : Les Singes sauvages ouvrent les huîtres : Description de Lavelia, Pachea & Perico, ainsi que des Isles de Tabaco & de Saint Paul : Les Avanturiers sont près de périr par une trahison près de Tobazillo : Ils sont joints par d'autres Boucanniers : Le Gouverneur du petit Guava leur donne une commission pour agir hostilement : Ils font voile au Golphe de Saint Michel, & sont renforcés par le Capitaine Townly, avec cent quatre-vingt hommes : Ils font provision de chocolat, de poisson, & d'autres denrées : Ils dirigent leur

cours aux Isles des Perles : Description du Sapadillier, du Poirier d'Avogato, du Pommier à étoile, & de plusieurs autres arbres fruitiers : Ils craignent d'attaquer Panama : Combat naval qui se termine par un feu roulant : Timidité des Espagnols.

DAMPIER. Chap. VII.

An. 1685.

Ils établissent leur croisiere vers les Isles des Perles.

LES Boucanniers instruits de ce qui se passoit par l'interception du paquet, changerent le projet qu'ils avoient d'abord formé d'aller à Lavelia, & choisirent pour leur rendez-vous, les Isles des Perles, par où doivent passer tous les vaisseaux qui vont de Lima à Panama. Conformément à cette résolution, ils leverent l'ancre le 7, & ils prirent le 8 un vaisseau de quatre-vingt-dix tonneaux chargé de farines. Ils firent ensuite voile à l'Isle de Gorgonie, éloignée environ de quatre lieues du Continent, & à vingt-cinq lieues de Gallo. Cette Isle située à 3 dégrés de latitude septentrionale, a deux lieues de long, & une de large; elle est remarquable par deux hauteurs qu'on appelle la Selle. On y trouve abondamment du bois & de l'eau; elle

eſt ſujette à des pluies fréquentes, & l'on n'y voit d'autres animaux que des lapins, des ſerpents, & des ſinges. Les derniers dans le temps de la baſſe mer ouvrent les huîtres, pour en tirer le poiſſon: il y en a une grande quantité, & quelques-unes portent des perles médiocres.

Le 13 ils avancerent vers les Iſles des Perles, autrement nommées les Iſles Royales, qui ſont en grand nombre, baſſes & couvertes de bois, environ à douze lieues de Panama. On nomme Pacheca celle qui eſt le plus au Nord; & Saint Paul celle qui eſt le plus au Midi; les autres n'ont point de nom particulier, quoiqu'il y en ait de plus grandes que ces deux premieres.

Ils font une priſe près de Panama.

Le 25, la petite eſcadre compoſée de deux forts vaiſſeaux, commandés par les Capitaines Davis & Swan, d'un brûlot de la priſe de quatre-vingt-dix tonneaux, & de deux Alléges, entrerent dans un canal profond, bien renfermé au Nord de l'Iſle de Saint Paul, qui étoit un lieu très favorable pour carêner. Les Avanturiers nétoyerent les fonds de leurs vaiſſeaux & de leurs barques,

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

après quoi ils remirent à la voile ; pour croiser dans la rade de Panama. Le 31 ils revinrent avec une prise chargée à Lavelia de bled d'Inde, de bœuf salé, & de volailles.

Lavelia est une grande ville, environ à sept lieues de la mer, sur les bords d'une riviere, qui tombe dans la partie septentrionale de la baye de Panama. Cette ville, & celle de Nata, qui est assés considérable, & sur la même riviere, fournissent Panama de cochons, de volailles, de bœufs & de maïz.

Le 14 de Février, les Anglois étant bien munis d'eau, de bois, & de provisions, retournerent entre les Isles, & jetterent l'ancre à dix-sept brasses de profondeur, n'étant qu'à une lieue de Pachea.

Ils vont aux environs de Tabaco.

Le 20, ils mouillerent à une lieue des Isles de Perico ; & le 21 ils firent une autre prise, chargée de cochons, de bœufs, d'oiseaux & de sel, venant de Savelia.

Le 24, ils firent voile pour Tabaco, petite Isle de trois milles de long, & d'un mille de large, dans la baye de Panama, à six lieues au Sud de cette ville. Le terroir de Ta-

baco produit beaucoup de mammets, de plantains, de bananes, de cocos & d'autres fruits. La partie de cette Isle, qui est au Sud-ouest, est couverte d'arbres & de bois propre à brûler; & du côté du Sud il y a un très beau ruisseau d'eau fraîche, qui tombe dans la mer. Il y avoit autrefois une belle Eglise, qui a été détruite par les Corsaires. Au Nord-nord-ouest on trouve une petite ville nommée Tobazilla, près de laquelle les Boucanniers jetterent l'ancre le 25. Il s'en fallut peu que leurs vaisseaux ne fussent détruits par la trahison d'un prétendu marchand, qui feignit de vouloir trafiquer secrettement avec eux: sous ce prétexte il s'approcha des bâtiments dans un brûlot; mais quelques Anglois soupçonnant son dessein, commencerent à tirer sur son vaisseau: alors ceux qui le guidoient se jetterent dans leur chaloupe, & le brûlot sauta en l'air, sans qu'il en arrivât aucun accident aux Boucanniers. En même-temps une espece de radeau qu'ils voyoient venir conduit par un seul homme, & qui étoit vraisemblablement garni de matieres combustibles.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Q v

DAMPIER. Chap. VII.

pour attacher à leur gouvernail, disparut également.

An. 1685.

Ces machines étoient de l'invention du Capitaine Bond, dont nous avons rapporté la défection, car l'ignorance des Espagnols pour tout ce qui concerne la marine dans les mers du Sud est si grande, qu'ils ne les auroient jamais imaginées.

D'autres Boucanniers se joignent aux premiers.

Le 28, les Anglois furent joints par quatre-vingt autres Boucanniers de leur nation, & par deux cents François qui venoient de la mer du Nord par l'Isthme de Darien, où ils avoient été très bien traités. Les Anglois se partagerent entre Davis & Swan, & les François se mirent à bord de la prise de farine, sous les ordres du Capitaine Gronet, un de leurs compatriotes. Ils avoient des Commissions en blanc du Gouverneur du petit Guava, & ils offrirent d'en faire part aux Capitaines Davis & Swan. Le premier accepta leur offre, mais le second avoit déja une Commission du Duc d'York.

Commissions données par un Gouverneur François.

Il étoit alors fort ordinaire que ce Gouverneur donnât des Commissions aux Boucanniers, & qu'il leur en remit d'autres en blanc, pour ceux qui

ſe joindroient à eux: elles ne contenoient réellement autre choſe qu'une permiſſion de pêcher & de chaſſer, tant à la groſſe bête, qu'aux oiſeaux dans l'Iſle de Saint Domingue, qui appartient en partie aux Eſpagnols, & en partie aux François: cependant ſous la ſanction de ces prétendues commiſſions, les derniers avoient fait de grands ravages en Amérique, tant par mer que par terre.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Ils joignent le Capitaine Townley.

Avec ce renfort les Boucanniers mirent à la voile le 2 de Mars vers le Golphe de Saint Michel, pour chercher le Capitaine Townley, qu'on diſoit qui traverſoit l'Iſthme avec cent quatre-vingt hommes, & ils le trouverent le lendemain aux Iſles des Perles. Il avoit pris deux barques, l'une chargée de farine, & l'autre de ſucre, avec des jarres d'eau-de-vie & de vin, dont il partagea volontiers les liqueurs avec les gens de Davis & de Swan, parce qu'il avoit beſoin des jarres pour mettre de l'eau. Le temps étoit très ſec, & pour en trouver ils toucherent à la pointe de Garachina, mais il n'y en avoit point; cependant ils reçurent des rafraîchiſſements des habitans

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

qui n'entendoient pas l'Eſpagnol, ce qui fit juger qu'ils n'avoient aucun commerce avec cette nation.

Ils réſolurent de gagner le port de Pines, mais la mer couroit ſi haute près le rivage, que les chaloupes ne pouvoient aborder la terre : elles retournerent à bord, & l'on regagna la pointe, où ils arriverent le 29. Ce fut encore inutilement qu'ils chercherent de l'eau : mais ils firent une priſe chargée de cacao. Alors ils dirigerent leur cours à Tabaco avec le vent Sud-ſud-oueſt, & trouverent en route un canot chargé de quatre Indiens & d'un Mulâtre. On les reconnut pour ceux qui avoient conduit le brûlot, & ils furent auſſitôt pendus pour les punir de cette trahiſon.

Ils deſcendent à Tabaco.

Ils trouverent du bois & de l'eau à Tabaco, & pendant que quelques-uns de l'eſcadre, alors compoſée de neuf voiles, travaillerent à ramaſſer ce qui étoit néceſſaire pour les différentes compagnies ; d'autres apporterent du ſucre des plantations voiſines, pour joindre au chocolat qu'ils avoient fait de leur cacao, avec trois chaudrons de cuivre, qui leur fu-

rent très utiles pour accommoder leurs vivres ; le nombre de leurs hommes étant beaucoup augmenté.

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

Le 10 ils quitterent Tabaco, & remirent à la voile pour les Isles des Perles, ce qu'ils firent à l'instigation de leur Pilote, qui les assura que les vaisseaux du Roi prenoient toujours cette route.

Le 22 ils arriverent à Chepelio, l'une des Isles les plus agréables de la baye de Panama, quoiqu'elle n'ait qu'un mille de longueur, & un peu moins en largeur. Il y croît une grande quantité de plantains, de sapadilles, d'avogato, de mammets, de mammets sapotas, de pommes à l'étoile, & d'autres fruits délicieux.

Description du Sapadille

Le sapadille est à peu près de la grosseur d'une bergamotte. Le jus en est d'abord blanc & gluant, mais il s'adoucit ensuite, & devient aussi clair que de l'eau de fontaine, en le laissant reposer deux ou trois jours. Le fruit qui est dur, quand on le cueille devient tendre & doux à manger : on trouve dedans deux ou trois noyaux noirs, qui ressemblent assés à la graine de courge.

De l'Avogato & du Mammet.

L'avogato est de la grosseur d'un

DAMPIER. Chap. VII.

An. 1685.

limon, quand il est parvenu à maturité il devient d'un verd tirant sur le jaune, & est aussi doux que du beurre. Il a naturellement peu de gout, mais on le trouve très bon en le mangeant avec du sucre & du jus de limon, ou avec du plantain grillé & du sel. On prétend qu'il excite à la débauche : il porte un noyau pareil à celui d'une grosse prune. L'intérieur du mammet sapota est d'un rouge foncé, & contient un noyau rude, plat & alongé ; ce fruit est très sain, d'un gout agréable, & on le regarde comme un des meilleurs de ceux qu'on trouve aux Indes.

Du Pommier étoile.

Le pommier à étoile vient de la hauteur du coignassier : le fruit en est très gros, & tellement couvert de feuilles, qu'il est difficile de le voir sur l'arbre.

Le 18, les Boucanniers jetterent encore l'ancre à Tabaco, & interrogerent quelques prisonniers qu'ils avoient faits, pour savoir les forces de Panama, parce que se trouvant alors au nombre de neuf cents hommes déterminés, ils avoient quelque dessein d'attaquer cette place. Cependant ils changerent d'avis quand

ils furent instruits de la quantité de troupes qui y étoient passées de Porto-bello & d'autres endroits pour la défendre, & furent aussi effrayés de la hauteur des murailles, & de la force de cette ville.

Poltronerie d'un Capitaine.

Le 25, les Boucanniers qui avoient alors dix vaisseaux grands & petits, montés par neuf cents soixante hommes, étant à l'ancre près de Pacheca, apperçurent une flotte Espagnole, composée de quatorze voiles qui venoit sur eux. Il y avoit entre autres six vaisseaux de guerre, portant depuis dix-huit piéces de canon jusqu'à quarante-huit, avec plus de huit cents hommes, outre deux ou trois cents qui étoient dans des canots. Le Capitaine Gronet, qui commandoit la prise du port de quatre-vingt-dix tonneaux, montée de trois cents huit hommes, étoit à un mille de ses consors quand on vit les ennemis; mais il se tint toujours sur la réserve, & hors de la portée du combat, tant qu'il y eut quelque apparence de danger. En conséquence de cette conduite, les Capitaines de quelques-uns des autres vaisseaux proposerent le lendemain de le pri-

DAMPIER. Chap. VII. An. 1685.

ver du commandement ; mais après beaucoup d'altercations, on jugea qu'il étoit plus à propos de le renvoyer lui & ses gens, dont le plus grand nombre étoient des François, & de lui laisser le vaisseau qu'on lui avoit donné, en lui ordonnant de se séparer aussi-tôt des autres, & de ne jamais penser à les rejoindre.

Ils ont une légere escarmouche avec les Espagnols.

Les deux escadres tomberent l'une sur l'autre, les Boucanniers ayant le dessus du vent, qui leur donnoit un très grand avantage : mais la nuit survint avant qu'elles eussent pu se joindre de bien près, & il n'y eut cette journée que quelques coups de tirés de part & d'autre, avec un homme tué du côté des Boucanniers. Malgré la supériorité du nombre & des forces des ennemis, les Anglois auroient pu les battre, s'ils étoient demeurés dans la même position : mais ils les tromperent par un échange de fanal durant la nuit, gagnerent le dessus du vent : firent un feu roulant pendant tout le jour, en tournant dans la baye de Panama, & les Boucanniers revinrent à l'ancre à l'Isle de Pacheca. Les Espagnols se contenterent de les observer quelque temps à la distance.

de trois lieues, & ensuite ils se retirerent à Panama. La défection de Gronet fut très nuisible aux Boucanniers, & ils eurent tout lieu de croire que s'il avoit tenu ferme, ils se seroient peut-être rendus maîtres de la flotte & du trésor dont elle étoit chargée. Ils eurent encore un grand désavantage par l'adresse avec laquelle les Espagnols gagnerent le vent, au moyen des lumieres qui tromperent les Anglois, & si leurs ennemis avoient eu assés de courage pour profiter de cet avantage, les suites en auroient pu être très funestes pour les Boucanniers.



CHAPITRE VIII.

Les Boucanniers mettent à la voile pour l'Isle de Quibo : Ils trouvent le Capitaine Harris : Description de cette Isle, & de quelques-autres du voisinage : De l'arbre nommé Palma-maria : Ils forment le projet d'attaquer Leon, & préparent des canots pour l'éxécuter : Ils pillent la ville de Puebla-nova : Ils sont près de périr par un furieux ouragan : Ils s'avancent contre la ville de Leon : Ils chassent la garde d'une redoute : Situation de cette ville : Ordre de leur marche : Ils entrent dans la place, & après un léger combat ils mettent les ennemis en déroute : Intrépidité d'un vieux soldat qui avoit servi sous Cromwell : Il est tué. De faux rapports épouvantent les Espagnols, qui craignent de les attaquer : Les Boucanniers mettent le feu à la ville à cause du retard de la rançon : Ils vont à Ria-lexa, où ils font un butin médiocre, mais qui leur est très utile. Le feu est mis par

hazard à cette ville : Description des fruits nommés Guava & Poire piquante.

LE premier de Juin, toute la flotte mit à la voile de l'Isle de Pacheca pour celle de Quibo, dans le dessein de chercher le Capitaine Harris qu'ils avoient perdu dans le combat, & en effet il s'étoit rendu avant les autres à Quibo, qui étoit le lieu de rendez-vous, où ils se rejoignirent. Dans la traversée, le Capitaine Branly perdit son grand mât, ce qui l'obligea d'abandonner sa barque, & il fut reçu avec tous ses gens à bord du Capitaine Davis. Ils perdirent en même temps de vue le Capitaine Swan, dont le grand mât fut aussi cassé, & qui retarda son cours pour en réparer le dommage.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

Ils se rassemblent à l'Isle de Quibo.

L'Isle de Quibo, autrement nommée Cabaya, a environ sept lieues de long, & près de quatre de large. Elle est située à 7 dégrés 14 minutes de latitude septentrionale ; le terrein en général est très bas, mais on y trouve de bonne eau, de beaux arbres bien garnis : quelques daims, des guanos, des serpents, & beaucoup de gros

Description de cette Isle.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

singes noirs, dont la chair est très bonne à manger. Il y a plusieurs petites Isles au Sud-ouest & au Nord-est de Quibo, dont une appellée Ranchena est remarquable par la quantité des arbres nommés Palma-maria. Cet arbre est haut & fort droit, avec une petite tête, & n'a que le nom de commun avec le Palmier. Le bois en est dur & plein de nœuds, très propre à faire des mâts, & l'on s'en sert souvent à cet usage.

Ils tiennent conseil sur leurs opérations.

Le 16 de Juin, ils furent joints par le Capitaine Swan, qui avec les autres Capitaines tint un conseil, où l'on examina quelle expédition il convenoit de faire. Après une mure délibération, ils convinrent que la ville de Leon étoit la place le plus à leur convenance pour être attaquée. Ils avoient besoin de canots pour y réussir, parce que cette place est assés avant dans les terres, & ils résolurent d'en faire dans les Isles où ils étoient alors, parce qu'ils y trouvoient en abondance le bois nécessaire à leur construction.

Ils s'emparent de Puebla-Nova.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, ils envoyerent cent cinquante hommes pour s'emparer de

Puebla-nova, où le Capitaine Sawkins avoit été tué en 1610. La ville, qui paroissoit beaucoup plus forte qu'elle n'étoit autrefois, fut prise aisément par les Boucanniers, qui ne retirerent que très peu de profit de cette expédition, pas même des provisions. Après avoir fini les canots qu'ils jugerent nécessaires pour chaque vaisseau, entre lesquels il y en avoit un de trente-six pieds de long, & de cinq ou six pieds de profondeur, ils mirent à la voile pour Rialexa, qui est le port de la ville de Leon. Le 9 d'Août ils quitterent leurs vaisseaux, & monterent sur trente & un canots, au nombre de cinq cents vingt hommes. Environ à huit lieues du rivage ils furent en grand danger d'être engloutis par un grain, qui fut très violent pendant assés de temps, le vent soufflant avec une fureur terrible, la mer élevant ses vagues jusqu'à la hauteur des montagnes, pendant qu'un tonnerre affreux augmentoit encore l'effroi, ce qui reprit à plusieurs fois; mais il ne leur en arriva aucun accident.

Ils débarquent à Rialéxa.

Le 12 au matin ils descendirent près d'une redoute, qu'on avoit éle-

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

vée pour se garentir des invasions; mais ils s'en rendirent maîtres par surprise; & les Indiens chargés de la défendre, se retirerent précipitamment vers la ville. Quatre cents soixante & dix Boucanniers les y suivirent avec la plus grande diligence qui leur fut possible, les autres ayant été laissés à la garde des canots. Quoique cette ville soit à vingt milles dans les terres, le chemin qui y conduit est uni, au milieu d'un pays plat & de grands pâturages, entrecoupés par quelques petits bois. A six milles de l'endroit du débarquement est une sucrerie; & à dix milles on trouve une belle riviere d'eau fraîche, qui est guéable; enfin à dix-huit milles est une ville Indienne, qui a aussi de très bonne eau.

Description de Leon.

La ville de Leon est située dans une plaine: les maisons en sont basses, bâties de pierre, couvertes de tuiles creuses, & accompagnées de grands jardins. Il y a cinq Eglises, outre la Cathédrale, & la situation en est si belle & si douce, que quelques voyageurs l'ont nommée le Paradis des Indes Occidentales. Près de cette ville est un volcan très élevé,

d'où il sort de temps en temps de la fumée & des flammes qu'on voit assés souvent de la mer. Cette place n'est pas d'un grand commerce, mais elle est riche en sucre, en pâturages & en troupeaux. On dit aussi qu'il y a une bonne manufacture de chanvre.

Les Boucanniers entrent dans cette ville.

Les Boucanniers se mirent en marche vers huit heures du matin, le Capitaine Townley conduisant l'avant garde, composée de cent hommes. Le Capitaine Swan le suivoit avec cent autres: après lui venoit le Capitaine Davis à la tête de cent soixante & dix; & le Capitaine Knight conduisoit l'arriere-garde. En entrant dans la ville, le Capitaine Townley fut attaqué par un parti de deux cents Cavaliers Espagnols, qui prirent la fuite aussi-tôt que deux ou trois de leurs principaux Officiers eurent été démontés. L'Infanterie au nombre de cinq cents hommes étoit rangée en bataille dans une grande place, nommée la Parade, suivant l'usage des villes bâties dans les Indes par les Espagnols, où il y a toujours au moins une de ces places: mais aussi-tôt que les fantassins virent la déroute de leur Cavalerie,

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

ils prirent également la fuite, & abandonnerent la ville à la merci des ennemis.

Ils y mettent le feu.

En quatre heures de temps toutes les troupes des Boucanniers y entrerent, mais il resta quelques hommes fatigués en chemin, inconvenient inévitable dans les grandes marches. De ce nombre fut un vieux soldat âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont les cheveux étoient tous blancs, & qui avoit servi sous Cromwel en Irlande. Il se nommoit Swan, & les Espagnols le tuerent sur la place, parce qu'il refusa absolument de recevoir quartier. Ils en firent quelques autres prisonniers, entre autres un nommé M. Smith, qui avoit demeuré long-temps aux Canaries, & parloit très bon Espagnol. Cet homme fut conduit devant le Gouverneur, qui l'interrogea sur les forces des Boucanniers. Il répondit qu'elles montoient à quinze cents hommes, dont il y en avoit mille dans la ville, & cinq cents dans les canots. Cette tromperie fit un tel effet sur son Excellence, que quoiqu'elle fut à la tête de plus de mille hommes, elle jugea qu'il seroit contre la prudence de

molester

molester les ennemis, & envoya un drapeau de tréve pour proposer de racheter la ville par une rançon. Cependant les Boucanniers y mirent le feu le 14, parce que les Espagnols ne remplirent pas assés promptement les propositions qu'ils avoient faites pour la garentir.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

M. Smith fut échangé pour une Dame, & les Boucanniers ayant mis en liberté un Gentilhomme, sur la promesse qu'il fit de leur livrer cent cinquante bœufs à Ria-lexa, ils retournerent en bon ordre à leurs canots, & le lendemain se rendirent à ce port, où leurs vaisseaux jetterent l'ancre l'après midi, les Anglois ayant formé la résolution de saccager aussi cette ville, encouragés par le succès qu'ils avoient eu à Leon.

Ils reviennent à Ria-Léxa.

Ils trouverent outes les maisons vuides, à l'exception de cinq cents charges de farine, d'un peu de poix, de gaudron, de quelques cordages, de sucre qu'ils trouverent dans le voisinage, & de cent cinquante bœufs qui leur avoient été promis par le Gentilhomme qu'ils avoient mis en liberté à Leon sur sa parole. Les Boucanniers y demeurerent une

Ils y mettent aussi le feu.

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

semaine, & mirent ensuite le feu à la ville, sans qu'on sut, dit notre Auteur, qui en avoit donné l'ordre; après quoi ils retournerent à leurs vaisseaux, s'embarquant à bord de leurs canots près de la redoute. On y avoit mis cent soldats avant le débarquement des Anglois pour s'opposer à leur descente: mais ils abandonnerent ce poste, & prirent la fuite avec précipitation à la premiere décharge de deux piéces de canon qu'on tira sur eux. S'ils avoient eu plus de courage, ils étoient postés de façon à pouvoir repousser une armée de cinq milles hommes; cette redoute étant garentie au-dessous par une barricade de grands arbres joints ensemble l'espace de soixante pieds, qui traversoit presque en entier le canal, ensorte que les Boucanniers furent plus d'une demi-heure à s'y ouvrir un passage.

Description de cette ville.

La ville de Ria-lexa est fort grande: il y a trois Eglises, un Hôpital, avec un beau jardin, & plusieurs maisons très grandes & très belles, à quelque distance les unes des autres, ce qui occupe beaucoup de terrein. L'air y est mal sain parce que

les environs en sont marécageux, quoique la ville soit bâtie sur un fonds de sable. Entre les différentes sortes de fruits qui y croissent en abondance ; on remarque particuliérement le guava, la poire piquante, le melon & la pomme de pin.

Du fruit nommé Guava.

Le guava est un fruit qui ressemble assés à la poire, avec une écorce dure, & plein de petites graines. Il est assés agréable quand on le mange verd, & a une vertu astringente, mais quand il est mur son effet est contraire sur le corps humain. On le fait cuire au four, où l'on en fait des compôtes : il est aussi très bon en pâte. Il vient sur un arbrisseau, qui n'a rien de joly, & qui porte une écorce blanche & polie, avec de longues branches menues, couvertes de feuilles semblables à celles du noizetier.

De la poire piquante.

La poire piquante est commune dans toutes les Indes : elle se plaît dans les terreins sabloneux & stériles, particuliérement près de la mer, d'où elle tire des particules salines. Elle croît sur un arbrisseau qui s'éleve rarement de plus de quatre pieds, pousse différentes branches,

DAMPIER. Chap. VIII. An. 1685.

où l'on trouve deux ou trois grosses feuilles rondes & épaisses, garnies de piquants au moins d'un pouce de long, & aussi larges que la paume de la main. Le fruit vient à l'extrêmité de cette espece de feuille; il est de la grosseur d'une prune de Sainte Cathérine, d'un rouge foncé quand il a atteint sa maturité; plein de petites graines noires, & d'une chair rouge & ferme, très rafraîchissante. La trop grande quantité de ce fruit, rend l'urine de couleur de sang. Le melon & la pomme de pin sont trop connus pour en donner la description.



CHAPITRE IX.

Davis & Swan se séparent : Description de l'Indigo, & de la maniere de le préparer. De la Cochenille & du Silvestre : Les Boucanniers sont attaqués de maladies : Le Capitaine Townley cherche inutilement des raffraîchissements : Jet d'eau naturel dans l'Isle de Tangola : On s'empare de deux Indiens, dont un conduit à un de leurs établissements, où l'on trouve beaucoup de Vinello : Description de cette plante : Quelques Boucanniers tombent dans une embuscade en allant chercher des vivres : Ils sont près de périr tous, & sont secourus très à propos : Description du Snook : Ils font leurs efforts pour se rendre maîtres d'un vaisseau dans la rade d'Acapulco, contre les remontrances du Capitaine Swan, & ne peuvent réussir : Cette entreprise leur est très préjudiciable : Ils se rendent maîtres d'une petite quantité de farine, de fromage & de chocolat. Ils se trouvent

dans un grand embarras, faute de provisions: Ils débarquent près de Sallagua, & deux des plus courageux de leurs gens sont prêts d'être taillés en piéces: Ils croisent à la hauteur du Cap de Corientes pour attaquer le vaisseau de Manille, qui leur échape: Swan & Townley se séparent: Dampier demeure avec le premier.

DAMPIER. Chap. IX.

An. 1685.

Les Boucanniers se séparent. Dampierreste avec le Capitaine Swan.

LE 25 d'Août Davis & Swan se séparerent, le premier voulant tenter la fortune sur la côte du Pérou, & les Capitaines Knight & Harris résolurent de demeurer avec lui. Swan forma le projet d'aller plus loin vers le Nord: Dampier préfera de suivre la même route, & le Capitaine Townley avec deux barques prirent le même parti. Ils souffrirent beaucoup quelque temps après des fiévres malignes, qu'on jugea qu'ils avoient gagnées à Ria-lexa, & elles leur emporterent plusieurs hommes. Le 27 Davis & ses Consors sortirent du port avec un vent frais de terre, le Capitaine Swan les salua de quinze canons, & ils lui répondirent avec onze. Le 3 de Septembre le

Capitaine Swan mit à la voile avec le Capitaine Townley & deux barques, ce qui faisoit en tout quatre bâtiments, montés de trois cents quarante hommes, ils firent voile à l'Ouest, & éprouverent de furieux ouragans sur la côte. Le 14 ils découvrirent le Volcan de Guatimala, qui est sur une haute montagne fourchue, & vomit des flammes & de la fumée immédiatement avant les gros temps. Ce Volcan situé à 12 dégrés 50 minutes de latitude, tire son nom d'une ville qui est au pied de la montagne, à huit lieues de la mer du Sud, d'où l'on transporte tous les ans en Europe une grande quantité d'Indigo, d'Anatta, de Silvestre & de cochenille.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

L'indigo est une plante qui croît à la hauteur d'un pied & demi, ou de deux pieds, remplie de petites branches couvertes de feuilles semblables à celles du lin, mais plus fortes & plus nourries. Après les avoir coupées, on les jette dans une citerne à moitié pleine d'eau, & on les y laisse tremper jusqu'à ce qu'elles soient en quelque sorte dissoutes. Ce qui reste entier, tenant trop de la

Description de l'Indigo.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

nature du bois pour se dissoudre, en est retiré quelque temps après: l'eau qu'on a toujours tenue dans une agitation continuelle, devient noire comme de l'encre; on la laisse ensuite reposer: l'indigo tombe au fond comme une lie, on le retire: on le fait sécher au Soleil, où il se durcit, & on le transporte en Europe. Cette plante est très commune à la Jamaïque, où l'on voit des campagnes immenses qui en sont toutes couvertes.

De l'Anatta.

L'Anatta ou Otta est la feuille d'une fleur rouge, qui croît sur un arbrisseau de sept à huit pieds de hauteur. Quand elle est ceuillie on la jette dans l'eau, où on la laisse tremper comme l'indigo, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute: on laisse sécher la substance qui se précipite au fond de l'eau, & l'on en fait des rouleaux qu'on transporte en Europe, où l'on s'en sert dans les teintures rouges. L'Anatta est beaucoup plus cher que l'indigo.

De la Cochenille.

La Cochenille est un insecte qu'on trouve sur un arbre nommé Toona, qui ressemble assez à la poire piquante, mais dont le fruit est plus gros; au sommet croît une fleur rouge,

qui se renverse sur le fruit quand il mûrit, & sert à le garantir totalement des pluies & de rosées. Ces fleurs se fannent bientôt à la chaleur du soleil; le fruit s'ouvre aussi large que l'ouverture d'une pinte, & le dedans paroît plein de petits insectes rouges avec des aîles très déliées. Après s'être nourris de la substance du fruit où ils sont nés, ils périroient dans la coque faute de nourriture, si les Indiens ne les faisoient sortir de leur inactivité, en secouant les branches de l'arbre : les insectes sortent & continuent à voltiger autour jusqu'à ce que fatigués par le mouvement & par la chaleur du soleil, ils tombent morts sur un drap blanc qu'on a eu soin d'étendre au dessous de l'arbre, & on les y laisse deux ou trois jours jusqu'à ce qu'ils soient entiérement secs. Ces animaux sont rouges tant qu'ils peuvent voler, ils deviennent noirs quand ils tombent, & blanchissent en séchant; mais ils changent un peu de couleur quelque temps après, & produisent une très belle teinture écarlate.

Le Silvestre est la graine d'un fruit qui ressemble beaucoup à celui du *Du Silvestre.*

Toona : on la tire de ce fruit quand il est mûr, & elle produit une belle couleur rouge, mais moins estimée que celle de la cochenille. La fleur du Silvestre est jaune : dix ou onze des fruits ne peuvent produire qu'une once de graine, au lieu qu'on tire une once de cochenille de trois ou quatre fruits.

A huit ou dix lieues de terre aux environs de la montagne de Guatimala, on trouve quantité de bois flottants & des pierres-ponces, emportées vraisemblablement de la montagne par les pluies qui sont fréquentes & très violentes. Le 24, étant à la latitude septentrionale de 14 degrés 30 minutes, le Capitaine Townley descendit à terre, avec neuf canots & cent six hommes : son intention étoit de marcher à une ville nommée Téguantepeque qu'on ne pouvoit douter qui ne fût aux environs de cet endroit. Il espéroit y trouver quelque raffraîchissement pour les malades, parce que plus de la moitié des gens d'équipage de ce Capitaine & de ceux de Swan étoient en très mauvais état : mais comme si cette ville eût disparu

par quelque enchantement, il ne fut pas possible au Capitaine Townley de la trouver; & il retourna à bord en plus mauvais état qu'il n'en étoit sorti. Le 2 d'Octobre il avoit été jetté sur des bas fonds, où tous ses canots avoient été renversés. Il y périt un de ses hommes; il mouilla sa poudre; perdit une partie de ses armes à feu, & fut ensuite attaqué par un corps de deux cents Indiens & Espagnols, qu'il eut beaucoup de peine à repousser.

Ils mouillent à l'Isle de Tangola.

Townley ayant rejoint le Capitaine Swan, ils mirent à la voile avec un bon vent d'Est-Nord-Est, & dirigerent leur cours à l'Ouest. Après avoir fait environ vingt lieues, ils trouverent l'isle de Tangola, où l'ancrage est très bon, & où le bois & l'eau sont en abondance. Ils suivirent ensuite la côte jusqu'à Guatulco, qui est à 15 degrés 20 minutes, & l'un des meilleurs ports du Méxique.

Jet d'eau naturel.

Il y a une petite Isle, environ à un mille à l'Est du port; mais la partie occidentale de ce port est la plus sûre pour les vaisseaux, parce qu'ils y sont à couvert des vents de Sud-Ouest, qui y soufflent souvent

DAMPIER, Chap. IX. An. 1685.

avec violence. L'eau de la mer entre fortement sous un rocher, qui a pardessus une petite ouverture d'où elle sort en formant un jet, même dans le temps le plus calme. Ce jet d'eau est une marque sûre pour reconnoître le port qui court au Nord-Est, a trois mille de profondeur & un mille de large. On trouve au fond un beau ruisseau d'eau fraîche, près duquel étoit autrefois une ville qui fut ravagée par François Drake ; & il n'en reste présentement d'autres vestiges qu'une vieille chapelle ruinée, près d'un groupe d'arbres. Le terrein, couvert de différents arbres, s'éleve comme un amphitéatre depuis le rivage, & forme le coup d'œil le plus agréable.

Ils s'emparent de deux Indiens.

Le Capitaine Swan, dont la santé étoit très mauvaise, descendit à terre avec tous les malades, & un chirurgien pour en prendre soin : mais Townley à la tête d'un détachement, marcha vers l'Est pour chercher quelque ville & des habitants. Environ à une lieue de Guatulco, il trouva une riviere nommée Capulita, très rapide & très profonde : cependant quelques-uns de ses gens la traver-

sèrent à la nage, & se saisirent de deux Indiens, qu'ils crurent être des sentinelles posées pour examiner leur conduite; mais ils n'avoient aucune liaison avec les Espagnols. DAMPIER, Chap. IX. An. 1685.

L'un des deux fut amené à bord, & l'autre servit de guide pour conduire les Anglois à un des établissements du pays, où ils trouverent une grande quantité de vanille, parfum qu'on vend très cher en plusieurs endroits des Indes occidentales, & qu'on fait infuser pour mettre avec le chocolat ou avec le tabac, ce qui lui donne une odeur délicieuse. C'est une gousse de quatre pouces de long, remplie d'une graine noire, qui vient d'une fleur jaune, produite par une espece de vigne, qui s'attache comme le lierre aux arbres qu'elle rencontre.

Ils envoyent plusieurs canots à la découverte.

Le 10 d'Octobre, ils envoyerent quatre canots du côté de l'Ouest, dans l'espérance de faire des prisonniers qui leur donnassent des connoissances du pays; & on leur ordonna d'attendre les vaisseaux au port d'Angels. Le 12 l'escadre mit à la voile du port de Guatulco, après que ses gens se furent bien munis de bois &

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

d'eau, ainsi que d'une grande quantité de petites tortues, dont ils tuerent trois ou quatre par jour; ce qui servit beaucoup à les raffraîchir, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis long-temps. Le 22, deux des canots ayant été séparés des autres revinrent à bord, après avoir essayé de débarquer à un endroit où ils avoient vu beaucoup de bêtes à corne dans un pâturage; mais la mer y étoit si haute, que leurs canots avoient été renversés, qu'ils avoient eu un homme de noyé, avoient perdu quatre fusils, & avoient eu le reste de leurs armes gâtées par l'eau de la mer.

Deux de ces canots sont en grand danger.

Ils n'eurent point de nouvelles des deux autres canots jusqu'au 31, que le Capitaine Townley, étant à portée du rivage entendit tirer quelques coups de fusil. Il monta dans un canot, & gagna la terre, où il vit au milieu d'un lac d'eau salée, un peu éloigné de la mer, les deux canots sur leurs rames. Jugeant par leur disposition qu'ils étoient investis des deux côtés, il mit aussi-tôt ses hommes à terre; mais à leur approche, quelques Espagnols, qui sous le cou-

vert des rochers empêchoient le retour des canots avec leurs armes à feu, prirent aussi-tôt la fuite, & leur laisserent le passage ouvert. Si le Capitaine Townley ne les eût secourus aussi à propos, ils auroient été affamés, ou seroient devenus les victimes de la cruauté de leurs ennemis. Ce lac est situé à 16 degrés 40 minutes de latitude septentrionale.

Ils font une entreprise infructueuse.

Après avoir ainsi recouvré leurs canots, les avanturiers continuerent leur cours à l'Ouest, jusqu'à une grande riviere deux lieues à l'Ouest du roc des Algatross. Les Espagnols avoient élevé une redoute sur le rivage pour empêcher aucuns ennemis de pouvoir y descendre, ou y faire de l'eau; & quoique cet ouvrage fut alors défendu au moins par deux cents hommes, ils quitterent la place quand ils virent les Boucanniers disposés à descendre, & ils se contenterent d'avoir tiré vingt ou trente coups sans aucun effet. Les Anglois y trouverent une grande quantité de sel, destiné à préparer le Snook, qui est un poisson gros & rond, d'environ un pied de longueur, qu'on trouve en abon-

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

dance dans ces lacs d'eau salée. Ils furent informés qu'un vaisseau richement chargé étoit arrivé depuis peu de Lima à Acapulco, & Townley proposa de l'enlever dans le port. Le Capitaine Swan lui représenta la difficulté de l'entreprise, & la nécessité de se pourvoir de maïz & d'autres provisions qu'ils trouvoient en abondance dans l'endroit où ils étoient, mais l'opiniâtreté de Townley l'emporta, & l'on prépara aussi-tôt les canots pour cette expédition. Ils étoient à peine en mer qu'ils furent près d'être submergés par un furieux ouragan, qui leur causa beaucoup de dommage. Ils ne sauverent leurs vies qu'avec les plus grandes difficultés, & furent obligés de rester un jour au Port-marquis, havre très sûr à une lieue Est d'Acapulco, pour faire sécher leurs armes & leurs habits. La nuit suivante ils entrerent sans bruit dans le port d'Acapulco; mais ils trouverent le vaisseau si bien gardé, qu'ils furent forcés de renoncer à cette entreprise, & de se retirer en très mauvais état.

Ils s'emparent de quelques provisions.

Ils débarquerent ensuite au Nord-Ouest de la montagne de Pataplan à

la latitude de 17 degrés 30 minutes. Ils ne trouverent qu'un misérable village Indien, sans aucun rafraîchissement, & entierement abandonné des habitants, à l'exception d'une femme mulâtre, & de quelques enfants, qu'ils emmenerent. Cette femme les conduisit sur le passage d'un homme qui menoit des mulets, & ils s'emparerent de quarante charges de farine, de chocolat & de fromages; après quoi ils trouverent une assez grande quantité de bêtes à corne. Quand ils se furent chargés d'autant de provisions qu'ils en pouvoient mettre à bord de leurs vaisseaux, ils renvoyerent la femme & ses enfants, avec un présent de quelques vieilles hardes & d'autres bagatelles, pour lesquelles elle leur fit de grands remerciments. Le Capitaine Swan, malgré ses pleurs & ses instances retint un des garçons, âgé d'environ huit ans, qui lui parut avoir de l'esprit, & qui devint par la suite très intelligent, aussi ne pouvoit-il avoir de meilleur maître que ce Capitaine.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Du poisson Juif.

Ils trouverent sur cette côte une grande quantité de tortues, & le poisson qu'on nomme Juif; sans doute

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

parce qu'il est le plus estimé des gens de cette nation. Il a la forme du merlus, est fort gras & d'un goût très doux; porte une grosse tête, avec des nageoires & des écailles proportionnées: il pese quelquefois plus de quatre cents livres.

Le 21, ils quitterent cet ancrage, & continuerent leur cours avec un bon vent de terre venant du Nord, dans l'espérance de trouver une ville qu'ils croyoient située à 18 degrés & quelques minutes; mais ils n'en rencontrerent aucune, pas même la ville de Colima, qu'on leur avoit dit très riche, & un peu avancée dans les terres. Pour en faire la recherche ils suivirent la côte à la rame dans leurs canots l'espace de vingt lieues, sans qu'il fût possible de descendre d'un côté ni de l'autre; ils ne virent aucune marque d'habitants, quoiqu'ils passassent devant la fertile vallée de Maguella. Enfin ils apperçurent un cavalier qu'ils poursuivirent, après avoir gagné la terre avec assez de difficulté, dans l'intention de le prendre prisonnier: mais il trompa leur attente, & ils le perdirent bientôt de vue dans les bois, où ils ne purent suivre ses traces.

Le 28, ils retournerent aux vaisseaux demi-morts de fatigue, & totalement découragés : cependant le lendemain, les deux Capitaines se mirent encore dans les canots avec deux cents hommes, dans la résolution de chercher une ville nommée Sallagua. Pendant qu'ils ramoient, en suivant le rivage, ils virent deux cavaliers sur la côte, dont un par dérision but à leur santé d'une bouteille qu'il tira de sa poche. Ils répondirent à sa politesse par un coup de fusil, qui tua son cheval : l'autre cavalier prit aussi-tôt la fuite ; & deux des Boucanniers s'étant dépouillés, gagnerent le bord à la nage, dans le dessein de se rendre maîtres de celui qui étoit démonté. Ils ne purent y réussir, parce qu'ils étoient sans armes, & qu'il les tint éloignés avec un long couteau qu'il avoit à la main. Le 30, ils retournerent à bord de leurs vaisseaux sans avoir pu trouver d'endroit commode pour débarquer, parce qu'ils avoient vu toujours la mer très haute.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

Le premier de Décembre, ils arriverent au port de Sallagua, situé à 18 degrés 22 minutes de latitude, où

Ils arrivent au port de Sallagua.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

les vaisseaux ont un bon abri. Ils y virent une grande maison de chaume qui paroissoit neuve, & plusieurs Espagnols à pied & à cheval, qui faisoient une parade militaire, tambours battants & enseignes déployées. Quelques-uns se détacherent pour parler aux Boucanniers, qui étoient descendus au nombre de deux cents. Deux des avanturiers se rendirent maîtres de deux chevaux, après en avoir renversé les cavaliers, les monterent aussi-tôt, & poursuivirent les fuyards, jusqu'à ce qu'ils en fussent environnés. Alors ils reçurent plusieurs blessures, & auroient certainement été tués, si quelques-uns des plus actifs de leurs camarades ne fussent venus à temps à leur secours, lorsqu'ils étoient déja démontés, & avoient leurs pistolets déchargés.

Quand les Espagnols eurent pris la fuite, les Boucanniers suivirent un grand chemin pierreux avec de petits bois d'espace en espace, qui conduisoit dans le pays. Ils firent deux mulâtres prisonniers, & apprirent d'eux que cette route menoit à une grande ville nommée Oarrha, éloignée de la mer de deux grandes

journées de cheval, & qu'il n'y avoit presque aucuns habitants dans tout cet espace.

Etant retournés à leurs vaisseaux, ils leverent l'ancre le 6 d'Octobre, dans l'intention de croiser à la hauteur du Cap Corrientes, & de guêter un bâtiment très riche des Isles Philippines, qu'on attendoit dans la mer du Méxique. Aux environs de ce Cap, la terre est peu élevée, inégale, & avec assez de bois; mais les arbres n'y sont pas gros. Notre Auteur, & quelques-uns de ses compagnons y furent attaqués d'hydropisie, & chercherent un Alligator, parce qu'on prétend que les testicules de cet animal mises en poudre, sont un remede souverain contre cette maladie; mais ils ne purent en trouver quoiqu'ils soient très communs sur la côte du Méxique. Ils n'en eurent pas besoin, & leur maladie ne fut pas de longue durée.

Remede contre l'hydropisie.

Les Boucanniers ayant établi leur croisiere à la hauteur du Cap, demeurerent à attendre le vaisseau de Manille, se tenant à une lieue de distance les uns des autres, pour être plus sûrs de ne le pas manquer, depuis

Ils ont une escarmouche avec les Espagnols.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1685.

le Cap jusqu'au Capitaine Swan, qui demeura à dix lieues de terre. Le 24, quatre canots qu'on avoit envoyés peu de jours avant chercher des provisions à la Vallée des Pavillons, autrement dite Vallée Valderas, revinrent à bord, après avoir eu assez peu de succès. Cette vallée est située dans une baie profonde entre le Cap Corientes, & la pointe de Pontique : elle a environ trois lieues de large, & forme peu à peu une pente douce en s'éloignant du bord de la mer, où la descente est aisée ; la vue se termine sur une colline verte très agréable. On y trouve quelques riches pâturages remplis de bêtes à corne & de chevaux, & entrecoupés de bouquets de bois, garnis de belles oranges, de limons, de guavas & d'autres fruits, comme si la nature avoit destiné ce terrein pour en faire un jardin. Les canots y descendirent trente-sept hommes, qui après avoir marché environ trois mille sans trouver aucunes maisons, tomberent dans un corps de cent cinquante Espagnols, infanterie & cavalerie. Les Boucanniers pour éviter d'être renversés par les chevaux, se retirerent en bon

ordre dans un bois serré, où ils soutinrent avec beaucoup de bravoure l'attaque de leurs ennemis; tuerent le chef avec dix-sept cavaliers, & mirent le reste en fuite. DAMPIER Chap. IX. An. 1685.

Dans cette escarmouche, les avanturiers eurent quatre hommes tués & deux blessés, qu'ils emporterent sur des chevaux à leurs canots. Ils mangerent un de ces chevaux, & n'oserent retourner dans le pâturage, quoiqu'il y eût beaucoup de gros bétail, crainte d'y trouver un plus grand nombre d'ennemis.

Le 25, jour de Noel, ils célébrerent la fête avec beaucoup de décence, & se régalerent de quelques gros poissons juifs que prirent leurs Moskittes. Le 28, le Capitaine Townley retourna à bord après une semaine d'absence avec quarante boisseaux de maïz qu'il apporta d'un village Indien, situé à l'Est du Cap Corientes, environ à cinq lieues dans les terres. Les habitants avoient pris la fuite à son approche, après avoir mis le feu à deux maisons pleines de maïz. Le premier de Janvier 1686, leurs provisions étant épuisées, ils furent obligés de s'arrêter à la vallée Difficultés pour les provisions. An. 1686.

DAMPIER. Chap. IX. An. 1686.

de Valderas pour en avoir de nouvelles, & ils jetterent l'ancre environ à un mille du rivage à soixante brasses de profondeur.

Ils manquent le vaisseau de Manille.

Ils y demeurerent sept à huit jours à chasser & à saler des provisions, dont ils ramasserent environ pour deux mois; & ils en auroient pu avoir davantage s'ils avoient eu assez de sel. Pendant qu'ils furent à terre, les Espagnols parurent souvent en grosses troupes sur les hauteurs; mais ils n'oserent attaquer les Boucanniers, parce que les Capitaines Swan & Taylor descendirent tous les jours à terre, ayant presque toujours avec eux deux cents quarante hommes. Pendant qu'ils étoient dans ces occupations nécessaires, le vaisseau de Manille passa à l'Est, comme ils l'apprirent peu de temps après par quelques prisonniers qu'ils firent.

Ce fut une grande perte pour eux d'avoir manqué ce vaisseau, qui est chargé ordinairement de la plus grande partie des richesses que les Indes ont produites pendant l'année. Nous en parlerons plus amplement, ainsi que de la situation & du commerce d'Acapulco, d'où ce vaisseau prend

souvent

souvent le nom, lorsque nous rapporterons l'expédition de l'Amiral Anson.

An. 1686.

L'attente de ce vaisseau étoit le seul objet qui avoit engagé le Capitaine Townley à croiser dans ces mers; & cette attente ayant été trompée, Townley & Swan se séparerent. Le premier retourna à la côte du Pérou, & Swan prit son cours à l'Ouest, pensant qu'il pourroit enfin trouver quelque ville riche, ou quelque mine d'or ou d'argent sur la côte. Il fut trompé dans ses espérances: ce pays n'est habité que dans l'intérieur, & ne fait point de commerce, ou au moins très peu avec la mer du Sud; tout celui de l'Europe étant porté à la Vera-cruz, qui est situé du côté de l'Est.

Townley & Swan se séparent.

Le Capitaine Townley avoit pris avec lui trois ou quatre des habitants de l'Isthme, qui s'étoient attachés aux Boucanniers, & avoient marqué leur désir de se joindre à eux: mais ennuyés de ce genre de vie, ils lui demanderent à retourner dans leur pays natal; Townley promit de les mettre à terre, & il tint exactement sa parole.

CHAPITRE X.

Description du fruit nommé Pengouin : Le Capitaine Swan cherche la riviere de Callacan : Il fait un prisonnier, qui le conduit à une ville nommée Santa-Pecaque, où il trouve des provisions en abondance : Cinquante de ses gens sont tués par leur mauvaise conduite : Il met à la voile pour la Californie : Remede singulier de Dampier pour l'hydropisie : Le Capitaine Swan persuade à ses gens avec assez de difficulté de faire un voyage aux Indes orientales : Il est en danger d'être mangé par eux, faute d'autre nourriture : Ils arrivent à la vue des côtes des Indes orientales.

Ils arrivent aux Isles Chametley.

LE sept de Janvier, les Boucanniers mirent à la voile de cette baye avec un bon vent de Nord-est; & le 20, ils jetterent l'ancre dans la partie orientale des Isles Chametley à la latitude de 23 dégrés 11 minutes. Ces Isles sont au nombre de six, peu

élevées, couvertes de quelques arbrisseaux, mais sans bois, avec un terrein de roc vers la mer, excepté dans la partie septentrionale, où l'on trouve deux bayes dont le fonds est de sable. Le fruit nommé Pengouin y croît en abondance : il y en a de deux especes, le rouge & le jaune.

DAMPIER. Chap. X.

An. 1686.

Description des Pengoins.

Le rouge n'a point de tige, & il naît immédiatement de terre : on en voit jusqu'à soixante & soixante & dix sortir d'une même racine, qui croissent serrés les uns près des autres. Il a la forme d'une quille, & la grosseur d'un petit oignon sec. Il est environné de feuilles piquantes d'un pied & demi ou deux pieds de long.

Les jaunes viennent dix-huit ou vingt rassemblés sur une tige verte, d'environ un pied de hauteur. Ils sont aussi environnés de feuilles piquantes d'un demi pied de longueur & d'un pouce de largeur. Le fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, couvert d'une écorce épaisse & rempli de petites graines noires. Le goût des pengouins de l'une & l'autre espece est le même : il est piquant & agréable sans jamais nuire à l'estomach, mais il cause des démangeai-

DAMPIER. Chap. X.

An. 1686.

sons à l'anus. Ces fruits sont très communs dans la baye de Campêche, & les feuilles en embarrassent souvent les chemins. On trouve dans les Isles de Chametley quelques Guanoes, & des Veaux-marins en petite quantité. C'est le seul endroit au nord de l'Equateur à l'exception des Isles-Marie, où notre Auteur rapporte avoir vu de ces Veaux.

Suite des expéditions du Capitaine Swan.

Le Capitaine Swan prit cent hommes avec lui dans les canots, & s'avança vers le Nord, pour chercher la riviere Callacan, qui paroît être la même que celle nommée Passa. On pense qu'elle est dans la Province de Callacan, à 24 dégrés de latitude septentrionale, & qu'elle a une ville très riche sur ses bords. Ils firent trente lieues sans voir aucune marque de riviere; mais quoique la terre fût très basse, ils n'oserent y aborder, à cause de la force des Houles. Cependant ils descendirent ensuite vers la partie occidentale d'un lac d'eau salée, à sept lieues Nord-nord-ouest des Isles de Chametley. Ils y trouverent une maison, où ils prirent sept ou huit boisseaux de maïz, & furent informés par un

prisonnier qu'il y avoit ordinairement une grande quantité de gros bétail en cet endroit, mais que les Espagnols l'en avoient chassé. On leur dit aussi qu'ils pourroient trouver des provisions dans une ville Indienne, éloignée d'environ cinq lieues, & ils se mirent aussi-tôt en marche pour y aller. Ils trouverent à l'entrée de cette ville un gros corps d'Espagnols & d'Indiens qui s'opposerent à leur passage; mais ils les mirent bien-tôt en fuite, & après ce combat, ils ramasserent tout le maïz qu'ils purent trouver, & le conduisirent à bord.

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Ils remontent la riviere de Saint Jago.

Le 2 de Février, quatre-vingt hommes eurent ordre de marcher à une ville nommée Rosario, située sur une riviere de même nom. Ils y enleverent environ quatre-vingt-dix boisseaux de maïz, qui leur étoit plus précieux dans les circonstances où ils se trouvoient que toutes les richesses des Indes. Comme ils manquoient de vivres, ils ne furent pas même tentés de visiter des mines d'or qu'on leur dit être à deux lieues de la ville. De Rosario, les vaisseaux firent voile à la riviere de Saint-Jago;

DAMPIER. Chap. λ. An. 1686.

l'une des plus considérables de cette côte. Ils croyoient trouver sur cette riviere une ville considérable ; & soixante & dix hommes furent envoyés pour la remonter dans des canots, pendant que les vaisseaux jetterent l'ancre à l'embouchure. Ceux des canots trouverent un grand champ de maïz ; & firent prisonnier un Indien, qui promit de les conduire à une ville de sa nation, nommée Santa-Pecaque : On envoya pour cette expédition huit canots avec cent cinquante hommes.

Description de Santa-Pecaque.

La ville de Santa-Pecaque, auprès de laquelle on trouve quelques mines d'argent, n'est pas grande ; mais elle est bâtie proprement, dans une plaine agréable près d'un bois ; & l'on trouve aux environs beaucoup de bled & de bestiaux. Un esprit de mutinerie s'étant mis alors entre les hommes, ils refuserent de marcher en ordre, arriverent au maïz, & en chargerent cinquante-quatre chevaux pour les conduire aux canots. Ce convoi, conduit par cinquante hommes, tomba dans une embuscade, d'où il ne s'en sauva pas un seul, & ils furent tous taillés en piéces.

Après cette perte, les autres devinrent plus traitables, & se retirerent à leurs canots, sous le commandement de leur Capitaine, avec la discipline convenable.

Le lendemain de ce fatal événement, le Capitaine Swan donna ses ordres pour faire de l'eau & pour mettre à la voile, & ils partirent le 21 pour la Californie, avec un vent de Nord-ouest & d'Ouest-nord-ouest.

Ils abordent aux Isles des Trois-Maries.

Le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la partie orientale de l'Isle du milieu des Isles des trois Maries. Elles sont situées à 21 dégrés 40 minutes de latitude, & contiennent environ quatorze lieues d'étendue Sud-ouest & Nord-est. Le terroir en est sec & pierreux, couvert de bois plein de broussailles si épaisses qu'il est très difficile de passer au travers. Ils y trouverent une racine qui porte une feuille épaisse & pointue comme celle du Pengouin, & les Indiens de Californie la regardent comme une bonne nourriture quand elle est cuite au four. Le goût en ressemble assés à celui de la plante nommée Bardane ou Glouteron ; on trouve aussi quelques cédres épars dans cette Isle.

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

Notre Auteur remarque que les Guanos, les lapins & les Racons (espece de gros rats) sont très communs dans ces Isles, ainsi que les pigeons, les tourterelles, les tortues & les veaux-marins. Swan donna le nom d'Isle du Prince George à celle du milieu, où il jetta l'ancre.

En cet endroit, M. Dampier qui se sentoit très incommodé de son hydropisie, fut enterré environ une demi-heure jusqu'au col dans du sable chaud, qui lui occasionna une transpiration très abondante; ensuite il fut enveloppé bien chaudement, & mis au lit dans une tente, opération dont il fut très soulagé.

Les Boucanniers prennent la route des Indes orientales.

Les Boucanniers suivirent la côte, en passant entre les Isles & le Cap Corientes: ils firent de l'eau à quatre lieues au nord de ce Cap dans un petit ruisseau qui vient du Continent, & le 31 de Mars, ils dirigerent leur cours aux Indes orientales. Le Capitaine Swan avoit trouvé beaucoup de ses gens opposés à ce voyage, parce qu'ils doutoient qu'il fût possible; mais le plus grand nombre le désiroit dans l'espérance d'y trouver un sort plus heureux, d'autant que

dans la partie où ils étoient, ils n'avoient pas eu de grands avantages, & qu'ils n'avoient pas lieu d'y attendre plus de ſuccès.

Le 20 de Mai, vers quatre heures du matin, faiſant cours à l'oueſt, ils découvrirent la terre à huit lieues de diſtance; ce qui leur cauſa d'autant plus de joie qu'il ne leur reſtoit que pour trois jours de proviſions, & que les hommes murmuroient fortement contre Swan qui les conduiſoit ſans pouvoir leur dire où ils alloient. Dans tout ce voyage, ils ne virent ni poiſſons ni oiſeaux, excepté une compagnie de Boobies qu'ils jugerent venir de quelques rochers voiſins, étant alors, ſuivant le calcul de M. Dampier à cinq mille neuf cents ſoixante & quinze milles à l'oueſt du Cap Corientes dans le Royaume du Méxique.

Danger que court le Capitaine Dampier.

Ils arriverent en cet endroit fort à propos pour le Capitaine & pour quelques autres; car les hommes qui s'étoient d'abord oppoſés à ce voyage, avoient formé entre eux la réſolution de tuer le Capitaine Swan, auſſi-tôt que leurs proviſions ſeroient conſommées, afin de le manger,

DAMPIER. Chap. X. An. 1686.

ainſi que Dampier, & les autres qui leur avoient fait prendre cette route. Le Capitaine étoit fort gras, & ils s'en ſeroient très bien regalés; mais notre Auteur étoit trop maigre pour leur faire un bon repas, à moins que leur faim n'eût été exceſſive.

Fin du Tome ſeptième.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Septieme Volume.

A

B

E

F

G

H

I

Fin de la Table du septieme Volume.

ERRATA.

Page 19, *ligne* 19, qu'un, *lisez* où un.
Pag. 156, *lig.* 2 *à fine*, tous, *lisez* tout.
Pag. 199, *lig.* 16, nature, *lisez* nation.
Pag. 227, *lig.* 20, derruire, *lisez* détruire.
Pag. 324, *lign.* 2, habitant *lisez* habitants.

